

Alina Reyes, *Forêt Profonde*

Ce livre numérique a été téléchargé sur

**AlinaReyes.net**

Reproduction interdite

ISBN : 979-10-91113-10-6. © Alina Reyes 2013

**Alina Reyes**

# **FORÊT PROFONDE**

Partie 2

Un jour, très peu avant l'aube, Alina Reyes rêva qu'elle se trouvait accoudée au comptoir d'un bar de nuit, assise sur un haut tabouret au cœur d'une foule indistincte. C'était un rêve sans couleurs. Un monde fou se pressait dans le tableau. Très vite, elle soupçonna qu'elle n'était pas où elle croyait. Corps et visages, bien que sans traits ni odeur, exhalaient la sinistre misère des âmes. Nous nous trouvions, chers lecteurs, dans un bordel du plus bas étage.

Une femme se laissa tomber par terre au pied du comptoir, à quatre pattes ou couchée sur le dos, et se fit baiser par un client, entre les jambes des autres hommes debout, occupés à boire d'un mauvais alcool. Une bagarre éclata parmi ces viandes accumulées, au cours de laquelle un chien sombre à la mâchoire puissante, rottweiler semble-t-il, échappant à son maître bondit sur le dos d'Alina, alors qu'elle se levait de son tabouret pour quitter ce bouge.

La bête était aussi étroitement, aussi solidement amarrée au corps de la rêveuse qu'une tique à la peau d'un chien. Ses pattes griffues enserraient sa poitrine et ses hanches, son poitrail et son ventre étaient comme scratchés à son dos, son fin pénis rouge, dur comme du fer, était plaqué contre ses vertèbres, sa gueule énorme maintenait sa nuque en tenaille, menaçant de la tuer d'un instant à l'autre. Mais ce qui importait avant tout à Alina Reyes, c'était de sortir de ce lieu sordide.

Se frayant un passage dans ce charnier vivant et gesticulant, elle gagna la porte et l'air libre, le chien toujours sur le dos. Hors des murs de béton brut et des néons, la vaste obscurité lui fut d'une immédiate consolation. Le poids de sa charge et le danger extrême qu'elle constituait ne l'empêchèrent pas de se mettre en marche, menue, droite et souple, ainsi que l'était toujours sa silhouette de danseuse.

La nuit était muette, autant que vide le paysage de prés râpés ou de terrains vagues qu'on devinait s'étendre de chaque côté du chemin. Se souvenant qu'au bout se trouve l'aube, elle continua d'avancer, prête à être happée définitivement par les ténèbres aussitôt qu'il prendrait plaisir au molosse de refermer sur sa nuque sa gueule meurtrière.

Alina Reyes était une fervente pratiquante du rêve, nocturne et diurne. Adolescente, elle s'était nourrie, au long de ses interminables années d'internat, de lectures aussi dangereuses que celles de Gérard de Nerval, Arthur Rimbaud, Friedrich Nietzsche, Antonin Artaud, René Daumal, Franz Kafka et bien d'autres poètes, sans oublier le docteur Freud et quelques-uns de ses disciples. Avant même d'avoir goûté à la moindre drogue, elle était familière de toutes sortes d'hallucinations et visions, savait décoder ses rêves, qu'ils fussent simple expression d'un désir ou messages de l'Autre monde tels qu'avertissements prophétiques ou révélations, rêves dans

lesquels elle avait appris, seule, à entrer sans se réveiller, mobilisant sa conscience analysante et agissante pour pénétrer dans le tableau de son inconscient ouvert par le sommeil, se diriger dans le site et interroger les éléments du songe rencontrés afin d'en tirer enseignements et connaissance, de l'intérieur même du mystérieux Langage.

Au bout de quelques mois de cette activité secrète et solitaire, la toute jeune fille se trouvait de plus en plus, de jour et bien réveillée, disposée à accueillir diverses manifestations de l'invisible, et intimement convaincue de sa capacité à marcher en lévitant à plusieurs mètres au-dessus du sol, ainsi qu'elle le faisait régulièrement la nuit. Or, si les quelques fois où elle s'était réveillée loin du lit où elle s'était endormie lui avaient bien prouvé son somnambulisme occasionnel, rien ne permettait d'affirmer qu'elle s'était portée d'un endroit à l'autre en se déplaçant dans les airs.

Elle finit par s'inquiéter de toutes ces musiques et poèmes sublimes entendus la nuit, de tous ces rêves prémonitoires, de ces convictions sans étonnement qui la prenaient en plein jour d'être dotée de pouvoirs surnaturels. Elle parvint à se déshabituer d'entrer dans ses rêves et commença à cultiver le projet de se faire dépuceler, comptant sur cette opération pour lui consolider la raison et paradoxalement, la rendre à son enfance en la nettoyant de ses émanations adolescentes.

Mais un jour, juste au point de l'aube, quoique débarrassée de sa virginité depuis de nombreuses lunes, Alina Reyes, marchant sur une route de campagne, un chien d'attaque noir obscènement accolé à son dos, resta du côté de la nuit. Les oiseaux se mirent à crier à tue-tête dans la cour de l'immeuble quand elle ouvrit les yeux, veuve d'elle-même.

De leurs chants aigus les oiseaux découpaient l'air aux ciseaux, leurs becs finissaient de bien dépecer la nuit, réduire à néant ses lambeaux. Afin que les êtres pussent se lever avec l'assurance qu'il ne restait pas une goutte de ténèbres dans le jour qui venait.

Or Alina Reyes s'était laissée de l'autre côté. Elle comprit qu'il était trop tard. En même temps que les cris avaient assailli ses tympanes, séparé ses paupières, ouvert le zip de la lumière blanche, ils l'avaient coupée d'elle-même.

D'abord elle ne savait plus comment s'appeler. Il lui sembla que c'était son nom que les oiseaux lui avaient pris, ou que la nuit avait gardé en otage. Si Alina Reyes était restée là-bas, qui était ici, étendue sur le dos toute droite, mains jointes sur la poitrine, doigts entrecroisés sur le sternum, telle une morte ? Les muscles raides, l'esprit tendu, elle se rendit compte qu'elle avait adopté malgré elle cette pose de gisant, comme si elle était devenue le corps de pierre en prière qui recouvrait sa propre disparition.

Dehors la pluie se mit à tomber. Elle se tourna sur le côté, ramena ses jambes contre elle, enfonça sa tête dans l'oreiller. Si elle se rendormait ?... Elle entendait l'eau tendre et abondante abreuver les lilas de la cour, il lui sembla sentir leur parfum s'insérer par toutes les fentes de la fenêtre. Oui, il lui suffisait de se rendormir, bercée par la pluie, pour retourner dans son rêve, ainsi qu'elle savait le faire, adolescente, et ramener Alina Reyes au jour.

Elle écouta les mille tapotements des gouttes sur les dalles de béton usé autour du terre-plein d'où s'élevait la végétation dense, d'allure sauvage et peuplée de passereaux, qui l'avait immédiatement séduite neuf mois plus tôt, le matin où elle était venue visiter ce deux-pièces à louer au sud du Quartier latin. C'était Paris, mais c'était aussi le Paradis. Les yeux ouverts, elle se souvint du ravissement qui l'avait saisie en pénétrant dans cette cour que d'autres auraient jugée de bas standing, cernée d'immeubles de quatre et six étages aux murs décrépits. Mais cet endroit avait exactement le genre de charme qui la faisait littéralement succomber, cet air de vie et d'abandon où le temps s'inscrit dans une douce durée.

Une main entre les seins, une autre entre les cuisses, ses chairs repliées dans la douce nacre d'un coquillage tendrement ballotté par la mer, toujours attentive à la rumeur pluvieuse, elle se laissa gagner par l'impression que c'était finalement une bonne chose d'avoir laissé Alina Reyes de l'autre côté. Notre être n'est-il pas à l'image des maisons, que le temps encombre de mémoire ? Papiers et objets témoins de notre histoire s'accumulent dans les placards, greniers, recoins, et il devient de plus en plus décourageant de trier et de jeter, de plus en plus difficile de se séparer de souvenirs qui deviennent simultanément de plus en plus vieux et de plus en plus précieux, au fur et à mesure que notre jeunesse s'éloigne, de plus en plus nimbée d'une aura de paradis perdu. Ce paradis n'étant pas l'âge d'une vie plus facile, mais celui d'un temps où la mort paraissait si lointaine que l'on pouvait encore se croire pratiquement éternel.

Eh bien, elle se sentait maintenant comme si sa maison venait de brûler. Tout était parti en fumée, réduit en cendres. *Ashes to ashes, dust to dust*. N'avait-elle pas un jour, consumée d'amour (pour qui, déjà ?), follement dansé sur cette chanson de David Bowie ? Ne devait-elle pas s'y attendre depuis toujours, n'était-ce pas sa nature de redevenir poussière avant même l'heure de sa mort ? Avait-elle jamais eu d'autre désir, quand la passion la prenait ? N'était-ce pas toujours désir ou passion de se fondre dans l'être aimé ou dans l'entière nature, de s'adonner au silence et à la solitude, disparaître dans les orgasmes et les extases, s'étourdir dans la danse et les rires excitants avec les hommes, se perdre dans la lecture, se tuer à l'écriture, s'évaporer dans la musique, se désagréger dans les douleurs de l'amour ?

Vouloir être anéantie, n'était-ce pas cela, être une femme ?

Et voici qu'elle s'était perdue dans son rêve. Je suis une femme perdue, pensa-t-elle.

Elle essaya de se lever mais il semblait qu'une statue de marbre fût étendue sur elle de tout son long. Elle ferma les paupières un instant et le lit se mit à tourner lentement, son corps menu prit des proportions gigantesques, ses cuisses devinrent des avenues, ses yeux des carrières à ciel ouvert. Le manque creusait, le manque de son nom resté de l'autre côté de la frontière du jour et de la nuit. Il avait été séparé d'elle, elle ne pouvait pas se lever sous lui. La bouche de l'aube le lui clamait sans appel, faisait peser cet interdit sur chacun de ses muscles. Soudain elle sut ce qu'elle avait à faire : ouvrir les yeux et sortir d'entre ses draps roses, nue comme elle s'était couchée.

C'était un matin d'août sur Paris, la lumière entraînait dans la pièce par la vieille persienne de toile baissée derrière la fenêtre ouverte. Dans la grande glace posée contre le mur elle s'aperçut, pâle comme le marbre. Son corps très aminci ces dernières années par un mal d'âme paraissait plus épanoui, des rondeurs fermes se dessinaient à ses cuisses, ses hanches, ses seins. L'intuition la traversa que c'était son âme en peine qu'elle avait laissée de l'autre côté, et qu'un nouveau bonheur de vie commençait à la remplir. D'un tiroir du petit buffet chinois elle sortit un bout de soie synthétique fuschia dont elle se couvrit un peu de chair, et alla relever le store sur le jour.

La pluie avait cessé, les feuillages et les dalles de ciment, trois étages plus bas, luisaient au soleil. Elle leva les yeux sur l'immeuble d'en face, sur la fenêtre du sixième étage où Alina Reyes louait une chambre de bonne pour écrire. Quand y réapparaîtrait-elle, contemplant le vaste ciel sur les toits de la ville, sa frêle silhouette appuyée au premier des filins d'acier qui avaient été scellés entre les deux montants de bois après qu'une femme avait fait de là une chute mortelle ?

Elle se retira dans la cuisine. Elle était en train de verser de l'eau dans la bouilloire lorsque la nausée la prit. Elle se précipita aux toilettes et, pliée en deux au-dessus de la cuvette, vomit de longs filaments gluants, arrachés du fond de son estomac à coups de violents hoquets. Quelque chose avait changé dans l'ordre du monde, ou bien quelque chose mentait, ou quelque chose avait fini de mentir, mais elle ne savait pas quoi.

Elle s'essuya les yeux, dont les vomissements avaient fait jaillir des larmes. Elles continuèrent à couler. Tout en mettant l'eau à bouillir et en se préparant une grande tasse de thé, elle pleurait en gémissant doucement, sur elle-même qu'Alina Reyes avait laissée seule au monde. Elle se fit tout de même deux tartines de pain grillé suédois, avec du beurre et de la confiture de coings au citron, qu'elle mangea en reniflant et léchant de temps en temps aux commissures de ses lèvres une larme qui ajoutait une délicate pointe de sel sur sa langue imprégnée de sucres doux-amers. Rassasiée et un peu rassérénée, elle alluma une cigarette, qu'elle

dut éteindre à moitié fumée, car la nausée la reprenait. À peine de retour aux toilettes, elle vomit tout son petit déjeuner.

Si Alina Reyes avait encore habité ce corps à ce moment-là, elle se serait sans doute mise à chercher la cause de tout ça. Mais sans cette personne en elle, que la nuit lui avait enlevée, la vie paraissait devoir être beaucoup plus simple. Face à ce malaise tenace, elle conclut qu'elle n'avait pas digéré quelque chose, peu importait quoi. Elle passerait à la pharmacie prendre des cachets effervescents, et voilà.

En attendant elle alla se brosser les dents, puis passa sous la douche. En se savonnant, elle se dit que c'était pourtant bien vrai qu'elle était plus dodue que la veille. Le plus étrange était qu'elle n'en tirait aucun ombrage, au contraire. Jusque-là elle ne s'était jamais trouvée trop mince. On dirait que je suis enceinte, pensa-t-elle. Mais ça ne risquait pas, elle n'avait plus vraiment l'âge et de toute façon elle était protégée par un stérilet. Accroupie dans la baignoire, elle se lava le sexe. Mmmh, c'était bon. Il était tout gonflé, lui aussi. Elle aurait pu se caresser tout de suite, mais elle eut envie de retourner plutôt sur son lit, bien calée par des oreillers, à prendre le temps de former des fantasmes avant de s'amener à la jouissance.

Pendant des années, elle avait eu avec son ami une vie sexuelle intense, souvent il la prenait plusieurs fois par jour, ils ne s'en lassaient jamais, par exemple il suffisait qu'elle mette son petit tailleur rose ou une jolie robe noire ajustée pour qu'en rentrant de la crèche ou de l'école où ils avaient accompagné leurs enfants il ne puisse pas attendre et dès la cage d'escalier lui fasse sentir, collé à ses fesses, la vigueur de son désir, qu'ils libéraient debout, aussitôt la porte refermée sur eux. C'était le troisième homme avec lequel elle vivait, un beau et jeune garçon doué d'une joie de vivre exceptionnelle et d'une virilité aussi inventive qu'instinctive, qui savait la faire jouir vite, longtemps et beaucoup. Yannick avait été le premier, lui qu'elle avait connu l'année de leurs dix-sept ans et avec lequel elle avait partagé l'amour inlassable, fusionnel et très ardent des jeunes gens et filles qui découvrent émerveillés l'univers des plaisirs charnels. Leur histoire avait duré sept ans, comme ensuite sa relation avec Henry, un homme un peu plus âgé et expérimenté avec lequel elle s'était engagée sur des terrains de jeux plus élaborés, toujours avec le même enthousiasme de se sentir s'élever simultanément dans les extases du corps et celles de l'esprit. Puis était venu, comme une nouvelle jeunesse, le vigoureux et beau Florent, et, entre ces trois hommes, quelques autres qui avaient apporté aussi leur heureuse contribution à l'éternelle candidate à l'initiation qu'elle était. Aussi était-ce un profond sentiment de gratitude qu'elle éprouvait envers les mâles de son espèce, qui dans l'intimité de l'amour et de la bonne entente, au long du temps, l'avaient sauvée jour après jour de la déplorable société humaine.

Devait-on trouver vaine, à la fin, cette activité qui ne vous laissait jamais bien longtemps apaisé, qui ne satisfaisait un désir que pour en faire naître un nouveau, qui vous gâchait la vie en vous obsédant, en vous poussant à choisir le parti de l'abstinence ou celui, tout aussi intenable, de la chasse perpétuelle, entre la fidélité frustrante ou l'infidélité culpabilisante, en vous désignant comme sujet de honte auprès de toutes les instances normalisantes ? Ah non pas du tout, le sexe ne l'avait pas déçue, c'est son désir qui l'avait poussée vers les hommes, vers d'autres vies, c'est lui qui toujours avait chassé l'ennui, qui lui avait ouvert les yeux et lui avait donné la force de composer des œuvres – elle n'écrivait bien qu'excitée, l'éveil et la satisfaction des sens la rendaient créative, lui donnaient des idées, l'appelaient à sa table de travail.

Mais quelle affaire c'était, le sexe, en son temps ! Un drame, un malentendu, un problème que devaient prendre en charge des armées de médecins de l'âme et de juges, la bourgeoisification de la société s'achevant dans la débandade de l'instinct, la ruine de la morale et la décadence des corps traités comme des pièces de viande aussi bien par la médecine que par l'énorme industrie du spectacle. Le malentendu est l'étendard du malentendant, il s'en fait une gloire et va partout, le brandissant sans entendre, bien entendu, qu'il n'entend que sa surdité, se croyant lucide quand ses yeux sont aussi fermés que ses oreilles bouchées, le malentendu dont la nature fait peu de cas et que la force de l'instinct balaie, le malentendu était en ces temps castrés et en ce monde épuisé le sésame de toute relation sexuelle qui se respectait, c'est-à-dire de toute non-relation sexuelle et qui n'avait pas à se respecter, puisque c'était à partir de lui, ce sacré malentendu, que l'on pouvait gloser à l'infini sur ce qui n'était en réalité que l'impuissance d'une trop vieille société et de ses trop vieux membres à baiser un bon coup sans avoir à courir après l'excitation à l'aide de toujours plus d'images pornographiques, viagra et autres sex toys. En ces temps où la chair de l'homme était, par l'omniculture bourgeoise de l'épargne, de la prudence et du repli, déneuvée de toutes ses forces vives, le sexe était le déversoir et la réserve d'une désespérance sans précédent.

Il n'y a pas de rapport sexuel, avait dit Lacan, cet érotomane, ce bougre d'ignoble saligaud, comme l'appelle Artaud. Ah, bien, mais je n'avais pas trouvé dans ses écrits d'autre formule pour exprimer le fait qu'un homme se plaque contre le dos d'une femme et enfonce sa bite dans son con. Dans ce dix-neuvième siècle qui comme nos vieux refusait de laisser la place et débordait jusque sur le troisième millénaire, *ces choses-là* en effet ne se produisaient jamais. C'est-à-dire, elles n'existaient pas, elles ne se produisaient qu'entre animaux ou entre hommes et femmes réduits à l'état d'animaux comme il nous fallait bien l'être de temps en temps mais passons, c'est-à-dire à rien, puisque selon le Livre des trois religions d'ici, seul l'homme a été fait à l'image de Dieu. L'homme détenteur du verbe était l'Être, le reste appartenait au néant. L'homme était un être de verbe et de calcul, qui comptabilisait ses conquêtes même non

consommées comme il comptabilisait son argent, ses biens, ses soutiens, son influence, son pouvoir, qui calculait sa retraite, ses impôts et les meilleures façons de gagner sur tous les plans, séparer ses rêves et sa réalité, jouir des autres tout en préservant la sécurité de son foyer et de sa petite entreprise, puisque c'est à quoi se résumait la vie en ces temps-là, une plus ou moins petite entreprise.

Dieu sait pourtant si tout ce beau monde décrépît, dès que muni d'un bagage culturel, se réclamait fièrement de Nietzsche, pauvre homme. Friedrich, tu as bien constaté cette évidence, à savoir que l'instinct est la plus intelligente de toutes les variétés d'intelligence, tu l'as d'autant mieux clamée que tu étais confronté à la dégénérescence de l'instinct et de l'homme, et aujourd'hui vois-les, ceux qui se réclament de toi, fouler aux pieds, insulter et massacrer cette plus intelligente des intelligences, à laquelle ils veulent substituer leurs sciences, leurs techniques et technologies, leur assassinat du vivant et de la parole vivante par toujours plus d'analyses dissectrices et stériles. J'aurais voulu que tu sois là, à côté de moi, un jour où je suis allée au Collège de France assister à un colloque de savantasses sur le sexe, que tu voies les mines contrites de ces messieurs et plus encore de ces dames en évoquant le drame des "tournantes", ces "viols en réunion" qui se déroulaient dans les caves des cités en banlieue, n'est-ce pas, ainsi qu'on le déplorait dans les romanquêtes sur la France d'en-bas, sur ces gens d'en bas qui ne savent pas penser ni accueillir cette belle élite châtrée de son instinct mais tout de même convaincue de sa supérieure intelligence, ces gens qui ignorent des choses aussi fondamentales que le fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel et pourtant rechignent à accueillir sans broncher la pensée libératrice des gens intelligents, le diligentement impérieux de la dame patronnesse qui sommeille en tout nanti et demande à sortir, spécialement au bout d'une vie si égoïste que la conscience réclame réparation et veut absolument se constituer un petit capital de bonnes actions avant de quitter ce monde qui le choya pour qui sait quoi de terrifiant. Et vous, mes chéries qui posez bien coiffées dans vos meubles Louis XV ou design, elle est où, votre liberté sexuelle ? Vous la vivez comment ? Laissez-moi rire, derrière vos petits arrangements de couple, vos secrets de famille et votre linge sale que vous cachez, vous êtes plus enfermées que derrière n'importe quelle burqa. Qui sait, messieurs-dames qui devisez sur la question, ça ne vous fait pas un peu d'effet, de penser à ce qui se passe dans ces caves ? Vous ne vous laisseriez pas tenter, vous, par la possibilité d'aller vous faire violer par de jeunes types en rut, jointe à celle de garder la conscience tranquille de qui ne savait pas ce qui l'attendait ? Au moins regarder... Non ? Au fait, messieurs, c'est quoi, ces sites Internet sur lesquels vous surfez, enfermés dans votre bureau ? Il s'y passe quoi de si intéressant ? Quittez donc l'estrade, bouffons, avant qu'on ne vous la fasse quitter.

Non, ni l'amour ni le sexe ne l'avaient déçue, ils lui avaient tout apporté au contraire, et même tant qu'elle avait eu l'impression de n'en avoir plus besoin de l'extérieur, elle baignait dedans, elle en était chargée jusqu'à la fin des temps. Elle s'était toujours donnée toute entière, aspirant à des relations fusionnelles et libres, à trouver le bonheur dans la résolution de cette contradiction. Car oui, c'était possible, l'individu pouvait trouver sa liberté dans une relation fusionnelle avec un autre individu. C'est même ça l'amour, l'amour vrai. La majorité des gens en sont incapables, et c'est pourquoi vous verrez colporté partout le discours inverse. Qu'est-ce qu'être libre, sinon être en accord profond ? L'amour fusionnel de deux êtres, s'il n'est pas d'une fausse fusion où l'un mange l'autre, est un miracle d'équilibre métaphysique qui atteint en vérité l'Être dans son entier et sous toutes ses manifestations. L'Amour libère, et, plus extraordinaire encore, il n'est même pas nécessaire qu'il soit partagé pour en être ainsi. Même quand elle avait aimé sans chair le maître illusionniste Sad, même quand elle avait souffert de se laisser asservir par son système d'illusions, la pureté de son amour l'avait rendue libre. Toujours, au plus fort de l'amour, c'était le monde qu'elle avait épousé, à travers tel ou tel homme. Un tel amour est par essence difficile, puisqu'il exige le plus grand dénuement, le plus grand dénudement. Mais c'est aussi pourquoi il est si facile, si facile. Demandant l'abandon, et c'est tout. Abandon de toutes les revendications, de tous les orgueils, de toutes les jalousies : une fois que vous accédez au total abandon, rien n'est plus facile qu'un tel amour. C'est un état de grâce, rarement stable, mais le temps qu'il dure, ne serait-ce que quelques minutes, vous touchez le divin. Et le sexe a cette vertu inouïe de pouvoir vous y conduire. C'est là qu'au mieux, l'abandon du corps est aussi celui de l'âme. Saint Jean de la Croix était sûrement un merveilleux amant. Quel plus haut, quel plus grand, quel plus complet délice que de savoir s'abandonner ? Atteindre le sentiment de la perfection absolue, la réalisation totale dans l'anéantissement de soi. L'on pourrait écrire sur la porte de sa chambre, comme un message de l'au-delà : « Sache, passant, qu'ici JE n'existe pas. »

Ici Je atteint le Tout dans l'oubli de soi, la dilution de la psyché dans la pure sensualité. Ici mon amour, mon amant, je te donne tout, dans l'exacerbation pleinement consentie de tous mes sens, ici je ne suis plus qu'un OUI, que je te me donne en t'avalant ou en me livrant à toi en holocauste, en me tendant vers toi dans la plus grande obscénité possible. De ton baiser à mon intimité, de mon baiser à ton intimité, j'absorbe la perpétuelle résurgence, son éternelle virginité, et j'apprends encore une fois à m'abandonner dans tous les autres gestes de l'amour, dans toutes ses passions, éperdue, désespérée et pourtant réveillée pour la grande aventure, telle une animale pensante abandonnée au bord de la route un jour d'été. S'abandonner c'est s'atteindre, et atteindre l'autre à la fine pointe où il jouit de votre abandon. Opération magique, mystique, œuvre au blanc par laquelle vous vous retournez comme un gant dans un mouvement d'éternel retour, l'abandon de soi c'est l'infini de la jouissance.

Des noms lui revenaient, des visages, des corps, des gestes, des goûts, des nuits d'amour. Même celui-ci pour lequel elle avait traversé une grande passion sans contact charnel et pour lequel, ivre morte de son eau, elle s'était tant adonnée au vertige des mots. Comment était-ce possible ? Une fois le sentiment amoureux éteint, l'homme s'était évanoui complètement d'elle, les illusions qui l'avaient fait l'avaient aussi annulé, contrairement aux autres dont elle pouvait encore se remémorer très distinctement les étreintes il ne lui restait rien de lui, pas même une nostalgie.

Des étoiles dorées se mirent à danser partout autour d'elle, puis tout s'obscurcit. En perdant la vue elle voulut s'accrocher au bord de la baignoire et se rasseoir mais il était trop tard, elle tomba, se cogna aux robinets, et resta inanimée dans le bac qui refroidissait.

\*

Des flocons jaune d'or tombent doucement du ciel mauve et y remontent en tourbillonnant le long d'un gigantesque typhon invisible et lent. Alina marche légèrement en retrait de Signore, leurs quatre jambes jouant l'amble d'une jument racée. Les deux molosses bleus, redevenus muets, flanquent leur couple de part et d'autre, retenant leur joie pour ne pas bondir en avant.

La bave coule de leur gueule ouverte, les chiens se taisent et leur font escorte. Les croupes des deux femmes se balancent de concert, à croire qu'elles sont suivies par un caméraman effectuant derrière elles son chemin de croix à genoux.

Alina passe régulièrement, d'une épaule nue sur l'autre, son sac de voyage si lourd depuis sa descente du train. Certes elle a emporté tout son nécessaire de survie, deux livres, un cahier et quelques dessous vaporeux, mais s'égarer dans la vapeur peut équivaloir à un arrêt de mort, ainsi qu'on le constate régulièrement en montagne où de paisibles promeneurs disparaissent un beau jour, selon une expression employée ici bien étourdiment, soudain pris dans les brumes qui montent d'entre les cuisses du paysage et les désorientent si bien que, chutant au bas de quelque pierrier pentu, ils devront s'apprêter au repas transcendant dont ils seront les mets, grâce aux messagers des dieux qui parcourent ces cieux, vautours et corbeaux transfigurateurs de charognes en pure énergie volante et planante.

Le cul de la mûre Signore est moulé à la louche dans une fine jupe noire, tandis que celui de la toute jeune Alina emplit un jean dont le tissu, usé par ses formes rebondies, semble à chaque pas sur le point de céder. (Et nous ne dirons rien de celui du porteur de caméra, fort à l'épreuve lui aussi en de certains endroits, notamment aux genoux). En cet instant, et sans

qu'elle sache pourquoi, apparaît à l'esprit de la petite fille de dix-sept ans l'idée de la maison Usher d'Edgar Poe et de sa fameuse crevasse en façade, promesse d'un proche écroulement du monde. Elle voudrait revoir le visage de la femme qui la précède, mais ne sait que dire pour la faire se retourner. On lui a raconté que le déjà-vu n'est qu'une sorte de bégaiement du cerveau, qui enregistre avec un très léger retard ce qu'il vient de vivre, donnant ainsi l'impression d'un retour du temps. Ou bien s'agit-il d'un sentiment d' « inquiétante étrangeté », ainsi que le dit Freud qu'elle aime bien lire ? Oui, voilà, face à Signore, ce qu'elle a ressenti, le bref instant qu'a duré leur échange de regards, c'est qu'elle était, elle-Alina, le déjà-vu d'elle-Signore. Si je suis son éternel retour, qu'est-elle pour moi ? Mon sens interdit ?

Il y avait dans tout ça quelque chose de louche, et qui louchait. Cette brume de poussières de soleil qui rendait un son irréel. Et puis le contenu de son sac : des dessous vaporeux... N'importe quoi ! Alina revenait de son premier voyage, plusieurs semaines en Grèce, en Crète et à Istanbul avec un minimum de bagage, à savoir un sac de couchage pas bien épais, un jean et deux t-shirts de rechange, une brosse à dents, une savonnette, une serviette, trois culottes, et voilà. À l'heure qu'il était elle aurait dû se trouver à l'internat, la rentrée scolaire était faite depuis plus d'un mois, mais comment se résoudre à retourner en prison ? Parmi les garçons et les filles avec lesquels elle avait voyagé, tous plus âgés qu'elle, l'une lui avait offert, au retour, de partager sa chambre à Paris. Eva, une douce photographe allemande qui vivait en colocation avec un jeune Français sur la butte Montmartre. Un autre de ses compagnons de route, Patrick, dessinateur industriel qui travaillait pour Pif Gadgets, ce qui n'était pas sans lui conférer un certain prestige, emmenait Alina en longues virées nocturnes au bout desquelles, à l'aube, n'osant réveiller si tôt Eva, ils entraient au Sacré-Cœur où, la tête embrumée, ils entendaient ou croyaient entendre monter des chants liturgiques, cachés l'un contre l'autre au fond du sanctuaire, jusqu'à ce que vienne l'heure décente d'aller frapper, les bras chargés de croissants, chez leur hospitalière amie. Et c'est Eva qui lui avait donné rendez-vous ici, chez Signore. Pourquoi ? Elle ne se souvenait plus, mais il devait bien y avoir une raison, sinon comment se serait-elle retrouvée là ?

Les microscopiques fleurs jaunes continuent à voltiger autour d'elle. Changeant encore une fois son sac d'épaule, elle éternue discrètement et de sa voix de petite fille adresse un compliment à Signore sur la beauté des lieux.

Au sein d'une verdure échevelée, les deux corps de bâtiment d'un ancien prieuré, dont l'un en L, dressent défi au temps de leurs solides murs de pierre. À ce moment précis, Alina pense à Yannick, le garçon qui lui a parlé de Raymond Roussel sur les marches du Café de la Plage, là-bas à la Fin des Terres, et se demande, l'espace de quelques secondes, d'où lui vient

l'impression que cet auteur vient de lui parler. Une sensation de paix se dégage de l'harmonieuse propriété, à peine troublée par les hurlements technoïdes de la musique qui se répand, spasmodique, sur les pelouses constellées de jeunes gens et jeunes femmes, alanguis sur l'herbe mentholée, nains de jardin en chewing-gum étiré.

La brise enfle, une neige de soleil en poudre enveloppe quelques secondes le tableau, les couleurs se fondent les unes dans les autres et tout se perd dans un évanouissement blanchâtre, sécrétion de joie douloureuse jaillie du Temps surpris nu au milieu du décor.

En même temps qu'elle sonnait, Alina a été filmée par la caméra fixée au-dessus du portail, ainsi qu'on le voit déjà dans les vieux films, dès qu'on se trouve au seuil d'une propriété de riches. Visiblement toute nue sous son t-shirt presque transparent à force d'être moulant et son Wrangler ajusté et troué, la fille est petite, bronzée, les cheveux longs frisés et décolorés par le soleil, menue et en même temps dodue comme une enfant attardée. Du genre à circuler en stop plutôt qu'en taxi, en tout cas elle vient de descendre d'une voiture, et il y a une allée de gravier blanc derrière les hautes grilles. D'où accourent et surgissent deux molosses bleus, des dogues allemands aux gueules ouvertes sur des gencives baveuses mais dont aucun son ne sort.

En principe, elle ne doit passer là qu'une nuit. Cependant on peut remarquer sur son épaule un assez lourd sac de voyage.

- Libido ! Volupté !

À l'appel de leur maîtresse, les chiens qui bavaient derrière la grille font volte-face et, aboyant de joie, en trois bonds de leurs immenses carcasses, sont sur elle qui s'avance, petite brune longue, souple et souveraine.

Obéissant à un réflexe de soumission dont le darwinisme rendrait un plus juste compte que la psychanalyse, Alina adopte un léger retrait pour suivre Signore, dont ce faisant elle peut admirer le mouvement des hanches fines et des fesses rebondies, emboîtées dans une jupe de soie noire sur laquelle chaque pression des muscles fessiers déclenche un jeu de reflets qui se dilatent, se resserrent et se redilatatent comme autant de pupilles.

Mécontente de se sentir absurdement observée, la gamine produit un petit éternuement, d'un tressautement de tête d'oiseau secoue ses cheveux, bombe ses seins ronds comme deux demi-pommes, et sur le ton de l'*ocarina of time* de Zelda, module son émerveillement devant la demeure de son hôtesse.

Laquelle, andante, se retourne et dans un sourire, s'excuse d'avoir à la quitter. Sur ces dernières paroles, avalées par une salve de décibels à faire péter les enceintes, elle disparaît aussi.

Toutes les fenêtres de l'élégante bâtisse du XVIIIe siècle sont ouvertes, sans qu'on puisse rien voir à l'intérieur.

- Notre Maître écrit, a dit Signore, mais il sera bientôt parmi nous. Je vous laisse aller rejoindre vos amis.

Alina du bout de l'allée contemple les perspectives légèrement vallonnées du terrain, semé de buissons humains et végétaux qu'un ciel tendre couve du regard. Le point où elle se trouve semble constituer une éminence, d'où elle peut voir au loin le portail par où elle est tout à l'heure entrée ; ainsi que face à l'ouverture de la maison en L les pelouses jonchées de personnages, aussi minuscules et chatoyants dans le vaste décor que les amarantes des plates-bandes ; et de l'autre côté maintenant révélé, l'amorce d'un sentier qui s'enfonce en pente douce au cœur ombreux d'un bosquet de saules.

En se baissant pour s'asseoir parmi les autres, elle sent monter du gazon fraîchement coupé une odeur de bonbon fourré, perlant à la blessure de chaque brin d'herbe et mêlée aux parfums tièdes de tous ces sexes offerts au baiser de la terre. Devinables sous les tissus, à l'abri de leur silence, des dizaines de coquillages entrouverts et légèrement baveux, coquilles-fleurs des femmes, coquilles-escargots des hommes, mènent leur vie lente et passionnée sur toute la pelouse.

Elle reste un moment là, juste contente de s'être débarrassée de son sac étrangement lourd dans l'entrée de la maison. Personne ne regarde personne, ni ne parle ni ne bouge, sinon, de place en place, pour allumer de temps en temps un joint d'herbe pure et le faire circuler en petit comité. Ou bien il y en a qui se mettent à rire, on ne les entend pas vraiment à cause de la musique mais on voit leurs visages et leurs corps qui hocquettent et se déforment, leur bouche grand ouverte dans un ahurissement douloureux.

À côté d'elle, un garçon assis en tailleur démembré consciencieusement une poupée dont la robe gît sur sa braguette. Inlassablement, il déboîte du corps tête, jambes et bras, les remonte à l'envers ou à l'endroit, essaie plusieurs combinaisons, admire chaque fois sa reconstruction avant de la démonter à nouveau, tout en regardant Alina avec insistance maintenant, et de recommencer.

Un peu plus loin, un groupe mixte, à genoux, s'épouille en chaîne, chacun(e) enfouissant ses ongles et ses doigts délicats dans la jungle des cheveux d'un(e) autre, tout en prêtant sa tête à la fouille d'un(e) troisième.

Un garçon à plat ventre agite son bassin en rythme contre le sol.

En face, deux filles dotées de langues interminables échangent de longs baisers langoureux, lèvres assez disjointes pour qu'Alina puisse suivre les évolutions serpentes de

leurs organes emmêlés. L'une d'elles, se découvrant observée, redouble d'ardeur en fixant sa voyeuse dans les yeux.

Alina se lève, traverse la pelouse en ondulant de toute sa brûlure et commence à descendre vers le fond du paysage, vers la gauche où les arbres s'élèvent et où elle n'ose espérer que le couple la suive.

Le soleil sous les saules décline en coulées blanches qui tombent en faisceaux des faîtes, comme d'un pommeau d'arrosier géant au-dessus de sa tête. Les reflets jouent sur les épaules et le décolleté de la jeune fille, portant la prière du Jour finissant : "Ne me laisse pas disparaître avant d'avoir senti le parfum de ta nudité complète, laisse-moi voir une dernière fois la lumière d'un corps de jeune fille !" Sourde à cet appel, Alina continue d'avancer à travers bois, se contentant de plonger sa main dans son jean jusque entre ses cuisses, dans son sexe humide.

Elle débouche sur un étang charmant, constellé de nymphéas. Le calme soyeux qui règne ici défroisse agréablement ses tympanes.

Assise par terre, humant ses doigts, elle jouit du spectacle des fleurs épanouies au fil de l'eau lorsqu'elle aperçoit, sur l'autre rive, une petite fille accroupie, les pieds dans la glaise. Ses cheveux pleuvent de chaque côté de sa figure pâle en longues boucles brunes qui la dissimulent presque entièrement. Ses yeux étincellent, deux étoiles au fond d'un puits. Sa robe sans couleur, écartée sur ses cuisses ouvertes, laisse apparaître la fente de son sexe, couronnée d'ombre.

Bien que l'étang ait la taille d'une grosse flaque, Alina fixe des yeux l'apparition pour tenter de mieux la distinguer. Un opéra semble se jouer là, un instant. Le soir tombe de toute sa douceur et l'être au visage mi-tragique mi-enfantin, mais c'est peut-être une femme, cet être qui ressemble trait pour trait à Alina, demeure, face à un gros nénuphar heureux, immobile dans sa pose parfaitement obscène et innocente.

- Bonjour ! finit par dire Alina, en élevant un peu la voix mais pas trop, par peur d'effaroucher la créature.

Ni mouvement, ni réponse.

- Bonsoir !, prononce-t-elle plus haut, toujours de sa voix d'ocarina, en se relevant lentement pour s'accroupir sur ses talons.

Un frisson parcourt le peuple des nymphéas qui l'un après l'autre se resserrent sur leur fleur et la rouvrent, pour adresser au vide des myriades de baisers délicats. Des grenouilles apparaissent sur leurs épaisses feuilles en plates-formes de décollage, des libellules vrombissent comme des hélicoptères de secours, de ventrus sinistres poissons noirs, lourdement endormis dans les profondeurs de l'eau verte, remontent lentement à la surface gober de leur bouche indécente d'invisibles insectes, une nuée de têtards tapis dans l'ombre de la berge se dissémine

en frétilant à toute vitesse, de fines ondes très serrées se mettent à courir aussi, plissant follement les lignes de photons. La blanche ardeur des lunes d'eau s'apothéose, puis soudain l'ombre s'applique partout, comme si on avait éteint la lumière. La femme-enfant a disparu et Alina, se tenant les bras, sent le froid hérissier sa peau.

Il reste une vingtaine de personnes, rassemblées autour du buffet dressé devant la maison sur une longue table. Un fond de musique mélancolique, le concert *unplugged* de Nirvana, se diffuse doucement dans l'éclairage discret des lampes extérieures, qui suspendent les convives dans leur halo. Le reste de la scène s'enfonce progressivement dans l'ombre.

Alina repère aussitôt Signore, théâtrale dans sa robe orange sanguine à fines bretelles. Toutes les femmes se sont habillées pour la soirée, offrant aux regards un assortiment mouvant de seins et de jambes. *Rape me, rape me my friend*. Alina contourne la table par la pénombre côté jardin et se faufile dans la maison, où elle récupère son sac. Après avoir traversé le grand salon, elle trouve dans le couloir une porte entrouverte sur une large salle de bain. Elle s'y enferme, enlève ses chaussures et son jeans, sort de son sac un miroir de poche, s'accroupit et, jambes écartées, contemple son fruit ouvert.

Nymphes se nomment les paupières secrètes de la femme. Le gros nénuphar est tout œil. Le soir descend, On étale des pétales de roses sur la tranche du ciel.

La nymphe aux cuisses ouvertes et le lys d'eau épanoui se contemplent. Rien n'existe, tout vit.

Je suis accroupie dans la glaise de la rive, il se dresse du fond de l'étang. De lui à moi tendues, des cordes d'or où se posent des notes qui, becs et gorges, ne vibrent qu'entre nous.

Tout s'enflamme et se liquéfie.

Notre malheur est de ne pouvoir payer pour le mal que nous avons fait. Mais toi, mon nénuphar, sois toujours heureux quand tu me vois, car toi et moi nous sommes sans faute, toi planté là dans la mare à regarder ce que je ne cache pas, moi les pieds dans la vase à admirer ta grâce qui fait pâlir le ciel, dit la nymphe. Le nénuphar aime tant ses mots qu'il en devient encore plus beau. Les aime tant qu'il en a peur et que, soudain, sous les yeux de sa fée, il se change en crapaud.

- Vous êtes très belle, Signore, me dit la petite brune en jeans. Elle sourit, sa voix est douce et joyeuse comme celle de la mère que je fus un temps, me semble-t-il, les matins où elle réveillait ses enfants pour aller prendre le train, le premier jour des vacances. Je regarde autour

de moi, je sens mon corps, ma robe orangée. Je me vois pendue à un arbre dans la forêt, je me demande si je suis devenue un fruit. Ou bien...? J'ai envie de lui demander où nous sommes et qui elle est, mais je me contente de lui renvoyer son compliment. Quelque chose me manque, quelque chose d'énorme et que j'ignore.

Vers minuit, alors que tout le monde, plus ou moins éméché, s'est replié dans les divans et fauteuils du grand salon, le vent se met à souffler.

- Avez-vous vu la créature du bord de l'étang ? demande Alina.

- Ah, tu as vu la fée ! Celle qui habite la raison au fond de la forêt...

- Une fée, une maison au fond de la forêt, on dirait un conte...

- Il n'y a pas de maison. La maison de la fée, c'est la forêt elle-même. C'est là qu'elle habite, dans la raison du fond... *sotto la fronda nova... sous les feuilles nouvelles, assise sur la racine...* Dans la forêt du Purgatoire, l'Eden terrestre... C'est la muse, la fiancée du Maître.

- Quel maître ? Je n'ai vu qu'une espèce de petite fille dans une robe sans couleur, accroupie pieds nus au bord de l'étang et sans culotte.

- Ah, dit Piero. Et il sourit.

C'est vraiment un très joli garçon, pense Alina, qui a d'abord cru qu'il s'agissait de Yannick. Ses traits si fins, si réguliers. Ses cheveux châtain tout frisés frisés qui tombent de chaque côté de son visage. Taille moyenne, parfaitement proportionné, très mince dans son t-shirt et son pantalon noirs. Joliment musclé, pourtant... Tout entier un chef-d'œuvre de géométrie. On dirait un enfant, un enfant très pur...

- Tu sais quoi. Je me dis que tu pourrais être le fils de la fée. Tu lui ressembles.

- C'est pour ça que je sais que c'est la fiancée du Maître. C'est bien lui qui nous a invités, n'est-ce pas ?

- Ah. Moi, c'est Eva.

- Enchanté, Eva. Et tu l'as vu, depuis que tu es arrivée ?

- Non, moi c'est Eva qui m'a invitée. Moi, c'est Alina.

- Tu l'as vu, mais tu ne l'as pas reconnu. Une méchante sorcière l'a transformé en nénuphar. Afin qu'il ne puisse jamais aimer sa fée.

- Je vois... une vieille sorcière jalouse...

- Exactement. Elle, elle habite la raison du plus fort. Or le Maître est si faible.

- Mais je l'ai vu, il ne semblait pas faible du tout, ce gros nénuphar ! Sa fiancée était accroupie devant lui, nue sous sa robe, il avait plutôt l'air d'un bienheureux !

- Ah, tant mieux. Ce n'est pas toujours le cas.

- Le nénuphar est malheureux ?

- Le nénuphar, peut-être pas. Mais le Maître...

- Tu le connais ?

- Non. Je dis ça comme ça... On verra bien, s'il se montre. Ce soir, au-dessus de l'étang, on aurait dit le plafond de la chapelle Sixtine. Dieu flottant dans ses voiles roses... Excuse-moi.

Et Piero sortit, sa belle tête penchée, le portable à l'oreille, sous ses si jolis cheveux, frisés comme s'ils avaient été peints au Quattrocento.

Le vent soufflait.

Tout à l'heure à l'étang Dip a vu les couleurs du soleil couchant, à bord de petits voiliers inversés, mener leur course immobile dans le plan vertical de l'eau.

Le vent souffle.

C'est une nuit sans lune et sans étoiles.

Deux aveugles marchent sur le chemin, il fait plein jour peut-être. Le vieux Noé, les yeux crevés finalement, s'appuie sur son compagnon de beuverie, le vieil Œdipe. Cuvant dans le fossé, Tirésias les regarde passer. Homère caché dans un fourré prend note de la scène, quand le buisson soudain s'élève en flamme dans le bleu profond, tout entourbillonné d'étoiles.

- Dr Gachet ! Dr Gachet ! entend Dip dont une main secoue l'épaule.

Il se retourne, ouvre les yeux. Il fait nuit, dans le couloir de lumière qui passe par la porte entrouverte de la chambre il voit une femme en blouse blanche penchée sur lui, qui continue à chuchoter comme le vent, la figure tout agitée.

- Vous êtes bien médecin ? On a besoin d'un médecin, vite !

- Désolé, il y a erreur, je ne suis que philosophe... Si je peux être utile...

Il n'a pas fini sa phrase qu'elle est déjà partie, la porte refermée derrière elle. En sueur, il rejette la couette. À peine s'il aperçoit, dans le noir revenu, la forme pâle de son propre corps, son long corps d'athlète nu. La personne auprès de qui il s'est tout à l'heure endormi a disparu. Du rez-de-chaussée monte un bourdonnement de voix et de fond musical. La nuit sera longue, pour les hôtes de Signore.

Alina voit avec un vif plaisir sa haute silhouette pénétrer dans le salon. D'habitude elle aime les bruns, mais ce grand blond, viril et calme, est si romantique. Il a disparu assez tôt au début de la nuit, alors qu'elle avait tout juste eu le temps de faire sa connaissance. En quelques phrases il s'était révélé fin, cultivé, énigmatique. « Une dentelle s'abolit/Dans le doute du Jeu suprême/À n'entr'ouvrir comme un blasphème/Qu'absence éternelle de lit », avait-il dit lentement, citant Mallarmé.

Les vers avaient résonné à son oreille comme si, s'approchant d'elle à effleurer son cou, il la lui avait mordillée, là, en public. C'est l'instant qu'avait choisi Signore pour surgir par derrière, lui prendre le bras et l'entraîner loin. Elle ne l'avait pas revu.

Dip se pose en amazone sur l'accoudoir de l'un des larges divans recouverts d'un velours bordeaux et arrangés en ovale au centre du vaste salon qu'une multitude de lampes de faible intensité habille d'ombres. Alina avale deux gorgées de champagne et s'approche nonchalamment du groupe affalé autour de sa cible.

- Tod a une femme et des enfants, ses voisins le respectent et il jouit de la plus haute considération de la part de ses employeurs, dit Dip.

- La vérité, dit Signore, c'est que rien, pas même l'amour, ne peut rendre plus heureux que l'œuvre.

Sa bouche rouge et surtout ses yeux noirs à force de briller, qui fixent les hommes en profondeur, apportent une contradiction déroutante à la candeur de son visage enfantin, dont les rides se déploient en éventail à chacun de ses sourires.

- J'ai fini par le lui dire, continue-t-elle : « Pardon, mais je suis trop vivante pour me contenter d'un fantôme. Cherche une morte, ça doit bien se trouver, mais je ne sais pas si ça aime jouer ! »

- Qui est Tod, Signore ? demande Alina en se penchant vers elle comme s'il s'agissait d'une vieille amie.

- Tod ? Je ne sais pas...

- N'est-ce pas de lui que vous parliez, toi et Dip ?

- Nous parlions du Maître, dit Dip. Ses ennemis l'ont surnommé Dog, tu ne savais pas ? On me dit qu'il ne s'est toujours pas montré. Il va sûrement passer la nuit chez lui, en famille. Il sera là demain, à n'en pas douter.

Des pirates paraissent avoir allumé un grand feu au bord des eaux sombres et profondes des yeux de Signore et elle se met à rire, d'un inextinguible rire qui secoue son corps menu de vagues puissantes. Le rire se contamine presque aussitôt à son entourage, également intoxiqué par l'herbe et l'alcool.

Le vent souffle. Voilà le genre de phrases que je sais écrire. Les feuilles sont mortes et mes nerfs lentement craquent aux jointures de mes pas. Mon amour sans toi je passe... Le vent soufflait. Le sensuel, les mots me viennent tout seuls pour dire ce qui me fait tourner la tête. La tête me tourne, j'ai trop bu, voilà que j'écris debout et sans papier, voilà que j'écris dans le vide avec ma voix. Je vous parle et je ne vous parle pas, vous savez, c'est à lui que je parle, c'est à moi. L'homme est un virus de Dieu. Chacun de vous porte en lui à la fois Dieu et son virus.

Celui qui ne se combat pas est mort. Tu te combats, toi ? La vie est une maladie que l'anticorps nommé amour peut guérir, pourtant.

Signore arpente un cercle étroit au milieu de la pièce, ses premiers mots se sont perdus dans la brume des esprits, mais peu à peu le silence se fait autour de l'étrange parole qui sort du corps de la femme orangée - au cœur de l'arène ce corps sinueux de sirène.

On a laissé la musique se taire et les corps affalés dans les divans se sont tus aussi. Je parle en faisant inlassablement le tour de mon cercle imaginaire, les yeux sur mes escarpins pointus, les cheveux tombant sur mon visage mi-tragique mi-enfantin, et puis je continue en me déplaçant plus largement dans la pièce parmi les ombres et les lueurs cuivrées ou rougeoyantes des lampes et vers les fenêtres où je fais silence, veillant la nuit qui brûle dehors dans une attente si condensée que les autres sentent le bout d'une lame s'appuyer sur leur cœur. Puis la parole me revient, c'est un vent immobile qui vide les têtes et dans ce vide suspend la maison tout entière.

Oh, j'ai mal à la poitrine et la tête me tourne, à cause du vent qui est en moi ! Il est arrivé un grand malheur, un malheur immortel. L'amour est tombé dans le vent. Voilà qu'un jour je ne sais comment, par mégarde, il est entré dans le vent et jamais, plus jamais il n'a pu en sortir. Comment s'est-il retrouvé là, quel pas de travers l'a fait s'abolir de ses chemins, il y avait pourtant du soleil ce jour-là, un grand soleil dans le ciel et sur toute la terre, mais peut-être c'était un soleil noir, comment savoir, qui peut regarder le soleil en face pour savoir ? L'amour doit pouvoir mais il ne l'a pas fait, la brume de chaleur l'a empêché de voir, il a couru vers son objet dans la brume de chaleur, son objet tout scintillant de soleil devant lui était bien réel mais c'est dans le mirage du vent qu'il est tombé. Dans sa course il a quitté le sol, avant même de toucher son objet il s'est donné à lui, il ne s'appartient plus. Le vent a vu bondir ce bel amour, il l'a pris.

Voilà que le vent se sentait enceinte et il est devenu heureux, il s'est mis à promener partout l'amour qui continuait à grandir en lui, et l'amour souvent se débattait, se retournait, lançait des coups de pied dans ce ventre qui l'avait emprisonné et dont les parois invisibles, impalpables, translucides et pourtant aussi infranchissables que celles d'un trou noir l'empêchaient de rejoindre son objet, l'amour qui avait été capturé en plein bond avait mal au cœur de vertige à se retrouver là suspendu au-dessus du ravin qui le séparait de son objet sans pouvoir achever son saut et toucher du pied l'autre rive. Chaque fois les gesticulations de l'amour réveillaient le vent assoupi dans la nuit ou le jour au creux d'un paysage, et le vent se levait et repartait errer, lourd de l'amour qui l'emplissait et que berçait sa marche dans les forêts, le long des routes, à fleur des vagues ou dans les grandes hauteurs du ciel, et porté dans le vent qui errait l'amour baignait dans la joie parfaite et infinie de lui-même, l'amour. Dans le temps

déboussolé de l'errance, l'amour, l'amour érotisé de part en part des vibrations divins de mille faisceaux de rayons d'or, jouissait de sa propre totalité, sans discontinuer.

Je me balance sur moi-même, Signore, debout dans la pénombre près de la fenêtre centrale du salon. « Pourtant ce fut un grand malheur, un malheur éternel » et je me mets à gémir, doucement puis plus fort, toujours en me balançant, d'avant en arrière et d'arrière en avant, je me balance au bout de ma corde, là-bas, là-haut, loin dans la forêt, dans ma robe couleur d'orange épluchée à vif, entre les arbres en feu.

Tous mes invités sont nus maintenant dans le grand salon, ils se sont déshabillés pendant que je parlais. Je regarde les sexes des hommes et des femmes, leurs peaux blanchâtres, leurs chairs qui commencent à s'emmêler sur les canapés. Ne savent-ils pas que c'est ici l'Infirmierie ? Leur bavardage fait un bruit de volière lointaine, des myriades de mots qui se chevauchent et se perdent en sons de gorge, claquements de becs, cris et soupirs indifférenciés dans le lent ballet de leurs corps en rut.

Ai-je dit du mal de mon amour ? C'est à cause de ce voile que j'ai devant les yeux, ce voile fait de l'odeur des spermes et des sueurs. La sueur évite le sang, dit le juste combattant. Je transpire et j'ai froid, je ne comprends pas pourquoi je suis dans ce coin sombre de la pièce, il faudrait que j'enlève ma robe moi aussi comme fait une femme honnête dans une partouze, seulement il me semble qu'il y a quelqu'un que j'aime et que je ne peux pas en toucher d'autres. Ne savent-ils pas que c'est ici l'Infirmierie ? Je vois à travers les corps comme si mes yeux lançaient des rayons X, mon Dieu ne me laisse pas rejoindre les squelettes !

Accompagné de Simone l'infirmière, nue sous sa blouse blanche, Dip, à poil et bandant comme un âne, une grande seringue dressée en main, passe entre les groupes et enfonce vigoureusement son aiguille dans les fesses, les unes après les autres. Chaque fois les malades sursautent, puis lancent la tête en arrière, bouche ouverte, tout le temps où le philosophe actionne le piston et leur injecte à doses de cheval un liquide épais exactement semblable à du sang noir. Vaccin, drogue ou euthanasiant, je ne sais pas et je n'attends pas de savoir. Je me faufile jusqu'à la porte, au fond de la pièce.

Le froid de la peur me monte jusqu'au visage quand je me rends compte qu'elle est fermée à clé. Si je traverse jusqu'à l'autre porte ils vont me voir et m'attraper, d'ailleurs elle est sûrement verrouillée aussi. Les autres ne se rendent compte de rien, ils sont déjà tous piqués et je comprends que nous sommes pris dans un piège d'une horreur indicible. Je vois l'infirmière lever les yeux sur moi, me montrer du regard à Dip.

Je me souviens soudain que c'est moi, Signore, la maîtresse des lieux. Je tâte ma hanche, où repose une ceinture en daim. Tout en les regardant se diriger vers moi, je tire sur la fine

fermeture éclair qui clôt la pochette aménagée sur quelques centimètres entre les deux épaisseurs de peau, j'en retire la clé, je la glisse dans la serrure, j'ouvre la porte et je m'enfuis en courant dans le couloir sombre.

Il fait noir mais je cours, droit devant moi. Je suis consciente que ce n'est pas vraiment chez moi, ici, quoiqu'ils en disent, mais j'ai tout de même la sensation de savoir exactement où je dois aller. Au bout de quelques secondes la lumière s'allume, ils sont à ma poursuite, j'entends leur course, leurs éclats de voix, je ne me retourne pas, au bout du couloir je pousse une porte, c'est la bibliothèque, d'une haute fenêtre la lueur de la nuit éclaire les milliers de livres immobiles contre les murs, quel silence, je repère tout de suite l'étagère qui va pivoter, il y en a une comme ça dans la galerie supérieure de la bibliothèque Mazarine où j'écrivis un livre, face au pont des Arts, je fonce mains à plat sur les tranches, le pan se déplace lourdement et souplement comme la porte tournante d'un grand hôtel ou d'un grand magasin, de nouveau c'est un couloir, je cours dans le noir c'est comme s'il y avait des panneaux de signalisation je sais qu'au bout je vais devoir tourner à droite encore, je le fais, il y a un escalier qui descend je le descends, je les entends me poursuivre mais dans le noir, ils n'ont pas dû trouver la lumière ou bien l'ampoule est morte, l'escalier tourne je le dévale et quand j'arrive en bas je les entends s'engager dans les premières marches, ici on ne voit vraiment rien et il règne une odeur de mort, je sens la pierre froide et humide d'un mur sous mes doigts et mes talons aiguille s'enfoncent presque dans la terre battue au relief irrégulier, je tâtonne quelques secondes et puis je trouve un trou à hauteur de mon ventre, je m'y hisse et m'y glisse, pas assez d'espace pour me redresser je me mets à ramper dans le boyau qui peu à peu se rétrécit autour de moi, au bout d'un moment il enserme mon corps de si près que j'ai l'impression que je ne pourrai plus avancer, au toucher c'est comme une argile très dure ou du kaolin noir, ça mâche mes os mes épaules mes hanches, je manque d'air, je suis coincée, je ne peux plus reculer non plus, je pousse de nouveau sur mes coudes, mes genoux, de tous les muscles de mon ventre je tâche de me transformer en serpent, trouver la souplesse et la puissance du serpent pour m'extraire du boyau étouffant, peu à peu je progresse, tête baissée grimaçante à force de rage surhumaine je progresse, et soudain j'aperçois la lumière au bout, et les parois du tunnel qui s'écartent et qu'elle révèle, lisses, toutes de marbre blanc parcouru de veines crayeuses ou laiteuses, une merveille. J'opère un quart de tour sur mon côté droit pour pouvoir passer les épaules dans l'ultime resserrement de la pierre, et tout le corps suit d'un coup.

Libérée, je prends une ample respiration, pousse un cri et poursuis vers la trouée lumineuse, à quatre pattes maintenant, puis debout légèrement pliée en deux pour ne pas me cogner la tête. L'air est de plus en plus vif et sec à mesure que j'approche de la sortie. Quand je

l'atteins enfin, tout en contemplant, redressée, le cadre de vastes plateaux nus sur lequel j'ai débouché, j'essuie de mes mains les filets de sang qui coulent de mon nez.

On dirait le Nouveau Mexique. Un paradis, si l'on n'a pas l'idée fixe d'un paradis en forme de jardin : lumière, aridité, grandeur. Un paradis minéral où même le ciel semble de pierre. Saint Pierre m'a donné la clé, j'y suis. Tout est blanc et horizontal, les plateaux, le ciel bleu, les roches claires peintes à l'eau de couleurs pastel, parme, rose, jaune pâle.

Ma grotte débouche près du sommet de l'une de ces éminences qui s'étendent en cercle sur tout l'horizon. Devant moi le vide. Et une arche, un majestueux pont naturel, comme l'on en voyait dans une publicité au cinéma, je ne sais plus laquelle, pour un jean ou une voiture, sur grand écran ça en jetait, ou comme j'en ai vu en vrai en roulant sur je ne sais plus quelle route américaine.

Le soleil est encore peu élevé, il doit être neuf heures du matin. J'ai dû passer beaucoup de temps dans la grotte, quand j'y pense je me demande s'il n'y a pas un moment où je me serais endormie. J'ai soif. J'ai envie de pisser. Je cherche des yeux un coin discret, puis je m'accroupis là où je suis, je relève ma robe et j'arrose vigoureusement. Ça part loin devant et ça court aussitôt en filet derrière moi dans le sens de la pente.

Je retire mes escarpins, cale leurs talons l'un entre l'index et le majeur, l'autre entre le majeur et l'annulaire, quand j'étais serveuse je transportais facilement par leurs pieds calés entre mes doigts une dizaine de verres à vin, davantage même, je ne me souviens plus très bien. Le soleil illumine mon visage fatigué mais irradié d'une joie douce et profonde, mes cheveux dépeignés, ma robe déchirée, mes bras marqués de bleus. Je suis une héroïne rescapée d'un film-catastrophe, prête à m'engager sur la route glorieuse qui s'ouvre devant moi. Espérance est mon nom, mon droit, mon acquis. La vie m'attend, pieds nus sur la pierre blonde et chaude je marche vers elle.

De chaque côté du pont s'ouvre un vide abyssal que je prends soin de ne pas regarder. Des cailloux pointus me déchirent la peau mais la seule idée de me baisser là sur cette passerelle sans garde-fou pour remettre mes chaussures me donne le vertige. J'ai mal. Je continue. Ça fait mal. Je me sens mal, j'ai envie de m'évanouir. J'ai peur de mourir, je suis à un poil, à une seconde de tomber et de voir la mort plus qu'en face, collée à moi à m'embrasser comme un masque.

Je ne veux plus penser, j'avance. Ce pont n'en finit pas et où je vais, comme ça ? Si j'ai peur de mourir c'est sans doute que je suis encore en vie, en fait je ne suis pas au paradis, tout s'explique. J'évite de scruter la formation rocheuse vers laquelle je me dirige, de toute évidence

elle est déserte et je vais vers rien. Je regarde droit devant moi sans rien regarder, c'est plus sûr. J'avance, il faut que je parvienne vivante au bout de ce putain de pont.

J'arrive au bout, je tremble de quelque chose qui pourrait ressembler à de la joie, c'est tout juste si je ne me mettrais pas à courir sur les derniers mètres, alors que je suis encore suspendue au-dessus du gouffre. Oui, j'ai cette étrange envie de courir, comme si, en fait, je voulais me donner une dernière chance de tomber. Je résiste à cette tentation, du moins quelque chose en moi résiste furieusement, je continue à marcher prudemment, d'un pas régulier autant que possible malgré le tremblement dans mes jambes et les brûlures sur la plante des pieds, et voilà, j'atteins la terre ferme, du moins cet énorme rocher un peu plus ferme.

Appuyée contre la paroi je regarde ce à quoi j'ai réchappé mais pas trop longtemps, ce vide sidéral me donne la nausée. Partout le désert s'étend. Mais je sais qu'on ne sait jamais ce qu'on va découvrir en se déplaçant en montagne. Les effets de perspective peuvent changer très vite un paysage. Si je veux voir autre chose, il faut que je gagne le sommet de ma falaise et pour le gagner nul chemin n'est tracé, il va falloir que je grimpe.

Je commence à escalader. Au début ce n'est pas trop difficile et j'ai gardé mes escarpins entre mes doigts. Mais vient un moment où je dois mettre les deux mains. Mes chaussures en tombent d'elles-mêmes. Je me retourne juste à temps pour les voir cogner un rocher plus bas, rebondir, et filer dans l'abîme. Vite je colle ma joue contre la falaise, je plaque tout mon corps contre elle, je m'y accroche, on pourrait croire que je la prends pour les jupes de ma mère. J'ai envie de pleurer, je pleure. J'ai peur. Je suis épuisée, il faut que j'évite de me laisser gagner par la panique. J'attends de me calmer et je poursuis mon escalade, entièrement concentrée sur l'effort à fournir. J'ai mal aux doigts, aux genoux, à l'intérieur des mollets, aux pieds.

Et voilà. De là-haut, je vois une route. Une ligne tracée toute droite entre les monstres de pierre, une droite sans début ni fin au milieu de nulle part. Je n'ai pas le choix, c'est là que réside tout mon espoir.

Ça a été encore plus difficile de descendre. Les pierres n'arrêtaient pas de s'ébouler sous mes pieds et toutes les douleurs, soif, faim, élancements des plaies, augmentaient. Aussi souvent que possible j'ai scruté la route. Pendant ces heures pas un véhicule n'est passé. Je n'ai pas vu ni entendu non plus un oiseau ou un serpent. Je ne sais pas pourquoi je continuais, au lieu de me recroqueviller là entre les pierres et de dormir. Le soleil accomplissait sa course normalement, je continuais la mienne.

Il a atteint le zénith et a commencé à redescendre, lui aussi. Une fois parvenue au bas de la falaise, j'ai vu que la route était plus loin que je ne l'avais imaginé, d'en haut. Le risque de

chute était écarté, mais il fallait maintenant que je marche, avec mes pieds ensanglantés, dans la petite broussaille piquante mêlée à la rocaïlle. J'ai avancé.

Avant la fin de l'après-midi j'ai distingué l'abribus sur la route, juste face à moi. J'ai continué, droit sur lui. Toujours aucun véhicule, mais un abribus. Quand j'ai atteint la route j'ai quand même regardé de chaque côté avant de traverser, ç'aurait été trop bête de se faire écraser maintenant. Je me suis assise sous l'abribus juste à temps pour admirer le coucher du soleil. Je ne m'étais jamais rendu compte combien j'aimais ce mot, abribus. Comme il n'y avait personne d'autre, je me suis allongée sur le banc dans le grand déploiement de flammes.

C'est le klaxon qui me réveille. On dirait une sirène de paquebot. J'ouvre les yeux et je vois deux trouées blanches dans la nuit qui viennent vers moi. Elles s'arrêtent, j'entends le chuintement d'une porte de bus, je vois tout juste les marches, je me dépêche de monter à bord. Oh, mon dieu, serais-je arrivée dans Totoro ? Je commence à chercher de l'argent dans la pochette de ma ceinture en peau retournée, mais le chauffeur dont je n'aperçois que les deux gros globes oculaires me lance un regard impatient et, toujours des yeux, m'intime l'ordre de m'asseoir derrière lui.

Je m'exécute en tâtonnant un peu, le bus est reparti avant que je ne sois installée. Il fait absolument noir à l'intérieur, je ne sais s'il y a d'autres passagers, on n'entend que le bruit du moteur. Absolument noir à l'extérieur aussi, les phares ne semblent éclairer qu'eux-mêmes et le car fonce à folle allure droit dans les ténèbres. J'ai assez peur, mais je choisis de faire confiance au chauffeur. Je ne sais pas où nous allons mais en tout cas nous y allons, sans hésiter ! Malgré ce train de tous les diables je finis par somnoler, le front contre la vitre. De temps en temps j'ouvre les yeux et j'essaie de voir dehors, mais il fait plus clair sous mes paupières. Je me rendors doucement, je me rends d'or, je me rendore, en m'imaginant dans le Chat-bus. J'ai foi en la vie, maintenant tout va s'arranger.

Je me réveille à la Gare centrale. La porte est ouverte et le moteur éteint, il n'y a plus personne dans le bus, parké entre deux autres véhicules semblables face à un quai souterrain bordé de murs vitrés. Je descends, le mur s'ouvre devant moi.

Je suis étonnée de me retrouver dans une gare aussi petite, alors que des dizaines de bus sont alignés dans le parking, de l'autre côté de la vitre. Je me dis que les mots nous cachent bien des choses, par exemple pourquoi est-ce que je viens de dire ça ? Ou bien c'est que nous n'écoutons pas les conversations qu'ils tiennent entre eux, dans une autre dimension, tandis que dans celle-ci nous nous servons d'eux pour parler, écrire ou lire. Je me dis que ce sont eux qui se

servent de nous, en fait. Nous sommes les mots des mots, c'est pourquoi nous avons toujours cette impression pénible de ne pas parvenir à saisir notre entière liberté.

C'est une gare vieillotte mais sur trois étages il me semble. En même temps, pas si vieille que ça, il y fait clair et les installations sont modernes. Il y a une circulation normale de gens, mais en noir et blanc. J'ai presque le sentiment d'être en retard, je me dis qu'il faut que je prenne un billet, quoique j'ignore pour où et pour quelle heure. Je me dirige vers le guichet, il n'y en a qu'un et personne devant.

C'est une question délicate à poser mais je le fais quand même, je demande à la dame dans quelle ville nous sommes. « Reyes », me répond-elle. Je sursaute, j'ai dû mal entendre. « Pardon ! » lui dis-je, et elle répète « Reyes ». Je pense qu'elle a cru que je lui demandais un billet, on s'entend mal dans ces gares, et alors elle m'a donné le nom de la destination, ou le prix du billet. Que je suis bête, ce serait encore plus étrange.

Comme je suis mal à l'aise, je m'éloigne. « Hé, mademoiselle ! » m'appelle-t-elle. (Ce qui prouve bien qu'elle ne connaît pas mon nom). « Une voiture vous attend ! » Je me retourne : comme si elle faisait du stop, elle me désigne du pouce le fond de la gare. Je me souviens que je suis en retard et j'y file d'un pas rapide, rapide et boîteux à cause de mes pieds détruits. Je vois, c'est une grande limousine noire avec des vitres fumées à l'avant et assez de longueur à l'arrière pour y glisser un cercueil. Quelle drôle d'idée d'être venu me chercher en corbillard !

\*

L'enfer commence toujours bien, sinon personne n'irait. Comme un rêve, il commence. Ah, échapper à la rude réalité ! Une porte s'ouvre devant vous, des chants vous appellent, vous franchissez le pas, un moment vous vous croyez parvenu au paradis. Un moment. Juste le temps qu'il faut pour vous enfoncer dans le labyrinthe et, une fois au bord de la gueule du monstre qui vous poursuit dans les couloirs, ne plus arriver à trouver la sortie.

Qui franchit une porte n'ouvre qu'un paradis de parvenu, une bouche de l'enfer. Le paradis n'est pas une destination, il ne se gagne pas, il se possède. La clé du paradis est qu'il n'a ni porte ni serrure et c'est pourquoi il terrifie les hommes, ces petits cochons qui dans leur peur du loup courent se bâtir des maisons où s'enfermer. Le paradis est l'enfer du porc.

L'inverse est vrai aussi, l'enfer est le paradis du porc. Tu aimais les putains, Sad, les bordels, les yeux comme des gouffres des sordides *demoiselles d'Avignon*, racolant le client qui préfère voir la coupe de fruits promis au bas du tableau plutôt que la main de celui qui se noie, levée en un ultime SOS derrière les corps qui l'ont englouti. *Les demoiselles d'Avignon*, énigme,

désir et beauté de la chair, c'est quand on franchit la porte. Et puis après, dès que ça entre en action, c'est *Guernica*, cris, fureur et panique du coït.

C'est bien là que tu as perdu corps et âme, il y a longtemps, n'est-ce pas ? Quelle énergie tu as déployée à me montrer, comme en un tableau cubiste, toutes les facettes de ton enfer. Mais toujours en n'y jetant qu'un œil, toi, ton œil désabusé.

Alors j'y descends aussi, dans le trou, essayer de sentir ce qui se passe, dans tout ce noir, là, ce noir au bout de mon sexe, dans la forêt profonde de l'origine du monde, au lieu même du crime, du chien qui voulait me manger, derrière les corps exhibés du tableau, là où un homme invisible sombre ; et te le peindre. Te le peindre comme je te peindrais le corps, à pleins doigts, amoureux, impitoyablement, d'une pâte épaisse de ténèbres, afin que tu puisses venir vers moi sans honte de ta nudité. Et déjà je comprends, je sais ce que tu y cherchais : la mort. La mort donnée, voilà ce que tu cherchais chez les putains, voilà ce que tu cherchais toujours chez toutes les femmes. Tu les aimais méchantes. Tu les aimais pourries. Tu te roulais dans cette fange avec des petits couinements de porc. J'avais peur que ta bouche ne sente le cadavre, je fuyais quand tu aurais pu m'embrasser. Elles étaient entrées en toi, à force, les salopes, à force que tu cherches leur saloperie pour t'y vautrer, à force que tu leur demandes de t'exhiber leur saloperie pour ton plaisir. La Grande Salope était en toi, c'était ce spectre-là qui me poursuivait, et moi je courais vers ta dimension lumineuse qui flottait au-devant de moi, merveilleuse, irisée, angélique. Mais pourquoi tu m'aimais, alors ? J'étais pourrie, moi aussi ? Non. J'étais saine de chair, saine de corps et d'esprit, en grande santé spirituelle j'étais. Méchante ? Parfois. Mais pas assez pour que tu me respectes, voilà la vérité. Une femme devait prouver sa frigidité et sa détestation de l'homme en mordant, pas à belles dents comme il m'arrivait de le faire, mais insidieusement, à crochets de vipère. "Une petite bouche méchante", je te l'ai entendu dire une fois à propos d'une belle, et j'ai senti que c'était d'une séduction puissante pour toi.

Puis tu avais envie de te tirer une balle dans la tête.

\*

Sur ses vertèbres la nuit rampe. Colonne de soldats.

Dans la maison, "rendez-vous, rendez-vous !". Ils cherchent des caches d'armes, des terroristes. Me trouvent, m'enfoncent leur arme entre les cuisses.

"Rendez-vous ou vous serez détruits sans pitié" serinent les haut-parleurs des hélicoptères.

Nettoyage nocturne. Enserrent, verrouillent le quartier. Dans la maison je suis seule, me trouvent.

“Rendez-vous rendez-vous”, me trouvent, me violent, en uniformes lourdement armés.

Mon morceau de chair crue entre les cuisses. Pleine de nerfs. Quand le voilà, mon visiteur de la nuit.

Le jour clients dedans. La nuit, que lui. Les loups, la lune, dans la forêt où on s'accouple. Je lui lèche les yeux je le mords, mon amour. Il me vient si profond.

Sex or stress. Valeurs-étalons. Structurent l'agenda mondial. En plein théâtre des opérations, ne pas faire abstraction des mécanismes de régulation internationale. Malgré un certain flou sémantique, nos prestations de service, compte tenu de la situation du marché et des exigences géo-économiques, servent des intérêts stratégiques qui nous dépassent. Chez nous plein de jeunes salopes ou bien des vieilles salopes, des salopes qui baisent et qui se font défoncer leur sexe, des jeunes putes baisées comme des chiennes. Cadence cadence. Les effectifs tournent à plein, le personnel sur les dents abat le client à la chaîne.

Mon morceau de chair crue entre les cuisses. Pleine d'amour, de vie, de sang, de nerfs, pour lui.

Le jour les clients, la nuit que lui.

Vas-y chéri... tu es si beau... montre... montre-moi... ça... Je t'aime... quand tu le fais... tu es beau... vas-y... mon beau salaud... viens viens viens.

Il me vient si profond, je le connais plus que moi-même.

Il y a en moi quelque chose de dangereux. Eh le lecteur, qu'y a-t-il dans ta tête ? Dans ta tête dis-moi, dis. Moi qui t'écris, moi ta pute, je vais te dire. Ton nerf.

D'où vient l'amour ?

La nuit la forêt, profonde à la fenêtre. Les loups qu'on ne peut pas entendre. La lune par-dessus les arbres. Toutes ces ombres dans le lait qui lui coule des seins.

C'est là que les loups filent, sans un bruit entre les troncs blancs des bouleaux, là que les loups vagissent de leur voix de chair fraîche.

Là où ils vont, mystère, ne disent rien, seulement courent. Et la nuit souffle. Ça se passe la nuit, quand il y a un souffle à ma fenêtre qui m'empêche de dormir, ce souffle lent plein de veines noires. Tu sais ?

Là où je suis, à faire jouir les hommes, si loin des hommes. Toi qui me lis, tu l'as senti, parfois ? Il y est venu, à ta fenêtre ? Tu as eu peur ?

Quand le bébé pleure dans un trou de la nuit, loin, si loin, et que nul ne l'entend.

Quand tu as replié ton corps, quand tu as mis tes mains entre tes cuisses. Là, maintenant, mets-les. Comme moi, regarde.

Courez, courez, les loups. Je cours avec vous, ça ne fait pas de bruit dans mon lit quand je cours avec vous, ça découpe le souffle, le souffle de la nuit. Jusqu'à ce que j'y entre aussi, jusqu'à ce que je sois là au centre de la nuit, bien au chaud dans la nuit sous les seins de la lune, où hurler en silence avec vous.

Eh toi là, de l'autre côté, dis-le que tu sais t'écouler quand mon lait va couler. Seul quand les autres sont morts. Et que tu es vivant. *JE-ME-JOUIS*. Lis-le, lis les mots que j'écris dans ta tête. Encore ! T'as bien lu ? Sont rentrés dans ton corps, oui ? Mets la main dans ta culotte, vérifier ! Allez, fais-le ! et dis-moi ! parle ! Je t'entendrai, je t'entends, même de loin, même morte j'entends les voix je te dis, je les entends, toujours !

Ce matin à l'aube le vent passait entre les planches du baraquement, le bruit et le froid m'ont réveillée.

Quand vient le vent, le jour, le vent du jour qui souffle et voyage dans les allées vives du ciel venu.

J'ai entendu d'autres filles chuchoter ou se retourner sur leur paillasse, mais chaque nouvelle rafale avait un effet paralysant, chacune se recroquevillait sous sa couverture en essayant de rassembler sa chaleur et de se laisser pénétrer par le chant des éléments, pour la toilette intérieure.

Entre les rangées de couchettes le duvet voltigeait dans la lumière grise, on aurait pu croire à une tempête de neige, on aurait même pu se souvenir du temps où on croyait au père Noël.

Qui frappe le tambour sur la peau tendue de mon cœur, cœur, cœur ?

Les poules se sont mises à caqueter, la sonnerie a retenti, et il a fallu se lever.

Je suis là, la langue entre les cuisses, on dirait que le passé m'appelle, quelque chose du passé à l'heure de se lever.

Ils vont venir, les arbres à bite, avec leur camouflage qui leur moule le cul.

La grande Lucy a allumé le poêle, les quatre filles de service sont allées préparer le café et couper le pain pendant qu'on faisait la queue pour les sanitaires. Ici on s'appelle toutes Lucy, garçons compris. Joyce, c'est le nom des clients, hommes et femmes. Simplicité simplicité.

Comme tous les jours on s'est rassemblées dehors pour le comptage, madame Rose trouve ça plus sain et la Kapote adore appliquer le règlement. On se range en file sur l'herbe givrée entre la baraque et la route, par ordre de numéro. Moi c'est le forty three. Tout le monde parle à peu près anglais, sinon il y a trop de langues. Quand elle en est arrivée à moi, comme d'habitude la Kapote m'a jeté à la figure son fond de haine. Elle bande trop pour moi, elle bande à l'envers et elle veut ma peau.

En tenue de travail dehors toutes les filles se les gèlent mais moi je regarde la forêt autour du terrain vague, le matin les bouleaux sont livides et on dirait qu'il n'y a rien derrière mais je pense aux loups, je pense à mon homme, à ce qu'on fait la nuit, et j'ai chaud.

Si la Kapote l'apprenait, elle me tuerait. Je ris dans ma tête quand elle m'insulte.

Tout est dans ma tête, je n'ai rien perdu d'autre que ma tête où le vent souffle tant.

La Kapote avait à peine fini de nous vérifier qu'on a entendu et vu de loin arriver le premier camion, du fond de la route droite, fonçant vers nous en zigzaguant entre les nids-de-poule. Un véhicule bâché, mais comme ils se les prennent d'une armée à l'autre on n'est jamais sûr de laquelle il s'agit, et puis allez savoir ce qu'il nous apportait, mercenaires, médecins, journalistes... La journée commençait. *Sex makes free*, c'est tagué en grandes lettres rouges au-dessus de la porte.

Faire jouir c'est mon job. Bien ! Généreux. Encourageant. Révoltant, même !

Les Joyce là-bas dans la guerre, leurs émotions de cons. La trouille et l'horreur, ça les secoue bien mais enfin ça ne suffit pas, same old story, ça suffit jamais. PTSD, Post Traumatic Stress Disorder, plus vite dit : Stress. Étape suivante SRT, Syndrome à Répétition Traumatique : le choc subi sur le terrain s'implante dans le psychisme. Éternel présent... Effroi, effraction, sidération... Interdits, ils en restent.

Donc hop, les déboutonner les prendre en main les éplucher, nous les Lucy des bonnes mères incestueuses pour eux, on s'occupe de tout, Madame Rose ou la Kapote empochent puis client é o rei, ça dure que ça dure, pas longtemps, mais quand il va se sentir puissant, sinon ?

Ceux qui tirent sur des civils désarmés, yes, sure, il y en a qui aiment ça. Je m'en souviens plus mais je sais j'ai vu, actuellement je être autre côté forêt et je très oublier, en bref short c'est pour dire oui some arrivent à se sentir puissants time to time avec dem Tod mais ça revient au même ceux-là il faut qu'ils fêtent das, ensuite avoir tuer violer ça das également je connaître, mais retour même être nécessaire venir ici, très exciter être nécessaire pour que encore venir vider démons.

Avec les hommes je suis gentille, la plupart c'est d'abord ça dont ils ont besoin, que leurs yeux pleins d'ennui et d'horreurs on leur donne à regarder un sourire accueillant et une chatte ouverte.

Les femmes j'en fais moins, souvent elles viennent pour les garçons.

Le fait que les Joyce arrivent par groupes, que ça se passe dans un hangar sordide, au vu de tout le monde et au milieu des poules qui fientent et caquettent, comme tu peux l'imaginer ça ne dérange personne,

au contraire.

Oh, t'imagines ? La ville vacille quand j' imagine ton sexe.

Toi qui me lis ton sexe de la tête et ton sexe de chair. Quand t'imagines ma vie de sexe sexe sexe, là dans la volaille, là dans mon bordel.

Mon but c'est que d'abord ça fasse beau ensuite qu'on oublie.

Et après, après, j'aurai envie de te tuer.

Les poules dorment au grenier, sous le toit de tôle. Elles ont leur échelle pour grimper là-haut dans la paille, où elles ont plus leurs aises que nous. Dans nos lits superposés on tient tout juste assises. Même chose sur les couchettes supérieures, comme la mienne. Ils ont mis des montants aux quatre coins genre baldaquin, sauf que c'est juste pour tenir la planche de contreplaqué, à un mètre au-dessus du matelas, qui protège la paillasse des déjections qui tombent de là-haut. Le poulailler dans une autre vie ça s'appelait aussi le paradis, à l'opéra l'or tombait partout des lustres et la musique montait, dans cette vie j'ai dû y être puisque je revois ça. Mais ici le plafond est bas, ses lattes disjointes, il y monte des obscénités et il en tombe des fientes.

L'étroitesse des grabats, c'est l'une des raisons pour lesquelles la baise se fait souvent par terre au milieu de la pièce. Et la raison pour laquelle nous sommes toujours plus ou moins maculés, filles et clients, c'est que dans la partouze nous ne sommes pas à l'abri des poules. Les Lucy les plus éveillées se surveillent et se nettoient constamment mais beaucoup d'autres, qui ont fini par se prendre elles aussi pour de la volaille, ne se donnent même pas la peine de s'essuyer d'aucune des matières organiques, de poules, d'hommes ou de femmes, qui s'accumulent sur elles au cours de la journée.

Quand la limousine noire m'a déposée ici ça m'a donné la nausée, j'y suis toujours pas bien habituée. La plus fascinante c'était la grosse Lucy, vautrée dans sa couchette du milieu, à gauche en entrant, engoncée dans sa guêpière rose toute tachée, sans culotte, elle avait des traces de fiente un peu partout sur sa peau blafarde, sur les cuisses, sur la clavicule et jusque sur une joue. Ses yeux glauques et vitreux semblaient aussi aveugles que le cul d'une poule, et au sommet de son crâne trois ou quatre petites plumes de duvet étaient collées à ses cheveux courts filasse comme à une coquille d'œuf.

Sur le coup je me suis demandé pourquoi ni Madame Rose ni la Kapote, qui m'introduisaient dans le bordel, ne l'envoyaient se laver. Mais par la suite j'ai compris qu'elle avait, telle quelle, un succès certain auprès des Joyce.

Les corpuscules ultramondains.

L'idée de choc.

J'étais physicienne à ce qu'il paraît, je m'appelais Halina, je venais de Pologne, je travaillais à l'Institut Marie-Curie à Paris, j'avais un amant qui m'emmenait à Venise. Pourquoi pas ? Ou bien j'étais l'un de ses étudiants, je me souviens, je matais les filles, j'allais au cinéma dans le Quartier latin, j'avais une chambre de bonne au sixième étage d'où je voyais la ville d'ouest en est, la tour Eiffel illuminée la nuit qui clignotait comme une pute toutes les heures pendant dix minutes, les Invalides, le Panthéon, le Sacré-Cœur au fond, la Grande Mosquée, les toits, le ciel, le silence. En fait c'est les mecs que je matais. Je suçais mon amant, le physicien célèbre qui nous donnait des cours, il m'enculait mais pas chez moi, au sixième sans ascenseur c'était trop haut pour lui.

D'où vient la vie ?

À même sa coupe je bois le velouté de nuit et il me fourre, mon amant. De sa douce douce bite il me fourre et fourre. Il me la fourre sa lumière jusqu'au fond des tréfonds de mon âme de femme.

La fente, le cri, la gorge qui lancine quand je le sens venir, je suis là, la langue entre les cuisses, je me lèche la vulve, je suis la chatte et je suis l'écuelle, je me lape la bouche, au cœur noir de mon lit quand toute la nuit se tait je sens la vitesse des joies trembler à mes narines la vitesse des doigts de l'amour que j'attends, je suis, je suis suave, lascive la suave, lèvres à lèvres pourléchant ses salives.

Je ne vois rien des loups que leurs yeux qui phosphorent en accourant vers moi, de leur truffe humide ils portent à ma vulve le désir de l'amant dont ils ouvrent la route, leurs milliers d'yeux diamants roulent sur mes chairs nues et nues, roulant sur eux qui claquent à mes nerfs je me couche mon ventre sur leurs yeux.

Mon ventre qui ondule dis-le que tu le vois,  
ma croupe qui ondule dis-le que tu la veux,  
la meute qui me lèche dis-le que c'est ta voix,  
tous les jus que je pleus dis-le qu'ils pleuvent de toi,  
dis-le que ta juteuse t'aime !

Puis vient le vent, le jour, et le vent qui l'emporte.

Au début de la nuit j'attends mon homme en écoutant les loups m'annoncer en silence son arrivée prochaine, en écoutant les bois plongés dans leur mutisme étouffer les appels d'un tout petit bébé.

Au milieu de la nuit il vient et me pénètre et assouvit les faims qui nous tiennent soudés.

Avant l'aube il s'en va, ombre parmi les ombres qui se lèvent en me fermant les yeux.

Il y a une scie qui hurle et qui serine en moi de haut en bas quand il s'en va, une scie insatiable qui me tranche et retranche. Les yeux fermés pour empêcher le sang de s'en aller,

couchée sur le côté je replie l'arbre de mes os, boucle mon corps en sac à main pour qu'il ne s'éparpille.

Au lieu de crier, j'écoute l'air circuler dans mes brisures.

Que faire de ma chair ? Mutilée de la nuit j'entends les cris qui veulent transpercer l'oubli. Mais tout est dans ma tête, je n'ai rien perdu d'autre que ma tête où le vent souffle tant. Mon corps n'est pas mon corps, c'est dans le sien que se trouve ma vie. Toutes les nuits le sien qui vient et qui me quitte moi, château de feuilles, feuilles mortes que le vent dissémine, le vent qui vient avec le jour.

Les yeux fermés, j'écoute le vent dans ma poitrine m'enlever mon amant, et puis le noir se fait, le noir le vrai montant du vide m'aspire dans les trous d'arbre où maintenant les oiseaux de nuit se taisent.

Avant d'arriver au *Sex makes free*, jamais été travailleuse du sexe. Je m'en souviendrais si je l'avais été, tandis que le seul sexe que je revois de l'autre vie, c'est la main de mon homme entre mes cuisses, là-haut dans ce paradis où on flottait comme un nuage dans l'or des lustres.

Le plus dur n'est pas forcément de baiser avec n'importe qui, mais d'avoir toujours l'air partante, pour remonter le moral du client, et sa bite avec. Le Joyce veut croire qu'on est contentes de le voir arriver. Papa rentre à la maison, le mâle, le chef, le héros, aussitôt les femmes se réjouissent et sont aux petits soins. Viens me baiser mon homme j'ai tant envie de toi tu as bien mérité que je te fasse jouir, voilà ce qu'ils veulent qu'on ait l'air de leur dire.

C'est comme une pièce de théâtre, il faut jouer son rôle tout est insupportable et on supporte tout. La grosse Lucy par exemple, elle ne se souvient plus qu'elle n'est pas née sur une paillasse, couverte de chiures de poules, pour se faire mettre à longueur de journée. Mais après tout c'est peut-être elle la plus heureuse. Elle s'est laissée couler dans son moule, son moule c'est sa moule et voilà elle est tranquille, rien à attendre, rien à penser.

Parfois je me demande ce que je deviendrais si je n'avais pas lui, la nuit, et aussi si je n'entendais pas ces choses, les loups, le bébé, je sais bien que c'est dans ma tête puisque personne n'en parle mais quand même je les entends et c'est comme un appel, ça ne me laisse pas tranquille, on dirait que c'est le passé qui m'appelle, quelque chose du passé mais je ne sais pas quoi, ou alors l'avenir mais je ne vois pas quoi. C'est difficile ici d'avoir de la mémoire ou des projets, tout ce que j'ai c'est mon amour, mon homme dans ma tête toute la journée et la nuit dans mon corps.

Madame Rose est assise derrière son bureau, à droite en entrant. C'est une petite vieille maigre et toute en noir, on sent qu'elle égorgerait n'importe qui avec la même aisance qu'elle tranche le cou des poules, pour le dîner du dimanche.

Parfois le Ministre vient, paraît-il qu'il a vraiment été ministre, et qu'il est encore un proche du Boucher, le président. Avec Madame Rose, ils ont des conversations intellectuelles. "Tout le monde sait que le sexe est un investissement intelligent", dit Tod, le ministre. "Dans les temps difficiles, les gens cherchent des relations et de la compagnie... Je ne peux imaginer un meilleur temps pour s'inscrire à la Bourse !" "J'y pense, j'y pense...", répond Madame Rose, toute rêveuse...

De temps en temps elle s'en va, la voiture vient la chercher, le corbillard aux vitres fumées, celui qui m'a amenée. Elle revient le lendemain, ou quelques heures après, avec du nouveau matériel, c'est-à-dire du personnel, faut toujours songer à renouveler parce qu'y en a beaucoup qui meurent avec les maladies, c'est-à-dire quand elles commencent à être trop maigres un jour on se réveille en voyant qu'elles ne sont plus là, parties se faire soigner qu'on nous dit, en tout cas on ne les revoit jamais, faut pas parler de maladie pour pas faire fuir les Joyce.

Pendant son absence c'est la Kapote qui tient la caisse. Sinon elle se contente de tourner dans le hangar avec sa caméra numérique, à filmer notre travail et à proposer des cafés aux meilleurs clients. Ensuite on peut nous trouver en DVD ou sur Internet, non seulement c'est un bon business en soi mais ça fait de la pub à notre établissement. Voilà, on est des stars ! Quand ils n'ont rien à faire, les Joyce des forces coalisées nous regardent sur leur ordinateur portable, à la base militaire. L'autre jour il y en a qui sont venus avec la page d'accueil de notre site imprimée, je l'ai gardée :

*Il y a plein de jeunes salopes ou bien des vieilles salopes, des salopes qui baise, et qui se font défoncer leur sexe gratuit en photo, des jeunes putes baisées comme des chiennes.*

*Site gratuit de sexe de jeunes amatrices qui aime la baise anale avec du contenu photo de lesbiennes qui se fait jeune enculée en position anale et se gode, vidéos ultra-porno, sodomie extrême, accès à plusieurs photos de sexe extrême et vidéos x porno gratuites interdites non censuré.*

*Sexe primitif. Salopes gratuites. Sexe homo, gay. Sexe anal. Sodomie anale profonde. Donjon SM. Matrix reloaded. Salopes infirmières. Fellations. Lesbiennes.*

Je me demande où ils ont vu un donjon, ici... L'amour rend aveugle.

Les Joyce entrent et commencent par payer, contrairement à ce qu'a l'air de dire la pub on ne s'appelle pas Sex made free... C'est difficile, ce travail. J'essaie quand même de rester

gentille avec les hommes. Pas seulement par conscience professionnelle mais par humanité, puisque par terre c'est le pays du malheur.

L'incompréhension, la violence, la survie, la vengeance, l'amitié, la mort, la haine, le désespoir, le meurtre, le sexe.

Le client qui me veut je le prends par la main je l'entraîne vers des couples en action sur le plancher la table ça l'excite. Je me dépêche d'ouvrir sa braguette sortir sa queue la branler. Branle et branle, Lucy, donne-toi de la main. Parfois ça marche, sans avoir eu le temps de faire autre chose il jouit.

Un peu déloyal de ma part mais bon, c'est toujours ça de pas pris. De plus ça ne me déplaît pas, je dois reconnaître que je suis un peu vicieuse pour ça, j'aime bien les mecs tout habillés avec juste la queue dehors.

S'ils sont en treillis c'est encore mieux, le camouflage leur moule le cul, des arbres à bite comme je dis.

J'ai envie que tout soit bien disposé à mon idée. Pour le coup c'est moi qui fais travailler les autres, les Lucy et les Joyce. Que quelqu'un prenne les choses en main pour tout le monde ça leur plaît bien sinon ils font toujours les mêmes trucs, alors ils m'écoutent, ils me suivent, moi je veux que chaque cul chaque bite soit à sa place, j'arrive même à faire s'enculer les Joyce entre eux, mon but c'est que d'abord ça fasse beau qu'ensuite on oublie tout. Au début ça rit un peu, après on entend les bruits de chair, les souffles, les mots marmonnés dans des langues différentes, les râles, après le tableau commence à se défaire et il y a du chaos, après vient le moment où j'ai envie de tuer tout le monde. C'est quand ils vont jouir je regarde leurs visages qui se déforment et dans ma tête à moi c'est comme si on renversait la lampe à pétrole qui est dans ma tête à moi c'est tout du feu et du noir gluant qui me coule dans la nuque et le con, là je voudrais les tuer, là c'est le bon moment et je jouis comme une sale bête.

Mais en général, c'est beaucoup plus calme. Si je peux contenter mon client avec une masturbation, une fellation ou une pénétration rapide sur ma couchette, c'est parfait.

Leur bite c'est une fourchette, dans ta gorge ou dans ton ventre ça fait mal et ça donne envie de vomir, c'est parce que j'aime un homme, j'aime la sienne et c'est tout.

Je suis sa Luz, sa douce, sa Luzita, c'est comme ça qu'il m'appelle. Les mots il me les souffle dans l'oreille, on chuchote tout bas, si la Kapote nous trouvait elle nous tuerait, elle nous livrerait à Madame Rose qui nous tuerait, avec son couteau à égorger les poules.

Mon ange, mon amour... Je ne bloque pas le vasistas au-dessus de mon lit, c'est par là qu'il vient, mon déserteur... C'est par là qu'il se glisse, directement sur moi. Comment fait-il

pour m'aimer, alors qu'il fait plus noir pour lui encore que pour moi ? Il vient de loin, il dit, il vient du passé, de l'autre côté, il dit tu te souviens tu m'attendais mais moi me souvenir non.

Moi quand la lune est là je le vois, je le vois dans sa beauté terrible, il y a longtemps sans doute qu'il a déserté parce que ses cheveux autour de son visage, ses lèvres sont gercées, il sent les feuilles mortes, on dirait qu'il est venu en courant de fâche en fâche sur la forêt. Il sent bon, son sexe est doux comme un galet, sa langue est dure dans ma bouche. Il sent bon, ses yeux sont fermés.

La guerre lui a fermé les yeux, ses paupières sont collées, il y a un peu de pus au bord de ses cils et parfois je les lèche mais souvent il refuse, pourtant quand il veut bien il rit, ça le chatouille et il rit en silence, mais ensuite il a peur d'avoir mal, peur de me donner son mal, ses yeux blessés il dit qu'il doit les protéger, qu'il les tuerait en ouvrant les paupières.

Il me touche, comme il ne me voit pas il me touche, sans cesse et partout il me touche, comme il ne me voit pas il cherche à me connaître, ses doigts sont des pinceaux, du noir je sens jaillir mon corps comme mille tableaux, il trace mes contours, creuse mes dimensions, avec ses doigts il me donne mon corps, avec ses doigts il entre dans mon corps, ses doigts dans ma bouche je les suce, ses doigts dans mon ventre je soupire, avec ses doigts il anime mon corps, souffler juter trembler tout devient vivant, tout s'ouvre et se contracte, avec son sexe il me fend ma grenade, l'un en l'autre plantés on est indestructibles.

Dans la Constitution américaine, the pursuit of happiness est un droit.

So why should you pay more especially when you can get the same drugs at a much cheaper cost ?

La passion entraîne de grands troubles métaboliques.

Quand il s'en va je me rendors, roulée dans ma coquille, ma coquille enroulée là-haut dans l'univers.

Tout se tait, je n'entends plus les loups ni le bébé.

Dans mon sommeil j'attends le vent et quand il vient je me réveille, en l'écoutant souffler j'ouvre les yeux sur le jour qui se lève, c'est le moment où il faudrait ne plus jamais bouger, on pourrait rester là couchées, toutes les filles ensemble figées comme une seule, à sentir le souffle du ciel s'immiscer dans les fissures de cette baraque où respirent en silence des corps, à regarder les yeux fixes voler le duvet dans l'air froid, à rester là suspendues entre un rêve oublié et la tâche à refaire. Il faudrait que le temps s'arrête là, c'est ça que je voudrais si je ne l'attendais pas.

Alors notre bordel se changerait en palais, nous les putes aux lèvres gercées on serait les princesses pétrifiées par la reine jalouse mais ça ne ferait rien puisqu'un jour il viendrait, notre prince.

Au lieu de ça on sort du lit, la grande Lucy allume le feu, on se lave comme on peut, on boit du café clair, on mange du pain rassis, on se fait compter par la Kapote et bourrer par des camions entiers de truffons aux yeux fous.

Mais ce matin il n'y a pas eu de vent. Je l'ai vue pendant qu'on faisait l'amour, lui et moi, c'était comme si elle nous regardait à travers la vitre. Les anciennes disent que c'est la première fois que la neige tarde tant.

Je l'ai vue pendant qu'on faisait l'amour, lui et moi, je l'ai vue nous regarder par la fenêtre, de ses gros yeux laiteux qui montaient du puits de nuit. Et ce matin les filles poussaient des cris de fées, épaisse et majestueuse elle descendait du ciel dans sa douce mélodie, mon dieu que la vie est belle ai-je pensé, mon dieu comme j'aimerais marcher dans la neige jusqu'à la fin du jour et m'y coucher !

Flocon après flocon elle était en train d'effacer ses traces de pas sous ma fenêtre, mais on la voyait quand même, cette longue ligne un peu creuse qui s'en allait en pointillés jusqu'à la forêt, on la voyait et la Kapote était en train de la regarder de son air soupçonneux, dans un instant elle allait lever les yeux vers moi, me prendre par le col et me questionner, l'instant allait venir pour moi de me taire et de souffrir.

- Le cheval ! a crié une Lucy. Là ! Dans l'arbre !

Alors toutes les filles et la Kapote se sont retournées et ont vu, à la lisière de la forêt, ce cheval blanc perché à mi-hauteur du hêtre, les pattes entremêlées dans ses branchages nus.

Moi je ne fais rien dans cette affaire, seulement disposer les Joyce et les Lucy, je ne fais rien qu'organiser ce tas de corps et les regarder et me branler dans ma tête, leurs têtes surtout je les regarde, je les regarde je vois le crâne, leur crâne de mort, leur crâne d'avant-mort c'est là où je vois à travers, le vice et le besoin, la honte bue la rage, putain ils en sont pleins il faut qu'ils se vident, jamais assez ils se vident. Quand ils sentent que ça va venir c'est là qu'ils font une drôle de tête, c'est là qu'il faut que je les tue. Quand ils montrent leur grimace. C'est là dans la grimace qu'on voit ce que c'est que d'être au monde, alors moi ça me brûle tous les nerfs parce qu'il faudrait que je tue, moi aussi je sens que je vais jouir et alors ça me vient la parole, ça sort tout seul de moi ils comprennent pas tous mais tant pis ils se doutent bien de quoi ça parle ces mots qui me sortent, ça leur fait monter les sangs et en même temps ça les arrête, quelques instants de plus, ils sont comme les condamnés à mort qui demandent au bourreau quelques

instants encore, ils veulent rester suspendus là dans cette tension c'est trop beau inouï ma voix les fait jouir avant même de jouir je suis hors de moi, dans ma voix, ma voix qui me sort de moi et me remonte comme un poing du trou jusqu'aux poumons, les mots sortent de moi comme si on me tirait de la gorge les serpents qui couchent dans mes muscles, direct ça leur touche la queue ça leur rentre en pleine chatte, espèces d'ordures je leur dis vous me foutez le cul en feu j'ai jamais rien vu d'aussi beau que vos saloperies ça me donne envie de vous tuer vous entendez, mes beaux salauds putains de salopes vous êtes tous en train de me baiser oui mais je vous baise aussi, jusqu'au tréfonds encore, allez montrez-moi un peu comment vous vous branlez que je voie tout sortir, vas-y chéri tu es beau tu es si beau quand tu le fais, je t'aime quand tu le fais tu es beau vas-y vas-y vas-y, vas-y mon salaud viens montre-moi ça.

Et maintenant dis-le que je te fais jouir.

Dis-le que je sais bien y faire, allez dis-le dis-moi comment tu me trouves dis-moi ce que je suis maintenant qu'au lieu de te tuer je suis en train, en train de jouir, jusqu'à l'estomac, jouir et jouir, comme une sale bête.

Malheureusement nous vivons dans une société qui n'a pas de culture érotique.

Après je sors, pendant que les autres se rhabillent je marche dans la neige jusqu'à la forêt, vers le cheval. Il est toujours là, dans l'arbre, tout à l'heure le camion des Joyce est arrivé à peine l'appel fini, on leur a montré ça, comment avait-il pu se retrouver là-haut. Ils ont dit qu'ils iraient voir *après*, et on est rentrés.

Je marche vers le cheval, il est forcément mort sinon je l'entendrais. Dans ma tête ça dit "mon amour, je t'aime", ça le dit tout le temps, j'ai peur qu'il ne se soit transformé en cheval et qu'on l'ait puni à cause de ses traces de pas cette nuit, j'ai peur que son armée l'ait retrouvé et qu'on l'ait mis là-haut, dans les branches glacées d'un arbre sans feuilles. Dans mon ventre je sens encore le poids de l'orgasme, il est là dans mon ventre comme un noyé avec sa pierre au fond de l'océan et je suis contente d'avoir fait ça, au moins personne ne m'a touchée, ni avec ses mains ni avec sa fourchette.

J'habite dans une belle grande ville, il y a un fleuve que je traverse souvent, dans la chambre c'est là qu'on dort, lui et moi, le lit n'est pas trop grand pour qu'on soit bien serrés, il y a une autre chambre dans laquelle notre enfant dort, quand il se réveille la nuit je lui donne le sein, mon homme aussi quand il veut je lui donne mes seins, j'aime toucher mes seins quand je suis seule je touche mon corps, je me prends par la taille, j'empoigne mes fesses, je caresse mes cuisses, tout ça je fais semblant que c'est ses mains qui me le font.

J'habite dans une belle ville, j'ai un bel appartement, dans un placard j'ai une cravache, des bottes et une bombe, au manège on tourne en rond sur des chevaux blancs, petit trot, grand trot, tout découpé par les pattes des chevaux le temps tombe en petits morceaux comme une grêle de faïence cassée, oh c'est exquis, le cheval qui me fait ça je l'aime. Mais celui-ci dans son arbre ne me le fera pas, il faut de l'oubli pour la joie, celui-ci au contraire. D'où je suis maintenant je vois qu'il a le ventre plein de temps crevé et tout d'un coup je vomis.

J'ai entendu les Joyce, je me suis retournée. Avec leurs treillis et leurs casques, on aurait dit l'automne en train de sortir du trou de l'hiver, comme si tout marchait à l'envers. Un hélicoptère de l'armée a surgi derrière la baraque, c'est ça la guerre, ces bêtes-là, les hélicos, les avions de chasse, les bombardiers, les blindés, ces bêtes-là embauchent des hommes mais c'est elles qui font la guerre.

Les Joyce qu'ils soient militaires ou civils ont pas plus la tronche de la guerre que nous on a celle de l'amour, eux les grands couillons et nous les petites putes tout ce qu'on est c'est une guirlande de bonhommes en papier découpé déplié, tous pareils, et ce qu'on voudrait c'est pouvoir arrêter d'être attachés les uns aux autres, ce qu'on voudrait c'est pouvoir être seuls.

L'hélicoptère est passé au ras de la forêt, sans doute étaient-ils intrigués par le cheval dans l'arbre, eux aussi. Mon manteau et mes cheveux se sont mis à claquer sur moi, les branchages se sont balancés en sifflant, le cheval a tangué comme s'il galopait le long d'une houle profonde à donner la nausée. L'hélico faisait un bruit d'enfer, son hélice cisailait le ciel, l'air me manquait, mon corps pesait une tonne, là sous la faux battante, le sortir de là il fallait.

Je suis tombée à genoux, pour offrir plus de résistance au vent. J'ai pris une poignée de neige vierge, je l'ai mise dans ma bouche pour la laver je m'en suis aussi frotté le visage et les mains. Les Joyce arrivaient, avec leur air faussement satisfait d'après la baise. Rien qu'à sa démarche je saurais si un type est en train de se diriger vers le bordel, ou s'il en sort. Ça doit pas être drôle non plus, d'être un homme.

Je me suis relevée et je suis partie en longeant d'abord la forêt, pour ne pas avoir à les croiser. L'hélicoptère a disparu, tout tremblait encore, de plus en plus doucement, un écho de tremblement.

Je pense tellement à lui. Est-ce que le reste existe vraiment ? Les autres Lucy aussi, elles ont leurs histoires d'amour, mais derrière elles. C'est où, derrière ? Est-ce que derrière existe ? Et devant ? Derrière moi, devant moi : le cheval blanc dans l'arbre. Tout dépend dans quel sens je me tourne et même si je ne veux pas je tourne, comme la lune, comme ma tête quand le vent

souffle, comme mon corps quand il m'enfoncé droit son sexe, et qu'il est mon manège et moi son bilboquet.

Lucy la rousse souvent elle la raconte, sa grande histoire, surtout le soir quand elle a picolé, même les Joyce adorent l'entendre, ils veulent toujours en savoir plus sur comment elle baisait avec lui et elle, elle explique, très pédagogique elle explique, on dirait presque une mission pour elle, on dirait qu'elle veut que tout le monde comprenne bien toute cette aventure qu'elle-même n'a pas encore très bien comprise, que tout le monde comprenne la beauté de cette aventure. C'est l'amour de ma vie elle dit, et les autres rigolent mais ça ne fait rien, encore une fois elle raconte, toujours les mêmes scènes, à force nous les filles on les connaît par cœur, c'est un peu notre histoire à chacune de nous aussi et on l'aime bien.

Pour moi dans ma tête elle dit, on est vivants dans notre lit, tous les deux ensemble, et cette vie-là je sais que jamais elle finira, eh oui mes chéris, vous savez pas ce que c'est, vous, mais c'est ça, la vie éternelle.

Elle est toute là, Lucy la rousse, dans sa mémoire. Maintenant elle picole chaque soir avec des Joyce qui rient de son histoire, mais qu'est-ce que ça peut lui faire, du moment qu'elle y est, dans son histoire ? La vie des autres qui l'écoutent, c'est comme une voiture qu'on n'arriverait pas à faire démarrer, toute en à-coups, c'est ça qui les rend nerveux, non seulement de ne pas savoir où ils vont mais pire, de ne pas savoir s'ils arriveront à y aller. Tandis qu'elle, elle est en orbite autour de son rêve.

Et je pense à elle, aujourd'hui que je vois devant et derrière moi le cheval blanc dans l'arbre, aujourd'hui que je revois mes taches de rousseur dans un miroir en flammes, aujourd'hui que je sais qu'il va me falloir fuir pour sauver mon amour, aujourd'hui que je sens tourner le temps.

Aujourd'hui je vais partir, ce n'est pas l'avenir c'est un passé secret qui m'appelle, mon passé que j'ignore et auquel font escorte les histoires des autres.

Toi qui me lis, dis-le que tu les aimes aussi, dis-le que tu les veux, mes demoiselles d'honneur, au moment de ta vie où tu dois t'avancer, éphémère et inquiet, vers l'autel du destin ! Aie pitié de moi comme j'ai pitié de toi, c'est mon métier je vais te faire jouir.

Toi qui me lis laisse-moi te tenir, il faudra ne rien dire, ne jamais en parler de notre lien caché, car là où je t'écris c'est toujours au milieu du chemin de la vie, c'est toujours au moment où le chemin de l'âme tourne et se retourne au point de son désir. Laisse-moi te percer, laisse-moi me bercer, je suis la voix du feu je suis la voix de Dieu, caresseur et violeur. Je suis Luz, la fiancée de l'amour.

Dis-le que tu me sens, dis-le que tu me crois, que j'existe et que je suis quelqu'un, aide-moi, lis-moi, lis ce qu'écrit dans ta tête cette Lucy parmi les autres, cette si petite et orgueilleuse Lucy qui voudrait t'inspirer du désir et qui n'en finit plus, finit plus de s'offrir pour ne jamais mourir ! Ta bouche qui le dira, je te la langue, je te la baise, ma langue je te la rentre dans ta tête.

Cette nuit la mer scintille de milliards de petits poissons, la mer s'est jetée dans le ciel, d'argent et de velours la nuit liquide lit dans le livre ouvert de ma poitrine les yeux fermés de mon amour. Je peux t'écrire ?

Ce flot d'étoiles que mes pensées reflètent c'est de toi qu'il ondule, ses nageoires minuscules ce sont mes cils qui te caressent l'être, mon homme, mon homme, mon seul homme, mon sang s'est jeté dans le ciel et mon corps déserté c'est ta carrière. Pardonne-moi mineur ma profondeur, pardonne-moi si je te fais creuser, encore marche en moi avec ta lampe au front, voleur de lune tu vas cueillir bientôt de pleins filets d'étoiles, les milliards de diamants que mon être secrète quand je te sens, je te sens, progresser vers ta joie.

Au cœur de moi s'ouvre le ciel, pardonne-moi ta faim, pardonne-moi ma faim, pardonne-nous le temps, bientôt il va céder, nous donner ses poissons à manger, pardonne-moi de me désobéir c'est toi qui m'as fendue c'est par toi que j'afflue, à ce point ivre que j'entends du trou qu'en pissant tu fais dans la neige tinter des croches d'or.

Ta bite qui arrose de soleils la nuit, ta bite grosse au goût de pissenlit, délicate et fleurie pose-la sur le bout de ma langue sortie.

Je suis une louve à loup, à quatre pattes l'animale née des étoiles et dans mes yeux la braise c'est l'âme qui prend feu, arrose-moi mon homme tout ce qui sort de toi tu me le donnes. Touche ma louve elle est si bonne c'est la bonté du ciel qui va pleuvoir sur toi, fends-moi le sexe avec ton sexe, ma putain d'âme avec ta putain d'âme, toi et moi putes célestes on va cracher nos miels dans la tempête qu'y a-t-il dans nos têtes ?

Des trous noirs de désir qu'y a-t-il dans nos sexes ?

Des jets blancs de plaisir qu'y a-t-il dans nos membres ?

Des armées de forêts dressées contre la mort, des arbres dans nos chairs qui marchent nuit et jour, des feuillages qui bruissent de mille cris d'oiseaux, il faut mon dur amour marier le cul et le cui-cui pour sortir de la honte et sortir de l'ennui rire au nez de la haine et embrasser l'amour baiser dieu et le diable comme on se baise soi, à quatre pattes, à quatre pattes et à six ailes, archanges radieux dans les frissons de soie du jour aux draps de roses, archanges et démons jaillissant de nos cuisses on se les baise jusqu'à ce qu'on jouisse. Pardonne-moi mon ange qu'on se fasse jouir, pardonne-moi mon cul je te pardonne le tien. Aimons-nous bien, attends-moi là où je vais venir viens là où je t'attends, aimons-nous bien mets-moi tes mots qui

font du bien mon homme mon amour, l'amour que j'ai pour toi vif dans mon cœur d'enfant attends-le bien.

Dans ma tête je me la dis, l'histoire de Lucy. Elle l'aimait tendrement son homme, elle l'aimait. Les hommes j'les adore, elle dit. Moi je les hais, dit Lucy la grande, pourquoi ça personne ne lui demande, de quoi ils sont capables, on sait.

Lucy la grande elle nous aime, nous les femmes, parfois elle t'attire à elle, elle te prend la tête et elle te roule une pelle. Moi je l'aime bien aussi, elle ressemble à la Kapote, grande comme ça avec son corps tout bête et ses cheveux tout courts. Sauf que la Kapote est méchante. Lucy la grande une fois elle m'a fait l'amour, elle est gentille.

Dans la ville où j'allais au théâtre j'allais aussi à l'Université j'étais une fille moderne intelligente libérée comme on dit. La vérité c'est que je ne connaissais rien à rien, même l'amour je savais pas, pourtant il y avait lui il me semble, ou bien c'en était d'autres, en tout cas moi j'ai changé de langue, la fille de là-bas, celle qui était moi, ça lui fait honte presque, elle me croit bête, bien sûr, bien sûr, parce que tu crois que tu la connais, la vie, toi ? La Kapote pareil, elle croit savoir, c'est pour ça qu'elle sort pas de sa prison, sa prison où elle nous garde, sa prison de certitudes ! Mais quand on commence à savoir vraiment, c'est là qu'on revient innocent.

Toi qui me lis, toi qui me lis, qui es-tu ?

D'où vient l'amour ?

Le chant des mots, tu l'aimes ? D'où vient-il, dans mon corps ? Où va-t-il, dans ton corps ?

Et mon amour, l'as-tu senti venir, toi, aussi, une nuit dans ton lit ? Mon bébé, où il est ? L'as-tu entendu rire, un jour dans la forêt ? Où est la louve qui lui donne son lait ? Mon enfant sauvage, c'est à lui que je crie, peut-être.

Dis-moi si tu les sens, dis-le moi dans ta tête, tais-toi, je ne veux pas entendre, je veux juste savoir si tu les sens marcher, toutes les roues dentées qui tournent dans ma tête, l'une sur l'autre, l'une dans l'autre, tu sens ça toi aussi ? tu le sens, l'engrenage des mots qui cliquent et claquent ? qu'ils te chatouillent la nuque, qu'ils crissent entre tes dents, tu le sens ?

Toi qui me lis, dis-moi un peu, qui suis-je qui te parle ? Oui oui c'est toi là-bas dans la grande ville un jour je t'ai croisé, souviens-toi il pleuvait sur toi ce jour-là, l'eau de feu dans mes yeux, cette fille qui te suivait souviens-toi elle en pleuvait sur toi... La petite prostituée qui voulait tant t'aimer... Quelle heure est-il ? Quel jour sommes-nous ? Sommes-nous un jour ? Sommes-nous le jour où je dois t'emmener avec moi loin de là ? Les poules caquettent dans ma

tête, alors que le mot vulve est tellement plus velu, velouté, vaudou, est tellement plus doux...  
Aux ténèbres du cœur le vœu lové, ma langue qui s'enroule...

Là-bas par-dessus le fleuve au milieu des ponts des hommes jouaient de l'accordéon. Et moi d'accord je leur donnais des ronds d'étain qui tournoyaient entre leurs pieds sous le ciel des saisons, et moi d'accord ça chantait dans ma joie qui s'élevait en ronds d'or au soleil des pardons, et moi de joie j'étais d'accord, de joie j'étais légère, avec mes ailes ouvertes aux chatouilles du vent.

Ta tête, qui l'a faite ? Moi je te la fête, la vie je te la souhaite, qu'elle vive bien vive la truite de ton vœu, qu'elle file et qu'elle esquivé, tout filet, toute ligne !

D'où vient le temps ? Il tombe sur moi comme la neige, mais quand je lève la tête chaque flocon monte et m'aspire vers l'abîme là-haut, chacun m'appelle de sa petite voix de plume "viens ! viens !", et ça fait un frou-frou de jupons... peut-être Dieu là-haut porte-t-il des jupons, ça fait envie et peur, il y a peut-être tout là-haut sous ces jupons une fougère bien fraîche, une jolie vulve humide entre des cuisses blanches, peut-être y a-t-il là-haut au paradis des anges des jeunes femmes en jupons qui viennent s'asseoir sur votre visage, peut-être là-haut n'y a-t-il plus que des femmes, les hommes aussi sont devenus des femmes et pour l'éternité on s'emmêle nos bouches et on se fait jouir avec des halètements très doux, sans jamais se faire le mal que toujours font les hommes...

Tout ça c'est des conneries, la seule chose bonne ça serait d'aller vers la mort, là maintenant partir dans la neige pour mourir exprès pour mourir, si seulement on pouvait faire ça, l'esprit blanc aller dans le blanc, savoir que ça y est, fini les fourchettes les poules le bordel, fini d'attendre, fini la mémoire de ce qu'on a perdu, fini d'avoir perdu, fini l'amour, la torture de l'amour.

Là-bas dans la grande ville j'avais une pièce bleue, c'est là que je l'inventais, l'amour. Je l'inventais je le sentais, l'histoire c'est moi qui l'inventais, dans mon cahier. Ma pièce bleue je l'ai perdue, et mon amour... Dans un petit lit j'écrivais, un petit lit comme ici, quelle idée, tout ça pour pas mourir. C'est l'histoire d'un homme, d'abord il fut un enfant, d'abord il fut un bébé, mon amant.

Toi qui me lis, tu sais ce que veut dire mourir ? Le moment viendra, le moment vient toujours. Moi non plus je ne sais pas, mais ça ne peut pas être plus terrible que d'être abandonnée par l'homme qu'on aime tant. La vie te laisse alors que tu l'aimais, mais si je l'aimais plus que la vie, lui ? Si je l'aimais plus que la vie.

C'était dans une autre vie, ma seule vie, le temps où on s'aimait. Comment il s'appelait, déjà ? Est-ce qu'il venait, la nuit, mettre son loup dans ma louve ? Notre enfant, où est-il ? Ma

douleur, qui l'a laissée dans ma poitrine ? Je veux mon bébé, que ce bloc de pierre se change en lait !

En vivant, en rêvant, c'est là que j'ai appris à vivre. Longtemps, longtemps j'ai appris. C'est pour ça que je sais vite me retourner, ma pierre de douleur la changer en plumes de joie, vite quand la vie pèse et me tue je me retourne comme un gant et je souris, une nouvelle fois.

Je t'aime, mon ange. Tu es beau, tu es doré, tu es doux et dur comme un lingot, je me promène sur toi, je brûle, je fonds, je tombe à tes pieds, je te lèche, je perds la tête, je t'aime.

C'est quoi une femme, une fille, une petite femelle en chaleur, bien toute en chaleur ? C'est moi quand il vient, qu'il me retourne et qu'il me fout sa tête entre mes fesses, c'est moi le pont de mon cul tendu vers le ciel et sa bouche qui fouille dans la lune fendue, moi petite pute de moi-même pute gratuite qui me donne à moi-même, oubliant tout abandonnée abandonnée, la tête vide toute vie dans mon cul que mille escargots mouillent, abandonnée abandonnée moi toute jouissance moi qui le dis qui ose le dire puisque nulle ne le dit.

Putains de directrices de dissectrices réfrigératrices, souriez les tordues tendez-lui votre cul souriez, je serai crucifiée pour vous avoir dit ça, arrêtez de la lui faire payer la langue qu'il vous fourre arrêtez de vous la faire payer la bite que vous aimez, putains de mâles arrêtez de vouloir nous tuer quand vous voulez bander, viens là mon ange viens voir ce que je veux ce que je veux te faire, viens là mon cœur lèche-la moi toute la vallée, l'avalée des avalées fourre-la moi que je n'existe plus, plus que la pluie je pleus d'amour plus que la pluie tu m'éblouis, tes blancs colliers de perles qui vont rouler pour moi vois comme je les attends, ouverte à en mourir, vois comme le ciel s'ouvre à nous jouir, entends comme le ciel déchire sa chemise et se révèle à nous, appelle et nous supplie de lui manger le cœur, son cœur avide d'infini !

C'est moi quand il vient, il me déchire quand il vient et moi je lui arrache le plaisir qui me transforme en femme.

Le soir il y a eu fête. Ils sont arrivés dans plusieurs camions, elle en était toute excitée, Madame Rose. De l'argent qui allait rentrer, et aussi de quelque chose que ça lui rappelait sans doute. Après-demain ils vont se battre, elle nous a dit, alors pensez à la patrie, soignez-les bien, nos p'tits gars, il faut leur remonter le moral !

Quelle patrie va savoir, vu qu'ici personne ne vient de la même, ni nous, ni les soldats. Mais voilà que Madame Rose ça lui plaisait, d'envoyer les p'tits gars au casse-pipe. Au fond, c'est un bel enterrement qu'elle nous demandait de leur organiser. Des mouvements de troupe, des tirs de mortier, des déplacements de populations, des bombardements, des embuscades, des

attentats, des exactions, des massacres, tout ça on en entend parler, on entend même souvent le bruit des armes, seulement savoir ce qui se passe vraiment et qui tue qui, c'est une autre histoire...

En tout cas cette soirée, pour une fois, ça faisait presque chic. On a mis de la musique, on a dansé. On s'était toutes habillées de notre mieux, maquillées et coiffées, même Lucy la grosse fallait la voir, bien récurée et alors emmaillotée dans une espèce de tutu multicolore, quelque chose comme une énorme ballerine de cirque, une tranche épaisse d'arc-en-ciel, un truc comme ça.

Ils sont agressés physiquement et mentalement par leurs supérieurs, ils reproduisent ensuite ces agressions sur les femmes, prostituées ou pas.

La baraque était pleine comme un œuf, la musique gueulait un son saturé, entre deux morceaux ça picolait, il n'a pas fallu longtemps pour que tout le monde se désape. Il y avait plus de clients que de Lucy, et même avec les trans et les mecs les Joyce devaient faire la queue. Au bout d'un moment une bagarre a éclaté, j'ai pas vu pourquoi, je venais de finir un gradé et maintenant une femme qui s'était branlée en nous regardant m'avait réservée, comme il y avait trop de bousculade je lui ai proposé de monter à l'abri sur ma couchette. Elle a ramassé son uniforme et son manteau, et on y est allées.

C'était une belle fille pleine de santé, quand elle jouissait elle avait des convulsions comme si elle allait sauter au plafond. Elle était saouïe et c'était la première fois qu'elle assistait à une orgie, c'est pour ça que ça lui faisait tant d'effet, et maintenant c'était la première fois qu'elle allait coucher avec une femme, elle me choisissait parce que j'avais l'air gentille, elle a dit. Partout dans la baraque c'était le chaos les cris de douleur mais elle avait pas l'air de s'en apercevoir, elle me regardait avec des yeux brûlants et suppliants comme si j'allais lui apporter la révélation suprême.

Une fois là-haut elle s'est couchée sur moi, elle m'a fourré sa langue dans la bouche puis elle s'est mise à jouer avec mes seins comme si elle n'en avait jamais vu, frotter ses tétons contre les miens et les voir tous les quatre durcir ça lui faisait pousser des cris de joie. J'ai pensé qu'après-demain elle allait peut-être mourir, que tous ceux-là en bas qui étaient en train de se battre ou de baiser allaient mourir, tomber dans le trou qu'il y a au bord de la vie, et qu'il vaudrait mieux qu'elle meure tout de suite, là, en pleine joie.

Elle s'est laissée glisser hors de la couchette et j'ai pensé que c'était terminé, mais elle est remontée avec ses vêtements, elle a fouillé dans sa veste de treillis, d'où elle a sorti une paire de ciseaux.

Maintenant elle voulait que je lui coupe les poils. Elle s'est assise à la tête du lit, jambes grandes ouvertes.

J'ai commencé à couper.

Dès que j'ai approché les ciseaux de sa grosse touffe noire j'ai vu que ça la mettait dans un état second, elle les quittait pas des yeux et elle répétait : "ça brille ! ça brille !" Donc pour lui faire plaisir je faisais bien exprès de frôler ses chairs gonflées avec les lames, j'y peux rien j'aime faire plaisir et je voyais pas quel mal il pouvait y avoir à ça.

De temps en temps je posais l'acier sur les lèvres et j'attendais un peu, en plus du premier frisson de surprise je voulais qu'elle sente la joie du froid pénétrer sous la peau fine brûlante. Chaque fois son ventre se creusait profondément, et il y avait comme un ronronnement qui sortait de sa bouche entrouverte, un râle doux mais de plus en plus grave. Le corps a sursauté j'ai entendu "lèche" d'une voix d'outre-tombe, on aurait dit que ça venait de là.

Aucune de ses phrases ne se reflète dans la réalité. Notre stratégie est bonne, elle va droit dans le mur. Violences urbaines actes de sauvagerie et de vandalisme remobiliser les forces de sécurité. "Encore un peu et on se serait mangés entre nous", dit un homme. "Vous vous rendez compte ? On est américains", dit une femme. Je m'interroge sur la part de responsabilité de la montée du libéralisme dans cette crise. "Nous ne torturons pas", a déclaré George Bush lors d'une conférence de presse.

Le corps ondulait comme un bateau, j'ai sorti les doigts pour enfouir la langue, je bouffais comme une bête affamée dans sa gamelle et je ne me rendais pas compte de ce qui se passait, j'avais toujours aussi soif. Je sentais que ça coulait à l'intérieur de mes cuisses, sans la quitter j'ai mis ma main dans ma méduse à moi, sans m'apercevoir qu'elle avait pris les ciseaux pour se les enfoncer dans le ventre.

Quand j'ai relevé la tête, j'ai regardé en bas et j'ai vu des corps un peu partout par terre, du sang et des bouteilles vides. Plus personne ne se battait, presque plus personne ne baisait. Je me suis retournée vers ma Joyce, j'ai vu les ciseaux plantés au niveau de l'estomac, le sang épais. Elle n'était pas morte, puisqu'elle a dit : "Encore !"

J'ai enfilé ses fringues de soldat, j'ai ouvert le vasistas, je m'y suis faufilée, j'ai sauté dans la nuit et je me suis mise à courir, courir.

D'où vient le crime ?

La plus grande ruse du Diable, c'est de faire croire qu'il n'existe pas. "J'ai trente-deux ans et j'ai reçu une formation de tueur psychopathe. La douleur me fait bander." Le soldat Massey veut ébranler les murs des consciences de ses compatriotes et laver la souillure qui l'empêche de trouver le sommeil. Dans cet univers inversé où des hommes transformés en machines à tuer pactisent avec la bête dans un parfum de sang et de terreur. Communient dans la violence.

Dehors les champs, la terre gelée, les collines, les forêts de pins, un bouleau isolé, un moulin abandonné avec un homme pendu à l'intérieur, à l'intérieur d'un autre livre.

Je t'aime, mon ange, tu es beau, tu es doré, tu es doux et dur comme un lionceau, je me promène dans tes forêts, je me promène sur ta peau, je brûle, je fonds, je tombe à tes pieds, je te lèche, je perds la tête, je t'aime.

Les forces coalisées la population locale les programmes d'aide le travail de reconstruction les bases militaires les camps les jeux sur les ordinateurs portables la cantine les patrouilles du soir.

Nous aimons la nuit. Fusils à visée nocturne ils ne peuvent pas nous voir, les terroristes aussi aiment la nuit.

Dis-moi si tu le sens dis-le moi dans ta tête.

Check-point, quelquefois nous trouvons des choses dangereuses armes explosifs mortiers.

Ils comptent les jours qui les séparent du retour au pays.

L'existence de ce peuple est menacée.

L'existence.

Maternité, paysage dévasté, ruines, hommes arrêtés puis déportés la nuit, rafles.

Dans les rues femmes enfants vieillards.

Tortures, exécutions, la mort est partout, silencieuse.

Résistance par la vie, naissances, survie du peuple, femmes dans les couloirs, chaque jour médecins et sage-femmes risquent leur vie pour se rendre à la maternité.

On n'a pas perdu notre humanité.

Humanité.

Pas de chauffage, l'électricité rarement, l'eau précieuse.

Couvertures de fortune, draps entassés, bébés couchés par deux pour conserver la chaleur, les mères sont malades, pas assez de lait, presque tous prématurés la plupart maladies respiratoires, la bonbonne d'oxygène dans la salle de couveuses, danger. D'autant que de dehors ça tire tout le temps, beaucoup de bébés meurent.

Par-delà le brouhaha du banquet j'entends une voix qui dit "je suis", c'est un poème, je tends l'oreille mais la suite se perd, je ne comprends que ce "je suis" qui revient régulièrement, lancinant, ce n'est pas possible personne ne dit un poème, je regarde les gens les bouches pas de poème sur aucune bouche et ce "je suis" qui revient lancinant, un violoncelle violoncelle, "je suis" se perd dans la foule et j'ai sur le palais un goût de raisin blanc.

Le vent la nuit dans la forêt à peine souffle la neige est un nuage ces gros flocons lents, vraiment, on dirait du duvet d'anges.

Dans la forêt j'ai retrouvé mon homme la nuit dans la forêt, il était là parmi les loups dormant au creux de leur cercle d'argent. J'ai avancé dans leur fourrure et ils m'ont reconnue puisque j'avais la même odeur que lui. Les loups étaient couchés là sous la lune et chacun sur mon passage me léchait les chevilles, en gémissant comme une femme qui jouit quand il ne faut pas faire de bruit.

Et j'ai marché dans leur pelage cachant sous mon manteau de soldat mon sexe rougeoyant qui tisonnait mon corps, et j'ai léché mon homme, couchée à ses côtés moi sa louve gémissante j'ai léché les paupières de mon homme, la nuit et la nuit j'ai léché le pus qui collait ses paupières et au petit matin il a ouvert les yeux.

Beaucoup de femmes meurent en couches.

Mitrailleuses kalachnikov bombes grenades tanks seuls bruits que les enfants connaissent.

La famille apporte à manger aux accouchées.

Bougies et lampes à kérosène car les soldats tirent sur les transformateurs pour s'amuser.

La nuit je ne dors pas j'ai peur j'écoute on ne voit pas la fin de cet enfer.

Je me sens brisée l'angoisse est partout on a tous un déséquilibre de l'âme.

Nous sommes prêts au combat ils veulent exterminer un peuple.

Où est la brande enneigée où couraient les sentiers les champs les arbres et les taillis les pierres et les marais ?

Armes chimiques biologiques nucléaires nous devons nous tenir prêts à utiliser n'importe quel type d'arme pour tenir tête à l'ennemi.

Au loin brillait la lumière d'une masure.

Nous riposterons notre peuple a reçu la lumière.

Lequel filait sans se retourner sur la neige où brillait la lune.

Zone de repli, base logistique, centres de décisions, les combattants s'infiltrèrent par une zone frontalière difficile d'accès, le gouvernement ne la contrôle plus, ils tentent de réduire à l'impuissance les seigneurs de la guerre.

Je le promets devant Dieu, fit le voleur qui d'un geste ample montra les taillis les carrières les marais et les champs plongés dans la nuit.

Mon amour est un lointain pays aux frontières de feu dont je franchis le cercle par les bonds insensés de ma jument nerveuse, une fois projetée dans sa sphère en chaleur je m'enroule

avec lui autour de son noyau et là où confondus nous sommes un seul serpent, je lui suce la queue.

Camps d'entraînement, aucune mesure significative pour les démanteler, organisations terroristes, nul n'est coupable tant qu'on ne lui a pas démontré sa faute.

La savoureuse queue.

Des jeunes gens préparés depuis leur plus tendre enfance à devenir des martyrs.

La savoureuse queue où je sens affleurer tout contre mon palais l'exquis magma de ses laves en fusion.

Notre foi est pure nous sommes prêts à partir pour la guerre car c'est la volonté de Dieu.

Mon amour est le secret pays niché entre mes cuisses.

Les combats embrasent le pays.

Gorgé de mon brûlant désir.

Scintillant d'explosions.

Début de l'offensive de printemps.

C'est de là que j'appelle, là où il se trouve, dans la nuit de la chair d'où jaillit la lumière, jaillissent et rejaillissent nos corps galvanisés.

Hauts dignitaires, cibles potentielles, attentats-suicides, commandos, convois, créer un climat de terreur, d'anarchie, d'insécurité.

Dans la nuit de lumière qu'il veut que je lui donne et que la petite voix gigantesque dépôt de munitions de mon volcan l'appelle à venir dérober.

Nouvelle offensive.

Combattants retranchés dans les montagnes.

Body-bags avec dedans les corps des soldats tués.

Multiplication des mutilations.

Grenades et roquettes lancées lors des embuscades, grenaille des bombes artisanales utilisées dans les attentats-suicides, éclats d'obus, mains membres yeux arrachés, chirurgiens militaires.

Un soldat tourne des vidéos-souvenir, une partie d'entre eux ne rêve que d'appuyer sur la détente et de revenir en racontant combien ils en ont tué, la dépression fait des ravages.

Le cheval mort dans l'arbre dis-le moi dans ta tête tais-toi je ne veux pas entendre je veux juste savoir si tu les sens marcher toutes les roues dentées qui tournent dans ma tête.

Un seul désir rentrer chez eux, ils tuent des hommes non armés des innocents et après ils cogitent pourquoi cette guerre.

Il a sauté sur une mine de sa propre armée.

Lors d'une attaque de terroristes femmes et enfants parmi les victimes.

Des dragons dans le ciel chéri dis-moi si tu les vois, que je voie tout sortir vas-y chéri tu es beau tu es si beau quand tu le fais.

Lorsque chez l'amant mystique l'amour humain atteint à ce paroxysme extatique.

Des corps dans des sacs au milieu de la rue.

Vas-y vas-y vas-y, vas-y mon salaud viens montre-moi ça.

Des morts jonchent les rues, des chiens mordillent leurs cadavres, il fait froid, humide, la puanteur est insupportable.

Dans le même jour il fleurit et il vit tant qu'il est dans l'abondance, il meurt lorsqu'il est satisfait.

L'épais manteau neigeux qui recouvre la ville bombardée assourdit tout sauf le pilonnage de l'artillerie.

C'est l'amour de ma vie elle dit et les autres rigolent.

Rendez-vous ou vous serez détruits sans pitié, serinent les haut-parleurs des hélicoptères.

Nettoyage nocturne, des colonnes de soldats enserrent et verrouillent le quartier, dans la maison ils me trouvent.

Rendez-vous rendez-vous, ils cherchent des caches d'armes des terroristes, ils me trouvent ils me violent, en uniformes lourdement armés.

Arrêtent les futurs disparus détruisent les maisons puis s'évanouissent laissant dans leur sillage pleurs terreur ruines fumantes cadavres fille violée eau polluée.

Pas d'eau au robinet et dans les rivières on jette les cadavres.

Hommes femmes et enfants fagotés ensemble et pulvérisés à la grenade et à l'explosif.

Mourir pour de l'eau en allant chercher de l'eau.

Parle-moi encore, mon mâle.

Une ville dévastée presque vidée de ses habitants.

Parle-moi encore, mon mâle.

De grands hangars remplis de gravats.

Je veux savoir comment les mots se forment dans ta moëlle épinière comment vient la parole aux animaux en rut.

Le colonel dit ce n'est pas un camp de concentration.

Comment elle se lit dans les yeux affolés des femelles en chaleur.

Camps de prisonniers camps de la mort camps de transit.

D'où vient la langue ?

Des images-choc.

Si tu n'es pas gentil je m'assiérai sur ton visage pour te fermer la bouche je veux savoir là ce que tu pourras dire.

La guerre vue de très près.

Je veux entendre là chanter les mots égarés les mots de folle dont ta langue exorcise mon corps les bribes de chaos que ta bouche accolée à la mienne font monter dans ma gorge.

L'humanitaire se situe dans la filiation de la charité, sentiment né d'une identification au genre humain.

Je veux savoir comment ça monte en toi quand je te dis je veux voir s'inscrire dans le marbre de ma dure statue à flux tendu d'encre blanche le cri de ton accord.

On assiste au cours des années 1980 et plus encore durant la décennie 90 à une fragmentation de la violence.

Plus tard je te dirai toute la vérité sauvage qui court en tous sens dans ma tête quand je pense à l'amour à l'amour avec toi, plus tard quand tu me sauras mieux je te dirai, je te dirai plus loin.

Les valeurs-étalons qui structurent l'agenda mondial, l'évolution de la planète dans la dynamique de la mondialisation, les mécanismes de régulation internationale, un flou sémantique, des intérêts stratégiques, les prestations de service, les entreprises concurrentielles, une situation de marché et autres experts de la communauté internationale, exigences géoéconomiques, théâtre des opérations, état polémogène, situation belligène, gérer la violence, traitement de l'information, l'art de la guerre subit des mutations profondes, la conscience situationnelle des militaires, le continuum spatio-temporel vise à la satisfaction des intérêts respectifs des uns et des autres.

Puissance déstabilisatrice de la névrose traumatique dans la guerre chez les vivants et auprès des morts, syndrome à répétition traumatique, le moment d'effroi ayant été vécu comme une effraction, exécutions sommaires.

Il y a plein de jeunes salopes ou bien des vieilles salopes, des salopes qui baisent, et qui se font défoncer leur sexe gratuit en photo, des jeunes putes baisées comme des chiennes.

Je suis partie.

Là-bas dans la maternité j'ai fait le bébé, après je suis partie le bébé dans mes bras il fait froid et humide l'épais manteau de neige qui recouvre la ville et les hélicoptères qui nous donnent rendez-vous.

Dans notre maison il faisait bon c'était une autre ville une autre existence, ça ne fait rien j'ai marché dans la forêt puis j'ai vu le cheval blanc dans l'arbre puis j'ai vu la baraque.

Oh, c'est un bien modeste bordel que le nôtre. Mais la nuit, la nuit il vient me voir, l'amour.

Au bout il y a une petite fente par où ça perle quand je l'empoigne en lui tenant les yeux, au bout c'est doux pour le bout de la langue, au goût c'est bon la larme de l'œil à qui je parle.

JE T'AIME c'est ça que ça lui dit quand je le fais jouir c'est ça que ça lui dit quand je veux m'accrocher à sa bite pour traverser la nuit.

Je t'aime quand tu jouis tu es si beau quand tu le fais vas-y chéri fais-le vas-y mon salaud d'amour montre-moi ton engin venge-moi vas-y vite vite et moins vite et vite encore venge-moi montre-moi je n'ai jamais rien vu jamais rien vu d'aussi joli je t'aime oh je t'aime à mourir je t'aime je t'aime je t'aime je joue avec je t'aime du bout de toi je t'aime pose-le sur ma joue sur le bout de mes doigts dans ma fente enflée sur mon trou de cul pose-le sur mes lèvres entrouvertes à peine bouge-le jusqu'aux dents je le sens à peine bouge-le laisse laisse attends gicle maintenant gicle sur ma langue

« je veux pas crever avant d'avoir revu ma mère », il gueule à tue-tête  
le phosphore brûle les corps et les dissout jusqu'aux os  
voitures brûlées bâtiments abandonnés tireurs d'élite postés sur les toits types armés de M16

la 5,56 des M16 peut entrer dans la poitrine et ressortir par le genou en déchirant tous les organes internes sur sa route

usage massif de projectiles à uranium appauvri  
chasse-neige montés sur des chars d'assaut et des pelleteuses de combat pour enterrer sur plus de cent vingt kilomètres de tranchée des milliers de soldats certains encore vivants

un homme suffoque un homme suffoque  
ils leur coupent la tête et ils ne font pas que les tuer ils les torturent aussi  
j'entends un homme suffoquer  
ils remplacent la tête de la victime par celle d'un chien ou alors ils la cousent dans son ventre

il est arrivé que l'on couse dans le corps d'un père la tête de son propre fils  
les plaintes, les plaintes rampent  
de quel aveugle issues ?  
Sur le dos mon cadavre.

Paupières en lutte.

L'oppression, les oiseaux, les lambeaux.

Qu'ils viennent, les derniers. La nuit, cacher le *corpse*. De l'aide, il n'y en a pas.

Maintenant que le sanglot sans fin a reflué, la mémoire garde l'impact du moment traversé. C'est la lie de la nuit. La grande peine agrippée à la peau. Au licol, la douleur attelée martèle. La gueule vomit la lie opaque sans hoquets. Long fleuve, l'épouvante à douceur immonde. Long flot, jet continu, baiser mortel. L'Elle de la nuit, l'Il du puits qui l'enlace. Passe en ses veines, seringue, le flux lent, froid, de sa semence noire.

Éteinte, la lumière.

Disparu, le ciel.

De l'air, il n'y en a pas.

Dans les maisons, il arrive que ce soit la nuit qui dorme le plus possible, pendant que vous veillez dans ses ténèbres, attendant le sommeil qu'elle vous a pris pour y lâcher ses rêves. Ou bien peut-être fait-elle seulement semblant de dormir, quand elle lit en braille sur votre corps et vous fait voir ce qui évolue sous ses paupières fermées. Dans les maisons, la nuit dure aussi longtemps que l'on oublie de la réveiller.

Au cœur du jour, il y a un escalier qui descend. Jusqu'où la nuit est plus noire que la nuit.

Au fond de la nuit, des doigts s'enfilent. Jusqu'au bout des couloirs des ténèbres.

Le long des couloirs on entend des portes que des clés fouillent, tandis que d'autres claquent aux courants d'air.

Derrière les portes on entend des trépas qui s'attardent et des petites morts qui durent.

Alors on écoute. La main à plat encore le long du mur, le mur qui guide dans le noir, on s'arrête et on écoute la mort qui sort des bouches quand elles s'ouvrent.

Entre les plumes de la mort se joue une musique.

Sa partition vous porte et vous emporte, nageant dans le ruban de notes vous traversez le silence du temps.

Sur l'autre rive il y a un ascenseur. Ses parois sont en cristal. Vous passez à travers et il vous monte, à une vitesse lente de lumière, où vous faites

autour d'eux la nuit noire, neige inversée, danser sans bruit dans l'air tiède, à flocons venir, poser sa caresse dans son cou à elle, sur sa nuque à lui.

Côte à côte ils marchent sur une route de campagne dont on distingue à peine les bords, coulant droite dans la ténèbre entre les prés, côte à côte ils marchent droit devant eux comme s'ils y voyaient, et il est vrai qu'on y voit pourtant, comme s'il y avait des lanternes invisibles çà et là dans le tableau, peut-être des étoiles au ciel mais non, la lumière vient de partout, à peine, sans se montrer, des animaux-lumières évoluent dans le paysage, secrets animaux nocturnes

qu'on ne voit pas et qui tremblent dans les yeux de l'homme et de la femme pour qu'ils y voient, leurs lampes dans les yeux.

Dans la nuit noire ils avancent, vers leur nuit inversée, sans savoir. C'est une nuit d'été très douce et silencieuse, qui laisse entendre tous les chuchotis de la nature, alors que de l'autre côté du temps la neige maintenant salue le soir de Noël, froufrouante, avalant tous les bruits. L'homme et la femme remuent-ils les lèvres en avançant ? Ce qu'ils se disent dans le noir, si le son ne sort pas d'entre leurs lèvres c'est la terre, l'herbe et l'air qui leur murmurent les paroles qui entrent dans leur bouche ouverte, et s'ils ne voient rien dans l'ombre profonde où ils avancent, c'est du cœur de l'obscur que pénètre en eux, par tous leurs pores, la vision de ce qu'ils ne savent pas venir, par-delà homme et femme, par-delà mort et vie, leur union.

Les millions de bulles et une du lait de la nuit claquent, éclatent, tout partout contre moi, me chatouillent. J'ai envie de rire, la lune a bu le Nil, le Mississippi, le Gange, la Gironde, l'Amour, ivre et trébuchante elle tire, tire maintenant l'eau sous ma peau de glace. Va-t-elle m'avaler là ? Pas tant que je dirai les noms. Les noms propres de fleuves sont mes gardes du corps, les planches de ma barque. Viens, oui toi mon sacré lecteur, monte à bord, nous sommes sauvés, nous sommes sortis de ce poudroisement mirifique, cette nuée où l'on entre et se laisse boire pour devenir bulle et léviter, viens c'est fini la jouissive épouvante, sans doute avons-nous fait la guerre, il y a trace d'une blessure derrière notre oreille, une cicatrice qui tire aux moments des changements de temps, et la lune erre, saouïe des liquides de nos corps dont elle s'est gloutonnée. Mais voici que tous les prophètes viennent pour nous sauver la Vie, voici les fleuves nommés Noé, Moïse, Abraham, Jésus, Jean, Mohammed, voici que le vent léger se lève et souffle dans nos voiles pour nous conduire à l'Est, au Sud, à l'Ouest, au Nord où sont encore d'autres noms de rivières et de porteurs de verbe, voici la Voie, voici l'Esprit et les esprits qui pincent les cordes de la matière et figurent par le vol des oiseaux les traversées du vide. Nous quittons le mirage, l'universel reflet, le miroir aux alouettes, le piège émerveillant, nous quittons l'avaleuse cité, nous traversons l'apparence derrière le masque, viens nous traversons les voiles, lecteur mon semblable, mon étranger.

- Réveille-toi, Alina, disait la voix tout près de mon oreille.

Une longue galerie lumineuse filait devant moi, une galerie de palais pleine de grandes portes successives ouvertes. Chacune était un ancien rêve. La première, celui que je fis, dans ma jeunesse au bord de l'océan, d'un verre d'alcool vidé et d'un invisible inconnu qui me touchait l'épaule, pour me dire d'écrire. Je la passai, traversai ensuite le rêve où je me masturbais avec une bouteille d'alcool, puis avec un lingot d'or. Il me parut plus brûlant encore que la première fois où je le fis. Je sentis qu'en m'embrasant il m'attirait hors du sommeil, mais j'aurais voulu ne jamais le quitter. Ma course immobile se poursuivait, et je franchis le portail suivant enveloppée de soie de flammes qui ne brûlaient pas. Aspirée à une exquise sensation de vitesse, je jouissais à grands sursauts. J'ouvris les yeux dans un dernier spasme et je vis le visage d'Haruki penché sur le mien.

Mon ami était accroupi sur la Seine gelée, j'étais dans ses bras. Ses lèvres remuèrent et j'entendis la glace émettre un grand craquement. Il m'aida à me relever, me fit saisir la corde, et me tenant par l'autre main m'entraîna rapidement vers l'autre rive. La glace ne cessait de se

fissurer sous nos pas, on eût dit une peau de serpent, ondoyante avec la lumière de la lune alternativement révélée par les mouvements vifs des nuages.

Avant que je ne m'évanouisse en glissant sur la glace, la ville était déserte. Maintenant la foule enflait sur les quais, agitée d'une panique muette. Haruki me tenait toujours fermement la main et je me laissais entraîner par lui à travers les hommes, les femmes, les enfants, avec l'heureuse conscience d'être une lettre parmi d'autres lettres d'un nouveau poème en train de s'écrire. Si l'homme habite poétiquement la terre, c'est à la façon dont la voyelle, la consonne, l'accent, la virgule habitent le poème. L'homme n'habite le monde que lorsque le monde l'habite, l'homme est fractal, poème poète, appartenant au Poème, se démultipliant en poèmes, et quand il atteint son plus grand déploiement, à son tour créateur du Poème. Accrochée à la main d'Haruki, le suivant dans le flot des êtres que le vent tiède avait fait sortir de leur lit, j'étais la joie simple et mouvante d'une lettre avec les autres descendue là sur le quai, j'étais le a, le a a a, dans la confusion nous n'étions encore que des essais de voix de l'être au réveil mais déjà il me semblait entendre le chant qui viendrait. J'enlevai ma capuche, détachai mes cheveux, ouvris mon manteau. Je levai la tête et vis le ciel, à l'est, au-dessus de la Seine, s'ouvrir. Un long nuage très sombre se fendit par son milieu, de chaque côté de la faille les bords se surlignèrent d'or. Du trou, profond et argenté comme un puits, jaillirent lentement des sortes de comètes fuchsia, indigo, blanches. Tout se referma et j'entendis une jeune fille dire : « la nuit du destin ! ». J'essayai de voir qui avait parlé, mais Haruki continuait à avancer et j'avais juste envie de continuer à le suivre.

Dans l'escalier qui remonte des berges de la Seine à l'île de la Cité je me retournai, le temps de voir que des pans de glace se désolidarisaient et avançaient lentement dans le lit du fleuve, qui recommençait à couler. En sentant les premières gouttes, je relevai les yeux au ciel. Les cumulus s'étaient rassemblés en une gigantesque masse noire, et oui, il pleuvait. Sur le parvis de Notre-Dame, les gens se mirent à pousser des cris de joie. Haruki m'entraînait toujours, on marchait vers la cathédrale sans s'arrêter. En approchant de la façade, côté sud, je regardai la statue de saint Marcel piétinant le dragon qui sort du tombeau de la femme adultère. La femme était assise dans son cercueil ouvert et en flammes comme si son corps, le feu et le dragon étaient les strates d'un même être. Saint Marcel, qui avait mille six cents ans plus tôt sauvé Paris de la bête en lui ordonnant d'aller se jeter à la Seine et de rejoindre la mer, faisait le geste de bénir la foule. Mais selon une lecture occulte du livre de pierre qu'est Notre-Dame (et toi, quelle lecture fais-tu de ce présent livre de papier ?), la statue figure la découverte de la pierre philosophale, et la main du saint fait en réalité signe de garder le secret à qui l'a compris.

Soudain le vent se leva et la pluie se changea en grêle compacte et violente. Les petits éclats de glace, quand ils frappaient le visage ou les mains, faisaient crier de douleur. Leur taille augmentait à toute allure, et les énormes grêlons qui s'abattaient maintenant en chute serrée transformaient l'atmosphère en chaos, éboulis de silex blancs dans la nuit compacte. Nous sommes entrés dans Notre-Dame, où tout le monde s'engouffrait aussi. Nous avons remonté par la travée sud jusqu'à l'une des chapelles latérales du fond, où nous nous sommes assis contre le mur. On n'y voyait presque rien, mais peu à peu les yeux se faisaient à l'obscurité et apprenaient à utiliser les faibles lueurs jetées par les vitraux. Je fixais la voûte de la chapelle, que je savais peinte en bleu nuit et constellée d'étoiles dorées. D'autres gens étaient assis près de nous. Haruki me tenait enlacée. La panique était perceptible, quoique tout le monde fit des efforts pour rester calme. Une vieille femme qui se souvenait des prières est passée derrière l'autel nu, depuis longtemps désaffecté, et a commencé à faire répéter à quelques dizaines de personnes rassemblées autour d'elle, phrase après phrase, un *Sainte Marie, mère de Dieu*. Haruki s'est penché sur moi, m'a regardée, si près que je sentais son souffle tiède sur mes lèvres. Je ne bougeais plus. Il s'est encore approché, et m'a embrassée.

Oh, mon Dieu. J'ai accepté le baiser puis je l'ai repoussé gentiment, essayant de sourire pour lui dire que j'étais trop vieille. Il a fait non de la tête, il riait. Il m'a reprise par la main, on s'est levés et on a retraversé l'église. Près de l'entrée nord il a ouvert discrètement une porte, qu'il a aussitôt refermée sur notre passage, avec une clé de son trousseau. On a pris l'escalier de pierre en colimaçon, dont chaque marche était creusée par l'usure de milliers de pas au cours des siècles. Je grimpais sans un effort, il y avait longtemps que je ne m'étais sentie aussi légère. C'était comme si la spirale nous aspirait d'elle-même vers le haut.

Au bout d'un moment il y eut sur la droite un minuscule palier et une grosse porte en bois. Haruki l'ouvrit, glissa le bras pour allumer et s'écarta pour me laisser passer. J'entrai dans la haute pièce carrée. Une table en verre ronde occupait le centre, entourée de six hautes chaises bleues et dorées. Au fond et sur le côté droit étaient disposés les éléments d'une cuisine que je pris d'abord pour un laboratoire. Haruki sortit son carnet et me dit par écrit que c'était ici chez lui, mais que c'était maintenant chez moi. À gauche un élégant escalier à vis donnait sur une autre pièce. Nous y montâmes : c'était la chambre, de la taille d'une cellule, meublée d'un lit futon couvert d'une couette rouge à impressions de calligraphies japonaises noires. Haruki décrocha du mur un petit miroir rond et le tendit devant mes yeux. J'avais retrouvé mes traits de jeune femme.

Je me mis à baiser son visage, tout en pleurant. Il riait et m'enlevait mes vêtements, pour me montrer aussi la fraîcheur de mon corps. Je le déshabillais en même temps, couvrant de

caresses, de baisers de reconnaissance et de désir, sa chair ferme de jeune mâle, délicieuse. Nous avons fait l'amour assis en lotus, encastrés l'un dans l'autre comme un bilboquet et sa boule. Le plaisir me faisait arquer en arrière, ouvrant chaque fois la fleur. Nous nous sommes couchés et endormis, serrés très fort l'un contre l'autre, poitrine à poitrine, mon nez dans son cou, le sien dans mes cheveux, sexe à sexe, bras et jambes étroitement entremêlés, plus forts que la mort.

Dans la nuit nous avons fait l'amour deux fois encore. Et j'ai dû me rendormir profondément, car je n'ai pas senti Haruki se lever ni ne l'ai entendu partir. En me levant j'ai descendu le petit escalier et trouvé sur la table une page de son carnet où il disait qu'il serait de retour dans quelques jours, ainsi que les clés de « l'appartement », cet espace de la tour qu'il avait investi pendant les Ruines, et des portes de communication des tours avec la cathédrale. J'ai trouvé dans les éléments de cuisine de quoi prendre un petit déjeuner, thé, pain, oranges, beurre, miel. J'étais affamée. Il y avait dans le frigo et les placards des provisions fraîches et en conserve pour plusieurs jours. Je me suis lavée et habillée, souriant seule de mon corps renouvelé.

J'ai pris les clés, fermé la porte derrière moi et continué l'ascension de la tour par le long escalier en colimaçon. J'ai débouché en plein air sur la fantastique galerie peuplée de chimères, à la fois si étranges et pourtant proches, comme si elles étaient vivantes, là dans la forêt de pierre suspendue, parmi les flèches et les arcs-boutants gothiques dressés à la poupe de l'île. Il pleuvait, une grosse pluie tiède qui s'écoulait à seaux par les chéneaux et l'armée des gargouilles tendues gueule ouverte sur le vide. J'ai rabattu ma capuche sur ma tête. Cinquante mètres plus bas la Seine, très haute, emportait à vive allure des plaques de glace aux formes de bêtes monstrueuses. Je regardai Paris, qu'à ma droite la fameuse stryge, oiseau de nuit maléfique, semblait contempler aussi de ses gros yeux fixes, son épaisse langue un peu pendante, ses joues dans ses mains sous ses oreilles en points d'interrogation, ses ailes repliées dans son dos presque à toucher ses cornes. Malgré l'épais rideau de pluie, je distinguai sur différents plans la tour Montparnasse, Saint-Sulpice, les Invalides, l'église Saint-Germain, la Sainte Chapelle, la tour Eiffel, l'Opéra, le Sacré-Cœur, et en me penchant, tout à droite, au nord, les tuyaux bleus de Beaubourg. Au bout de la galerie je trouvai l'escalier de la tour sud, au sommet de laquelle je grimpai. De tout là-haut on avait une vue panoramique sur la ville entière, mais la pluie était trop dense pour que je puisse en profiter pleinement.

Je suis redescendue dans la cathédrale. Il n'y avait plus personne. J'en ai fait le tour puis je me suis tenue à l'intersection de la croix formée par l'édifice, d'où j'ai contemplé les trois

grandes rosaces percées respectivement au nord, au sud et à l'ouest. M'importaient moins les motifs, figures et scènes des vitraux, que j'identifiais d'ailleurs mal en ce jour peu lumineux, que leur forme, leurs rayons, le kaléidoscope de leurs rouges, de leurs bleus et de toutes leurs couleurs sensibles. Je suis restée là longtemps, tournant lentement sur moi-même pour les regarder alternativement, jusqu'à ce que je les voie se mettre à tourner aussi, ces grandes roues célestes constellées d'yeux.

De retour dans ma pièce, j'ai été accueillie par un bourdonnement de guêpes. Il y en avait des dizaines. Sorties de nulle part, comme si elles avaient patienté entre les pierres pendant la glaciation et dès le redoux éclos pour se répandre. De même qu'il arrive, dans le désert, qu'après des années de sécheresse une matinée de pluie suffise à faire sortir soudainement du sable une végétation abondante, fleurs épanouies et plantes grasses qui, après avoir attendu tout ce temps leur heure, ne perdent pas une minute pour saisir la vie. Je me souvins de l'homme aux chameaux qui dans une autre vie m'avait parlé de ça, devant sa tente.

J'ai retiré une de mes chaussures et j'ai commencé à tuer celles qui se posaient contre les murs. Cette chasse m'a occupée toute la journée. Le sol était jonché de leurs cadavres, mais il en sortait toujours d'autres et il y en avait toujours autant. Le craquement de leur corps sous ma pression et leurs restes écrasés collés à ma semelle me remplissaient d'un mélange de tristesse et de dégoût grandissants. Je devais m'appliquer à les tuer avec le plus grand calme, pour ne pas les énerver. Le lendemain matin pourtant, l'une d'elles me piqua au genou. Je poussai un cri, sous la douleur vive. La piqûre enfla et me fit souffrir pendant plus d'une semaine. Pour me soulager, je pris l'habitude de la scarifier avec mes ongles. J'y fis plusieurs entailles, que je réouvrais tous les jours, et par lesquelles je faisais sortir un liquide transparent, espérant me débarrasser du venin, du poison. Après avoir longuement martyrisé la plaie, je ne sentais plus à la place qu'un brasier qui annihilait la démangeaison pendant une ou deux douzaines d'heures ; après quoi, je recommençais.

L'affaire des guêpes dura des jours et des jours. Une fois, alors que j'allais frapper l'une d'elles, qui marchait sur une pierre poisseuse de ses sœurs écrasées, je la vis se mettre à faire sa toilette, usant de ses antennes et de ses pattes avec un soin de femme assise à sa coiffeuse, le plus paisiblement du monde. C'est bête à dire, mais je sentis qu'elle avait en cet instant une petite âme tranquille et qu'elle me ressemblait terriblement, bien que je fusse au même moment, moi, très troublée et malheureuse de cette tuerie. Je l'observai un peu trop longtemps, et elle s'envola.

Vers la fin elles se posaient en grappes, pleines tour à tour d'excitation et de torpeur, sur une pierre ou une poutre. Montée sur une chaise, je dirigeais précautionneusement et sûrement ma main chaussée vers elles, et dans un mélange de concentration intense, de grande lassitude et de tristesse nauséuse, en écrasais plusieurs à la fois, dans un concert de minuscules et horribles craquements.

Je m'aperçus bientôt que leurs centaines de cadavres, que je repoussais au fur et à mesure dans un coin de la pièce, se mettait, comme s'il se fût agi d'un seul gros animal, à sentir la charogne. Je pris une pelle et un balai pour les évacuer. Alors que je le maniai, le balai se mit à vrombir surnaturellement. Je scrutai le monticule de bêtes mortes, pour voir s'il ne s'y trouvait pas des corps encore en vie qui s'agiteraient dans le charnier et produiraient ces sons d'outre-tombe. Mais non. J'eus un instant la sensation qu'il s'agissait donc de leurs fantômes, qui cherchaient à se venger de moi. À quoi servent les guêpes ? pensai-je, tâchant de sortir de ma soudaine sidération. Puis je compris qu'en fait certaines s'étaient glissées dans le tuyau en métal creux du manche que je tenais, et qui avait perdu son extrémité de caoutchouc. En me saisissant du balai je les avais réveillées, et elles s'agitaient là-dedans en émettant ces signaux aigus et chaotiques.

Il m'arrivait aussi d'en trouver une dans mes chaussures ou mes vêtements au moment de m'habiller, et je devais sans cesse me tenir sur mes gardes, spécialement en mangeant, me rappelant avoir autrefois connu le cas d'une femme qui était morte en quelques minutes, assise à la terrasse d'un marchand de glaces, après avoir avalé par mégarde une guêpe qui l'avait aussitôt piquée à l'intérieur, dans la gorge.

Pour échapper à leur bourdonnement obsédant comme celui de la mauvaise parole, je passais beaucoup de temps dehors, sur les galeries et en haut des tours, ou bien dans l'ombre du beffroi près de l'énorme cloche muette, ou encore au cœur de la basilique, ou enfermée dans ma chambre où elles n'entraient pas et où je dormais souvent dans la journée, étant privée de sommeil la nuit par une chauve-souris. Était-ce aussi la nouvelle chaleur qui la faisait sortir de son trou ? Dès ma première nuit solitaire, à peine endormie, je fus réveillée par de sourds battements d'ailes au-dessus de ma tête, en même temps que je sentais, dans l'intense obscurité, des déplacements de vent sur mon visage. Je rallumai, et je la vis. Elle se débattait en l'air dans l'étroite pièce, d'un mur à l'autre.

Alors que je me levai pour aller ouvrir la porte, dans son affolement elle s'accrocha un instant à mes cheveux. Par des paroles et des gestes, j'essayai de la chasser de ma chambre. En vain. Au bout d'une heure, soudain elle disparut.

Le lendemain vers minuit, elle réapparut alors que je n'avais pas encore éteint. Je saisis mon pull à capuche et la mit sur ma tête. J'allai ouvrir aussi la porte d'entrée de la grande pièce. Mais je n'arrivai toujours pas à la faire sortir. Elle allait d'un mur à l'autre dans une grande agitation et je ne la quittais pas des yeux. Finalement je la vis se poser à la verticale sur une pierre près du plafond, puis avancer, petite chose noire semblant dépourvue d'os, écœurante et pataude, jusqu'à un interstice où repliant les membranes qui lui servaient d'ailes, elle s'engouffra.

J'attendis encore, et ne la voyant pas réapparaître, j'éteignis la lumière et tâchai de me rendormir. J'étais plutôt agitée moi aussi, mais je finis par trouver le sommeil, la couette remontée le plus haut possible sur mes cheveux. Un moment après, le lourd FLLL, FLLLL, reprenait. Et les courants d'air sur mon front. Je restai immobile, paralysée, tendue dans l'écoute. Puis je rallumai. Elle était là. Le cirque recommençait, et il recommença toutes les nuits, jusqu'au retour d'Haruki.

La dernière fois, couchée dans mon lit et attendant l'arrivée de mon tourment, dont j'espérais toujours parvenir à me débarrasser, je me relevai et descendis dans la cathédrale, où, debout face à la rose sud, j'improvisai une sorte de prière.

« Marie, Reine du ciel, sainte Vierge, aide-moi quand il fait noir et quand j'ai peur du noir.

Dis-moi Marie, toi qui rayonnes maintenant là-haut, si belle dans ta grâce et ta bonté,

Quand tu étais sur terre, aurais-tu eu peur, toi, d'une chauve-souris qui chaque nuit serait sortie d'entre les pierres de ta chambre,

De cette pièce où tu aurais dormi seule et d'où chaque nuit tu aurais tenté en vain de la chasser ?

Aurais-tu eu peur de son bruit d'ailes qui ne sont pas des ailes ?

Dis-moi, Marie, toi qui es si supérieure à moi dans ta paix, aurais-tu réussi à la considérer comme un ange de lumière, un être de beauté, pitoyable comme tous les êtres, cette noire et vilaine chauve-souris ?

Ou devrais-je en la voyant méditer plutôt sur le démon, sur cette part aveugle qui m'habite et volette entre mes murs quand je voudrais qu'elle rejoigne je ne sais quelle contrée dans la nuit qui m'est étrangère, que je ne veux pas connaître et où je veux ne jamais aller ?

Si tu as donné naissance à Jésus dans une grange semblable à la mienne, semblable à toutes les granges du monde, semblable à la crèche que j'installais avec mes enfants au pied du sapin,

Alors il pouvait y avoir, qui sortaient d'entre ses pierres comme chez moi,

Des guêpes, des araignées, des souris, des oiseaux parfois, ou même des loirs ou des chauve-souris

Il pouvait y avoir un moment où l'on aimait ces bêtes et un autre où l'on en avait peur

Surtout quand elles étaient à l'intérieur

Et il pouvait arriver que l'on souffre d'avoir à tuer certaines de ces bêtes

Tu sais tout cela, n'est-ce pas, Marie ?

Aide-moi, mère et fille de la Lumière, rends-moi le jour, je suis seule et j'ai besoin de toi. »

Apaisée, j'allai m'asseoir sur un banc, laissant dériver mes pensées. Puis je dis, en regardant la rose nord :

« Marie, chaque fois que mes fils ont commencé à grandir, et que j'ai senti qu'il me fallait désormais me tenir un peu plus à distance d'eux,

Parce que c'était si déchirant et si nécessaire de prendre cette distance,

J'ai cherché un autre fils à aimer, un homme fils.

Tu me comprends, n'est-ce pas ? Comment une femme peut-elle mieux aimer que dans cet amour ?

Et je t'en parle parce que tu sais aussi combien ce peut être douloureux, d'aimer un fils, quand il n'est plus un enfant.

Il t'a fait souffrir mais aussi devenir radieuse pour tous ceux qui souffrent.

Merci à toi, et demande-lui, je t'en prie, d'avoir merci de moi. »

Haruki est revenu à la fin de la septième nuit, puis toutes les suivantes. J'aimais son silence, sa tendresse, son sexe fin et dur. Je supposais qu'il avait encore son bar, car il arrivait toujours vers quatre heures du matin. C'est-à-dire souvent juste avant l'aube, quand le printemps fut de retour. Je suis restée trois infinies saisons là-haut avec lui. J'aimais me lever après l'amour et aller passer des heures sur les tours et les galeries à regarder la ville et la Seine maintenant complètement dégelée, ou me recueillir sous les vitraux. Plus que tout, j'aimais les nuits avec lui, toutes ces nuits où il entraît en moi, parfois à plusieurs reprises. Il repartait vers midi, je crois qu'il avait aussi un autre logement. Je ne sortais jamais de la cathédrale, je pensais à son corps, cela suffisait à m'occuper en l'attendant.

De la galerie des chimères j'ai vu se monter peu à peu les minarets autour du Sacré-Cœur, des minarets fins, circulaires et élancés comme ceux qui entouraient Sainte-Sophie à Istanbul, dédiée à la Sagesse de Dieu, quel que fût le nom de ce dieu. Et j'entendis les messes reprendre à Notre-Dame, puis les répétitions d'orgue. De là-haut je vis les marchands à la sauvette s'installer sur le parvis, où le monde recommençait à circuler. La glace, en s'évacuant, avait dû aussi emporter la pollution du fleuve, car il y avait chaque jour des pêcheurs à la ligne au bout de l'île et sur le Petit Pont. Les péniches avaient repris du service, tout était de nouveau animé.

J'étais parfois tentée de sortir de la cathédrale, mais je ne le faisais pas car je ne pouvais pas le faire, je n'étais pas prête, je m'y sentais comme dans un cercle magique, dont je ne franchirais les limites qu'au risque d'y perdre l'immortalité qu'elle m'avait conférée. Et j'étais attachée à Haruki par toutes les parcelles de mon corps.

Il m'apportait de quoi manger et m'habiller, et bien sûr des cahiers, où je traçais des mots et des dessins. Puis je projetai d'écrire un roman, que j'intitulai *Les aurochs et les anges*, sans savoir où j'allais. Ma rêverie sur cette formule me rendit le souvenir d'une autre vie que j'avais oubliée depuis que j'étais entrée dans l'éternel présent de Notre-Dame. Je me souvins d'un petit matin d'hiver où je marchai, seule, sur un chemin bordé de prés givrés. C'était dans les Baronnies pyrénéennes, une terre belle et secrète, presque abandonnée, un de ces cœurs méconnus de la France où le temps n'ose pas faire de bruit en passant de colline en prairie et de village en forêt. J'avais pris une chambre la veille dans cet hôtel désert, isolé, glacial, juste pour pouvoir faire ceci, au réveil : me diriger à pied, dans le silence, vers la grotte de Gargas, la longue et magnifique grotte où trente mille ans plus tôt des hommes, des femmes et des enfants avaient laissé des gravures et peintures d'animaux et de signes, et deux cent trente empreintes de mains. J'avais voulu d'un saut me rendre dans ce début du monde, voir par leurs yeux, sentir par leurs sens les aurochs et les anges. J'étais retournée visiter la grotte plusieurs fois, seule ou avec

Florent et les enfants. Et au retour d'une exceptionnelle visite nocturne, j'avais reçu un salut dans l'éternel. Il était plus de minuit, l'autoroute était déserte, les éléments s'étaient déchaînés, pluie énorme et tonitruante, gouttes gonflées comme des bombes à eau frappant de face le pare-brise, véhicule à la merci des mains gigantesques du vent, la lumière des phares se jetait sans répit dans la vitesse, la nuit noire, le silence du cœur dilaté dans la poitrine, et dans l'habitacle c'était juste comme tout à l'heure dans la grotte où nous avons passé deux heures sans voir le temps, là sous terre dans le ventre du ciel, la cathédrale pleine de dents d'une géance enfantine, dents de lait entre lesquelles se répercute une parole immortelle, concrétions blanches, mains rouges, mains noires, mots mutilés dont tu es le membre manquant et qui sempiternellement t'appellent et te travaillent, ainsi que l'eau l'argile et le calcaire qu'elle traverse, imprègne, façonne, et qui oblige l'homme à apposer sa marque jusqu'au plus secret creux de mes chairs.

Je me souvins que j'aimais les débuts du monde, les aurores, les enfants. Et je m'éveillai un matin pleine d'une intense nostalgie. Je venais de rêver, mais à peine en avais-je pris conscience que le rêve était parti se cacher dans un repli de ma mémoire, d'où il ne voulut plus sortir. Je me levai, m'habillai. Il était déjà midi. Haruki dormait comme un bébé. Je t'aime, mon ange, mon auroch, mon pourfendeur. Je fermai doucement la porte derrière moi, descendis les deux escaliers en spirale, et sans m'arrêter sortis de la cathédrale.

Sur le parvis des enfants jouaient, des femmes, des hommes déambulaient, des couples se tenaient par la main. Crémeuse et brillante dans le bleu délavé, la lune donnait envie de la manger. Venus des quatre coins de l'espace, de ravissants chats et chatons polychromes, bruns, blancs et fauves, circulaient paisiblement et prenaient le tendre soleil d'automne. Je m'accroupis pour appeler l'un d'eux : « Mi-Ti ! » Il s'arrêta pour me considérer en cachant sa légère méfiance sous un air désinvolte, puis marcha vers moi et accepta mes caresses sur son doux pelage, tournant lentement et gracieusement sur lui-même pour présenter à ma paume l'un et l'autre de ses flancs, la queue dressée de satisfaction et la mine boudeuse de qui reçoit son dû sans y accorder plus d'importance que ça.

Une petite fille en jupe, jambes nues, vint vers nous et s'accroupit à côté de moi. Je laissai le chat, qui décrivit un cercle entre nos jambes et s'en alla. Je dis bonjour à l'enfant, elle me sourit, et nous restâmes ainsi un moment l'une à côté de l'autre, assises sur nos talons. D'autres filles et garçons vinrent la chercher, nous nous levâmes et séparâmes. Je traversai le parvis et m'engageai sur le Petit Pont, où je me postai pour contempler l'eau, parmi les pêcheurs à la ligne.

Nous rampions dans la poussière, un couple de serpents, a dit Kafka. Dans la beauté, sous la lune.

Le corps, poussière d'étoiles, redevient poussière d'étoiles ; l'esprit, source, eau surgie, advient à la vie dans le perpétuel retour de son surgissement. La vie du corps, morceau de temps condensé entre éparpillement et désagrégation, comporte un début et une fin, et de même l'espace d'un corps à un autre découpe le temps en séquences. La vie de l'esprit, elle, est à la fois discontinue et continue, éternelle ; elle est ce fleuve dont les eaux ne sont jamais les mêmes et qui pourtant coule toujours uni, de la même source au même estuaire, dans son incessant voyage. Qu'un barrage survienne, et l'eau de l'esprit stagne. À l'ère qui fait barrage en capitalisant le temps, en contrariant par la barbarie technologique le cours de la nature, l'être humain s'enlise dans l'étang, le marais morbide.

Alors qu'au fil de l'eau, mille insaisissables petites pièces de verre scintillent, étoiles cruelles et ravissantes que les pupilles papillonnent au déboulé du vertige, mille petits signaux étincelants séduisent et stimulent mon être, soudain transporté au bord de sa vallée grandiose. Signaux, signets à la fente des feuilles où je les cueille à l'épuisette, étoiles si proches et lointaines sur la page, auxquelles il s'agit de rendre le bondissant de la truite, une fois le fleuve du livre ouvert, le lit de la parole de nouveau habité, qu'il s'agit d'inviter à danser là dans l'absence abolie, là dans la trace de cette déchirure, hypothétique lien, trou aussitôt que formé habité, comme dans ce vide ce pont jeté d'une rive à l'autre et peuplé d'âmes à pied.

Appuyée à la rambarde je regarde jouer sur la Seine la lumière du ciel, et je sais qu'écrire, lire, sont aussi bien marquer la distance que l'annuler. En joie de solitude dans la multitude, suspendue dans le flux je m'éparpille et me rassemble en chaque atome, chaque monde, et je sais que je suis de tous et d'aucun, je sais que je ne saurais être sinon *entre* : je suis le miroir qu'au musée proche une Dame ancienne tend toujours à la licorne, miroir tendu au-dessus du temps, et de l'étant à l'être, miroir-trou de ver que le reflet de mon désir, animal chimérique, habite.

Je suis un pont, et le passager de moi-même. Tendue, agrippée de mon mieux aux rives qui s'effritent, étroite et dangereuse, je m'attends, longtemps sans le savoir je m'attends. Un soir d'été, m'entendant venir, pleine d'inquiétude et d'espoir je me prépare à m'accueillir, ne sachant pas qui vient, ne sachant pas que cet être qui vient va me blesser violemment, me rudoyer. Ne sachant pas que l'abîme au-dessus duquel si longtemps j'ai retenu mon souffle, l'abîme c'est cet être qui vient : moi, l'abîme, l'enfer, ne sachant pas qu'il me faut conserver la tension, malgré le choc, la douleur, la terreur panique. Ne sachant pas qu'Orphée doit aller d'un bord à l'autre et de l'autre au premier sans se retourner, ne sachant plus rien quand l'instant vient, je mets en péril ma multiple vie, et m'arrachant à ma fin pour me regarder moi-même, je m'effondre, me précipite au fond du gouffre sur les cailloux tranchants.

Je m'écroule, je chute, je me fracasse contre la pierre glacée, je me pense perdue, la mort a gagné, c'est elle que j'attends désormais, je l'appelle, l'épèle de ma seule espérance, la prie de s'apponter pour mon désir, ce désir, ange dernier né des ruines de mon désir premier, mon seul désir que l'abîme enfin cédé a mué en désir de mort. Et tandis que mon désir et moi, précipités dans le creuset de l'alchimiste, mêlons nos fluides et nos humeurs de glace et de feu, voici que je sens de nouveau s'étirer mes membres, voici que mes pieds de nouveau tâtent le bord de la rivière, que mes mains s'agrippent à l'autre rive, que mon corps s'arque et se bande. Fier de sa nouvelle force, endurci par la caresse des cailloux, mon corps émacié remonte et de nouveau pont, suspendu, allégé, dessinant le sourire du ciel à l'abîme, sourire dans le silence du vide, toute lumière, éternelle dans sa finitude, je me sers de passage et sans peur, me supporte et traverse.

Les bêtes bondissent au fond du gouffre, là d'où je viens. Sous ma jupe glisse l'éclat d'argent des truites vives, je suis le pont des soupirs de l'amour, tendue expirante d'extase au-dessus de l'Absence, profonde absence ouverte à la blessure de ma chair-entaille. Soumise aux vents, passerelle branlante jetée au secret de ma forêt vierge, j'enjambe le vide, le vertige et la désolation, j'enjambe l'œil poissonneux qui très en-bas brille sous mes chairs écartées. Et sous mon long pas de statue, Isis arc-en-ciel, je sens monter l'haleine fraîche de la vie brute qui palpe et qui bondit, là dans les sombres profonds, par éclats de lumière avalant les instants lumineux dont elle se nourrit.

C'est ma présence même que j'enjambe au-dessus de l'absence. Moi, hirondelle qu'un interminable hiver a effacée du ciel pour la refléter truite ou coquille au fond des eaux. Dans le torrent glacé, loin si loin de mon sexe en obscène prière, si loin de ma brûlante attente, lentement bâillent un millier de coquillages, paupières écartées en long miroir de mon inépuisable désir.

Moi, Ville ouverte, Jérusalem haletante, je me laisse pénétrer par la promesse.

Pourquoi suis-je tendue là, au-dessus de l'abîme ? Pour qu'il y ait quelque chose plutôt que rien entre le ciel et lui. Le pont ne saurait relier deux rives s'il ne séparait deux profondeurs. Les séparant, lançant la flèche de leur dialogue, gracieux Atlas, je soutiens l'énorme azur léger de mon saut en grand écart, tandis que sous moi plombe et s'exalte l'attraction du trou. Je fixe des vertiges par alchimie du verbe, ma plume à pas de plume se saisit de l'instant, fixe l'indécis, l'indicible, l'insaisissable, et de ce tissu de cheveux d'ange ouvre sous mes pieds le pont d'où je fixe du regard les abîmes du gouffre d'en-haut et du gouffre d'en-bas.

Je suis le pont, la passion.

Qui tombe dans le gouffre sans s'être pénétré d'amour n'en ramènera jamais l'amour. Qui plonge dans le gouffre sans s'être tissé de lumière n'y verra rien, ni la ténèbre hurlante ni le retour du jour.

Je suis le pont, pur plaisir de l'union dans la séparation sensible entre des doigts entrelacés. Je suis le pont, j'attends l'instant où vont se prendre la main tendue de sous ma jupe et celle qui descend d'entre mon front, je suis la jointure de leurs doigts qui veulent se sentir.

Je suis le pont, je suis le désir, au-dessus et au-dessous de moi ouvrant le vide où le désir palpète, où vivre le désir.

Je suis le pont, je suis *entre*.

Allant d'un bord à l'autre, désignant haut et bas : clouant le regard sur une croix mentale.

Clouée dans l'espace que je soutiens et révèle, passagère de moi-même si ténue à l'intersection de ma croix, je suis l'axe compassionnel, absolument.

Je suis le pays, et le mal du pays. Je suis encore, quand après avoir marché jusqu'en mon milieu à ma rencontre je peux fermer les yeux pour contempler ciel torrent et rives venteux éclaboussant et verdoyant dans mes chairs, le retour au pays.

Je suis l'être et son mouvement permanent dans la fixation.

Je suis l'hirondelle en vol, dans l'instant d'un regard volé fixe autant que la flèche de Zénon, je suis la passerelle où dansent en rond les demoiselles et les garçons, je suis la ronde sans nom des jours et des nuits, ronde de nuit, ronde de jour, je suis l'être en veille.

Vient le moment de se jeter à l'eau, le moment soudain où la tentation et la peur de l'abîme cèdent devant sa nécessité, sa beauté d'urgence à accomplir, le moment où tout s'accélère, où, enjambant mon garde-fou je prends mon envol, bondis dans la lumière, où je me sens me précipiter inexorablement vers ma propre sortie, et torrent, rejoindre le torrent qui depuis si longtemps pour moi coule de source.

*Entre en moi, tu est né, nous délivré.*

Parmi les pêcheurs alignés sur le pont avec leur canne et leur seau, se trouvait un jeune couple qui gagnait sa vie sur place, l'homme ramenant le poisson, la femme le faisant griller sur un brasero, puis préparant sur une petite table pliante des sandwiches, avec des rondelles de tomates et des piments verts. J'en achetai un, dont je me régalai en regardant le ballet des mouettes. Avant de m'en aller je me retournai et vis les enfants rassemblés à quelques mètres de moi, qui me disaient adieu de leurs yeux brillants.

Sur l'autre rive, tout était comme avant. J'ai remonté la rue Saint-Jacques par le côté gauche. Au niveau du magasin de cartes Magic et Yu-Gi-Ho, je me suis rappelé ce jour ensoleillé où, pimpante dans ma mini-jupe, j'étais passée à côté d'un gros homme couché sur le trottoir. Il était bien habillé, ne dormait pas. M'était remontée de mon enfance témoin du sordide la profonde inquiétude nauséuse. J'étais passée en me persuadant qu'il était simplement ivre, comme il en avait tout l'air. Un moment après, l'estomac toujours à l'envers mais accablée de

honte par le sentiment de ma lâcheté, j'étais revenue sur mes pas, dans l'intention de lui demander s'il avait besoin de secours. Une autre passante était en train de s'en charger. Mes faiblesses par amour, je veux bien, mais par manque d'amour, je m'en déteste. Mes dérobades par horreur du genre humain, si complaisant à s'autodétruire, et par trop d'empathie, à cause de quoi le mal d'autrui me rend malade. Mais explication n'est pas excuse.

La circulation était intense. D'un temps où j'habitais dans un autre quartier de Paris, c'était toujours par cette artère de communication capitale que les taxis m'amenaient à la maternité de Port-Royal, pour les consultations prénatales et la naissance de mon dernier fils. Selon mon habitude je marchais d'un pas vif, et je pouvais ressentir la légère âcreté de la pollution dans ma gorge. La pelouse du Collège de France brillait doucement sous le soleil. En traversant la rue Soufflot j'ai hésité à aller voir Nassir au *Temps retrouvé*, sa librairie d'art que la banque d'à côté essaie à tout prix de racheter, pour étendre ses locaux. Plus tard, ai-je pensé, et j'ai continué mon chemin sans m'arrêter, jusqu'au boulevard Gabriel.

En arrivant près de chez moi j'ai entendu des explosions répétées, des sirènes. Tout était enfumé, on y voyait mal, on distinguait l'eau qui fusait des bouches à grands jets aux coins du carrefour, et des rougeurs de feux. Puis le défilé est passé, ils étaient en tenue noire avec leurs casques, très costauds, brutaux, beaux. Soudain j'en ai vu un sur le toit de zinc très pentu, au-dessus de mon sixième étage. Ce qui sauve vient et viendra comme ces pompiers ont manifesté, ai-je pensé, avec des fusées de détresse mais dans une grande puissance.

Je suis entrée dans mon immeuble, montée au sixième. Dans la petite chambre nue qui me servait de bureau, mon ordinateur portable m'attendait sur la table. Mon sac de voyage, plein, était posé par terre. J'ai ouvert la fenêtre. Je me suis étendue sur le matelas, au ras du sol. À cinq heures je suis allée m'accouder aux filins d'acier qui empêchent de se pencher, pour guetter l'arrivée de mes enfants à leur retour de l'école. Je les ai aperçus un instant, entre le fond droit de la cour et la porte de l'autre immeuble, d'ici c'est tout ce que l'angle de vue permet. Ils sont montés en face, au troisième, où ils habitent avec Florent pendant mon absence. Je suis revenue plusieurs fois à la fenêtre pour essayer de les apercevoir de nouveau, et aussi Florent, mais ils n'ont pas réapparu.

Tard dans la nuit, on a frappé à ma porte. Je suis allée ouvrir : c'était Haruki. Je l'ai fait entrer. Je lui ai montré par la fenêtre l'appartement où se trouvait ma famille. La chambre des enfants était éteinte depuis longtemps, mais il y avait encore de la lumière au salon. J'ai dit à Haruki que, ne sachant pas vraiment d'où je revenais, je n'osais pas aller les voir, me manifester. Que j'étais peut-être morte sans m'en être aperçue, et que je craignais de leur faire peur. Que c'était pourquoi je restais dans le noir, afin de ne pas me faire repérer.

Comme la nuit de la grêle, il a ri. Il m'a entraînée sur le palier, où il a allumé la minuterie, a sorti son petit carnet et m'a expliqué que j'étais censée être partie ce matin dans mes montagnes prendre quelques semaines de solitude pour écrire, et que comme toujours en pareil cas, il était convenu entre nous quatre que je serais la première à téléphoner, quand je me sentirais prête à rompre le silence dont j'avais un si vital besoin. Il a ajouté que lui-même ne pouvait pas rester, qu'il était passé en coup de vent m'apporter un manuscrit que je ne devrais lire qu'une fois là-haut, dans ma grange. Il me l'a mis sur les bras. On s'est regardés un long moment, puis la lumière s'est éteinte et j'ai senti qu'il s'en allait. Je suis rentrée, j'ai fermé la porte et encore plus longtemps, je suis restée debout dans le noir au milieu de la pièce, toute seule.

\*

Dans le train, après avoir contemplé un moment la pluie très fine qui balayait doucement la vitre, j'ai ouvert le *Mathnawî* de Rûmî. Une pochette transparente de la taille d'une carte postale et garnie de duvet gris perle, bleu et blanc, était placée à la page 253, sur les 1700 que compte le livre. Je lus :

« Le Jour du Jugement, lorsqu'elle *sera secouée par son tremblement*, cette terre portera témoignage de tout ce qui s'est passé,

Car elle *racontera* clairement *sa propre histoire* : le sol et les rochers se mettront à parler. »

Ces vers me frappèrent. N'étais-je pas justement en train de partir à la montagne pour essayer de dire ce que j'avais à dire ? Puissent le sol et les rochers m'aider à parler ! J'étais habituée à ce que le langage vienne de partout à mon aide lorsque j'étais en période d'écriture intense, mais non, je ne m'y habituais pas, je le notais chaque fois avec une gratitude de plus en plus profonde.

Je pensai au manuscrit que m'avait remis Haruki. Maintenant que j'étais en route pour Avlanches, c'était comme si j'étais déjà là-bas, je pouvais bien y jeter un œil. Je me levai, pris mon sac de voyage dans le casier au-dessus de ma tête, lourd de livres et de cadeaux de Noël pour mes enfants. J'en retirai l'épaisse enveloppe kraft, la posai sur ma tablette, remis le sac en place et me rassis.

Pourquoi Haruki m'avait-il demandé de ne pas l'ouvrir avant d'être chez moi ? Je souris en pensant à lui. J'étais sur le point de transgresser un interdit, comme dans les contes de fées. C'était amusant, mais je ne pouvais m'empêcher de sentir monter une inquiétude. Je passai mon pouce sous le rabat, déchirai l'enveloppe.

J'en sortis une chemise cartonnée rouge, qui peinait à contenir une somme de feuilles imprimées en Baskerville. Le titre était placé au centre de la première, en capitales : *FORÊT PROFONDE*. Sans nom d'auteur.

Je me mis à lire. Quatre heures plus tard, alors qu'on traversait les Landes, je me levai pour aller chercher un sandwich à la voiture-bar. Je commençai à le manger en regardant défiler les pins. Dans un petit tiers gauche de ma vitre se reflétait la vitre d'en face, et dans ce cadre dans le cadre, le paysage de l'autre côté de la voie, derrière ma nuque. Tout en horizons, avec son ciel bleu doux et gris crevé d'ors pâles. Ce tableau lévissait dans le plus vaste panorama étendu sous mes yeux, l'un et l'autre figés dans une fuite effrénée au sein de leur espace. Plan sur plan, la ligne des forêts de là-bas dansant dans le ciel d'ici à la façon des lignes électriques tendues le long de la voie, toutes perspectives exaltées par le défilement des traits, la vitesse, les reflets, lumières, couleurs et ombres. C'était si beau, j'en eus envie de pleurer. Un chevreuil apparut à la lisière et leva les yeux vers le train. J'eus l'impression qu'il voulait me dire quelque chose.

Je finis le roman un peu avant d'arriver à Lourdes. J'avais avancé vite, et je me dis qu'il faudrait que je le relise. Le ciel était extraordinairement vaste. On eût dit un nouveau continent. Les stratus, nimbus et autres nuages gris foncés étincelants, bleu pâle, blancs, sculptaient sur le fond indigo de grandioses contrées. Tout était paré comme pour attendre quelqu'un, ou quelque chose. Ou pour accompagner les derniers mots du livre. Un ciel de révélation.

En rangeant le manuscrit dans son enveloppe, j'y trouvai une autre feuille, pliée en quatre. Je l'ouvris rapidement : c'était une lettre au stylo bleu. « Mon ange », écrivait Haruki. Le train était en gare. Je me dépêchai de rejoindre la porte de sortie, sans en lire davantage.

C'était la fin novembre et il faisait une chaleur quasi estivale, à Lourdes. Il en avait été ainsi tout l'automne et sur tout le pays, mais à la télé la météo continuait de parler d'anticyclones providentiels et à ignorer soigneusement l'intensification des changements climatiques, qui menaçait, entre autres, de faire disparaître de cette planète, à assez court terme, le tiers des oiseaux et sans doute autant d'humains. En attendant le car pour Avlanches, je retirai mon pull et allai prendre un thé, bras nus, en terrasse au restaurant d'en face.

« Mon ange, disait la lettre. As-tu attendu d'être chez toi pour lire *Forêt profonde* ? Non ? Ce n'est pas grave. Puisque tu m'as laissé entrer quand je suis venu frapper à ta porte hier soir, c'est que tu ne l'as pas lu trop tôt. Mon ange, si tu aimes ce livre, signe-le de ton nom et publie-le, je t'en prie, afin que je puisse vivre en paix dans le Paris que nous avons connu tous deux et qui a besoin de toutes les forces de son temps pour accompagner sa renaissance. Toi et moi nous savons bien qu'il n'y a pas d'auteur, seulement des corps par lesquels la langue passe, et les noms que peuvent emprunter ces corps sont sans rapport avec l'identité sociale qu'ils

représentent. Toi et moi savons que nous sommes le même corps, le corps illimité qui s'étend dans toutes les directions, sensible dans toutes les dimensions, le corps de l'être par où tout s'écrit depuis et pour toujours dans le temps, partout et de partout dans l'espace. Mon ange, je t'offre notre histoire en cadeau d'adieu, j'espère l'avoir bien racontée, quoiqu'elle se retrouve dans mon texte partielle, partiale et limitée, tu sais comme moi qu'il ne peut en être autrement. C'est pourquoi maintenant il te faut écrire « Les aurochs et les anges », et pour l'écrire, vivre. Bonne nuit mon ange, tu seras toujours mon ange. H »

J'ai remis mes lunettes de soleil. J'étais toute seule sur cette terrasse. Sous le nom d'Alina Reyes, j'étais la narratrice d'un roman que j'avais vécu. Je compris quel trésor secret j'avais caché et jalousement gardé, pendant les Ruines, au 77 du boulevard Gabriel : ce manuscrit. Depuis le début, entre Haruki et moi, tout s'était déroulé dans le temps de l'écrit, qui est un autre temps. Un temps où l'on peut mettre Paris en bouteille, et la bouteille à la mer.

Il y avait un post-scriptum à sa lettre :

« C'est parce que j'ai été toi, comme tu as été lui.

(J'emploie le passé composé, mais bien sûr il n'y a pas de passé dans cette affaire, c'est entre les deux auxiliaires que ça a lieu).

JE T'M »

Le moment où j'avais franchi ma porte pour aller le rejoindre dans la nuit, au début du livre, et celui où il était venu frapper à ma porte que je lui avais ouverte dans la nuit, était le même. L'instant, l'éternité d'avant était une sorte de trou noir où ce qui allait apparaître existait déjà, où ce texte qu'il m'apportait était déjà là, gardé secret.

De mon cœur très douloureux j'ai demandé pardon, pour ce livre. Un autre l'avait écrit, mais cet autre était moi, je devais le signer. Et je dis merci à qui m'avait fait coucher avec cet autre, ce muet diseur de vérité. *Ecce homo*, voilà comment aurait pu s'appeler cette *Forêt profonde*.

Théorie M, c'est le nom que les physiciens donnent à la théorie du Tout qui unifierait les différentes théories des cordes. À Notre-Dame, j'avais parlé à Haruki d'un livre de Brian Greene que j'avais lu sur ces questions. Il y disait notamment que ce que les trous noirs avalent n'est peut-être pas définitivement perdu. En rayonnant ils s'évaporent peu à peu et il est possible qu'à mesure de leur évaporation ce qu'ils avaient capturé soit de nouveau libéré. Il est possible aussi, comme le pense Stephen Hawking, que cette même information disparue, au lieu de réapparaître, demeure cachée dans un repli de l'espace-temps. Et que ce soit, comme je le pense, au poète d'aller doucement la retrouver.

\*

On n'était que deux, un vieil homme et moi, trois avec le jeune chauffeur. Le vieil homme s'est assis à gauche au deuxième rang, je me suis mise à droite à l'avant, à côté de la vitre et face au pare-brise panoramique.

Je me sentais bien, je commençais à me réhabituer aux êtres humains en chair et en os, à les aimer. Le vieux avait le cuir tanné, la carcasse noueuse, l'air finaud sous son masque et un menton à la Beigbeder, qui est du coin – voilà ce que ce grand dadais de dandy serait devenu s'il était né dans une ferme et y était resté. Quand je lui aurais dit bonjour, lui aussi aurait grommelé une réponse laconique et ça m'aurait réchauffé le cœur. Une fois sur cette même route j'ai rencontré Marguerite Duras, bien après sa mort, mais c'était pourtant tout à fait elle, voilà ce qu'il en est des humains. À Paris, les derniers temps surtout, j'ai croisé plusieurs fois dans la rue des sosies d'hommes et de femmes célèbres, hommes politiques, chanteuses, les mêmes mais en modèle ordinaire, voilà ce qu'il en est.

Soudain là dans ce car désert, alors que je m'éloignais du monde, le monde me revenait à flots, et le temps lui aussi reprenait sa pleine place en s'installant dans la durée et la continuité. On a commencé à rouler, sur les rengaines de *Radio Nostalgie*. La lumière du jour baissait doucement, la route montait légèrement, on distinguait les rougeurs des bruyères, des fougères et des bois aux flancs des montagnes. Le vieux est descendu à Argelès, remplacé par un randonneur qui a pris son billet dans le car. Plein de bonne humeur, il a fait remarquer qu'on n'était pas nombreux. « Eh ouais, a répliqué le chauffeur. Ça change rien, faut faire le trajet ! Des fois rien que pour deux connards ! » On s'est regardés, l'autre connard et moi, un peu sidérés quand même. « Je dis pas ça pour vous, eh ! » s'est repris tranquillement le chauffeur. Pendant que je pouffais, la main sur ma bouche, le randonneur lui a demandé s'il avait senti le tremblement de terre, vendredi dernier. « On l'a senti, oui ! Et pas qu'une fois ! Y'a eu plus de cent vingt répliques, à ce qu'ils ont dit ! » Le randonneur a dit que des amis à lui, qui étaient à Sers, avaient eu très peur. On sait que les Pyrénées sont une région à fort risque, le jour où ça pètera vraiment... « Bah ! », a fait le chauffeur, d'un ton méprisant. Méprisait-il le risque, la petite excitation du randonneur, la si peu fiable nature, ou encore les hommes qui colportaient l'inquiétude ? Le randonneur s'est lancé dans un cours sur la tectonique des plaques, précisant qu'il n'était pas « vulcanologue » mais qu'il essayait de comprendre, et qu'il avait cru comprendre que mieux valait de faibles secousses de temps en temps – 4,5 sur l'échelle de Richter, ç'avait été pour le coup un gros petit tremblement de terre, estimait-il, ou un petit gros, car elles libéraient un peu de pression et évitaient un séisme plus important. « Oh, a dit le

chauffeur, si ça doit arriver, ça arrivera, oui ! ». « C'est sûr », s'est contredit le randonneur. Puis tout le monde s'est tu.

Crépuscule. La route montait. Le premier tunnel, celui qui porte au fronton ma date de naissance, s'est dessiné dans le clair-obscur. Le car longeait de si près les gorges de Pierrefitte que par moments le regard plongeait jusqu'au fond, au miroitement intermittent du gave bouillonnant. À gauche les schistes aigus de la haute paroi dynamitée brillèrent et suintaient abondamment, habillés de filets contre les chutes de roches. À droite le gouffre, tout aussi vertical, étroit et encaissé. Une fente dans la planète, comme il s'en creuse dans les grenades mûres.

Le car s'engouffra entre les piliers, ressortit, navigua dans les lacets, pénétra dans le deuxième tunnel. Ses larges phares éclairaient à peine la nuit pas encore tombée, la route surplombait directement l'à-pic dont on ne devinait plus le fond, noyé dans son ombre. Au sortir, un pays resté inaccessible depuis Lourdes pendant les siècles précédant ma naissance. Terre escarpée de légendes, habitée dans un passé aussi lointain que proche de géants dont on a retrouvé les os, dit-on encore aujourd'hui, et d'un serpent gigantesque aussi, à l'échelle du paysage, sis au pic du Midi d'où il se déroulait entre les montagnes. Pays d'eaux sulfureuses où vinrent se soigner rois, impératrices et soldats, toujours peuplé d'hommes et de femmes ancestralement, viscéralement indépendants, farouches, ironiques.

À la sortie des gorges la route vire, emprunte un petit pont. Voilà, de nouveau est accompli, à l'endroit à l'envers, l'éternel retour de ma venue au monde. Aussitôt après, coupage de cordon : il faut changer de car pour entreprendre la vraie ascension jusque chez moi. Alors qu'on s'est laissé bercer jusqu'à l'hypnose dans ce premier véhicule toujours bien chauffé, reprendre son bagage dans la soute et entrer dans l'autre car qui attend, porte ouverte et froid, d'autant plus froid que chaque degré gagné en altitude est un degré perdu en température.

Il n'y avait plus que moi dans le car. J'ai reconnu le chauffeur, un vieux de la vieille si familier de cette route qu'il conduit comme un branque, du moins en apparence car de fait il a le geste sûr. La radio ne fonctionnait désormais plus que par à-coups, au hasard du passage des ondes entre les plis du paysage. Le soir s'épaississait, le désert gagnait, il fallait régulièrement ouvrir la bouche pour soulager les tympans mis à l'épreuve par la montée.

Une fois descendue du car, j'ai pris ma voiture au parking souterrain et j'ai remonté la rue du village. Tous les commerces étaient fermés, seul le bar de Néné était encore éclairé. Ensuite la route noire, où j'ai retrouvé le plaisir vif de conduire dans les lacets. La Toyota *Escape*, excellente l'hiver sur la neige, avec ses 200 000 kms au compteur, reste souple, réactive

sous la main. Dans le vide-poches à côté du levier de vitesses, une petite Vierge en métal, que même Florent a décidé de garder là, puisqu'elle était à J-E, l'instituteur, un saint presque, qui a un temps enseigné à nos enfants, dans sa classe unique, et qui, l'été dernier après que la nôtre est tombée de vieillesse, nous a donné cette voiture.

Après avoir bifurqué sur la toute petite route j'ai ralenti. Il y a un passage où les chevreuils traversent, on a parfois la chance d'en voir un. Autour de chez moi l'été, à l'aube et au crépuscule je les guette, ils sont très farouches par ici mais parfois j'arrive à les pister assez longtemps, une fois j'ai pu ainsi me retrouver face à face dans une toute petite clairière avec une biche et ses deux faons ; saisis, pendant un très long moment nous n'avons plus bougé, ni les uns ni les autres, et c'était à mourir de douceur.

Enfin je m'engage dans le sentier forestier. Je roule en première, précautionneusement pour éviter que les roches qui dépassent du sol (je connais l'emplacement de chacune d'elles) ne heurtent le châssis. Le moteur est inaudible, la voiture isole du dehors, on n'entend rien, tout lévite et se tend vers les reflets argentés du grand plateau circulaire du ciel, tendu derrière les cimes dentelées des arbres. Sur ce chemin où votre lumière troue la nuit enchevêtrée entre les troncs majestueux des hêtres, vous voudriez rester pour toujours plongé dans ce silence velouté, cette descente surnaturelle, cette beauté féerique.

Une fois éteint le moteur et claquée la portière, les bruits de la forêt crépitent comme du bois mort sous les pieds. L'air si pur a des caresses de lame de rasoir sur la peau et dans les poumons, le ciel si proche vous met la tête à l'envers, vous rappelle que c'est là que sont vos racines, au-delà des nuées noires et dorées qui naviguent devant la faucille de lune et les étoiles stridentes. Je monte à pied la dernière partie du chemin, que je distingue à peine. Voici la grange, la bergerie, ma maison. La chouette ulule, je fais tourner la clé dans le volet.

Enveloppée de mon manteau ouvrir le compteur électrique, les volets, faire du feu, préparer des spaghetti, déboucher une bouteille de vin, manger et boire devant la cheminée, l'assiette sur les genoux... le rituel d'arrivée est accompli. Je reste jusqu'à une heure du matin seule dans le silence, à ne rien faire que regarder les flammes, ajouter des bûches. Ça pourrait durer mille ans, tant que j'ai à m'occuper d'un feu même les sanglots ne sont rien et de toute façon j'en ai fini avec les sanglots. Quand la température est à quatorze degrés, je monte me coucher.

Il fait glacial entre les draps. En position fœtale, j'attends. Le sommeil, la chaleur. La chouette s'est tue. Pas un être humain à proximité de chez moi. La nuit est pleine de bruits comme de pas chassés, feutrés, de courses d'animaux dans le toit juste au-dessus de ma tête,

dans la forêt tout autour de la maison, et de sons semblables à des paroles prononcées par les arbres. J'ignore ce qui se passe, rien de tout cela ne me regarde.

La chaleur de mon corps a fini par gagner les draps, je ne frissonne plus. Je suis couchée et je continue à attendre dans le noir blanchâtre, vaguement éclairé par la lueur de quelques étoiles à travers le ciel nuageux qui entre par ma longue fenêtre. Je suis couchée mais j'ai l'impression d'être debout, maintenant. Un bloc de marbre noir, voilà ce que je suis, prêt à s'enfoncer dans le plancher et à disparaître sous terre entre les autres pierres froides. Couchée droite sur le dos, ainsi que se tiennent debout les morts.

J'attends la nuit, le cœur de la nuit. « Mon cœur saigne », je pense à ces mots. Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie, j'ai l'impression que si j'attends assez dans le cœur de la nuit je pourrai la vomir, pas avec des hoquets, pas pliée en deux, non, debout très calme je vois ma bouche en O et la nuit qui en sort comme un long rouleau de papier d'eau, souvent quand j'écris je vois ça sortir en chemin blanc, qui se déroule aussi mais plus large, qui vient du milieu de mon corps, comme s'il y avait là des portes qui s'ouvrent seulement dans cette affaire, « l'écrire », des portes comme dans le poème de Parménide, ça commence avec l'essieu qui tourne en criant dans les roues, il vous brûle en faisant ça et après il vous ouvre les portes, il se met à faire si jour que tout est blanc et que vous êtes tout près de vous évanouir.

Je pense aux oiseaux. Les mésanges charbonnières, les huppés, les chardonnerets, les troglodytes du jardin de mon enfance. Les mouettes dans le sillage du bac, d'un bord à l'autre du large estuaire. Les mésanges bleues, les pinsons, les corneilles, les buses, les rouge-queue, les rouge-gorge solitaires autour de ma grange. Étendue toute droite dans le noir, les yeux ouverts, je vois des oiseaux s'enfoncer dans la vaste lumière, la crever pour ouvrir le passage. Puis viennent les vautours fauves. Je les ai tant contemplés, tant de jours, tant d'heures, c'est comme si j'étais eux, dans leur vol admirable, leur façon de s'élever sans bouger le long des colonnes d'air chaud. Ils mangent la mort, seulement les animaux morts de belle mort, pas les malades ni les foudroyés. Transformant la charogne en énergie, beauté absolue. Souvent, étendue sur le dos à les regarder, j'avais envie qu'ils me mangent, me donner à eux en holocauste, pour qu'ils volent encore, encore.

Je me rappelle de Noé, ce qu'il a dû sauver ce sont des êtres vivants. Et c'est un être vivant, une tourterelle, qui lui a annoncé qu'ils étaient sauvés. Dieu lui a dit qu'il ne recommencerait plus à noyer les hommes, à condition que les hommes ne fassent plus couler le sang. Après ça Noé s'est saoulé la gueule, ses fils l'ont retrouvé à poil dans son vomit, on en est toujours là et le sang coule.

J'ai vu quelque chose et entendu une voix, seule dans la montagne, soulevée que j'étais, propulsée dans la grâce par mon amour sublimé. J'ai entendu des myriades de voix sur la Toile, le bruissement du monde agité par le vent de toujours, ces voix contre lesquelles je me suis révoltée, ces voix que j'ai prises en pitié, ces voix qui m'ont aidée, ces voix suppliantes qui m'ont accaparée. J'aurais voulu me boucher les oreilles mais elles me tiraient par les bras, j'ai été bien obligée de les écouter. Ces voix qui n'étaient que les accents modulés d'une seule même éternelle voix, celle qui vous frappe d'amour, vous frappe à mort jusqu'à vous laisser par terre désanimé, avec pour seul désir celui de vous fondre en elle, en son silence.

Où l'être entier est face à face et, suivant ses traces dans l'obscurité, atteint l'aurore, en cette nuit très douce et très cruelle, écoutez bien : la promesse en ses voiles de soie froissée s'étend et aimante le ciel... Ecoutez-la dans votre sang susurrer le deuil et la résurrection.

Juste avant le sommeil, je suis un autel plein de mille bougies allumées : à l'intérieur de moi, en moi où se déploie le ciel vers où montent mes flammes.

Dehors c'est le feu. Les arbres, les buissons, tout a viré aux rouges. Un vent léger souffle dans les cheveux, les feuillages, fait s'effiloche les nuages qui voguent vers un invisible fond de ciel.

Aussitôt levée je suis sortie le humer et faire silence devant la splendeur du paysage. Sur le versant d'en face, exposé plein sud, quelques moutons qui ne sont pas encore redescendus dans la vallée tintinnabulent. Minuscules vus d'ici, on croirait des jouets disposés entre les granges, blocs de granit aux longs toits d'ardoises adossés au flanc herbeux, qui tiennent entre le pouce et l'index à peine écartés. Des mouvements de foule les agitent, pris de subites pulsions ils se mettent à courir à l'unisson dans la pente, leurs cloches font exploser mille petits éclats de bronze dans l'air absolument transparent de la montagne - puis ils s'arrêtent brusquement.

Troupeaux, cumulus très blancs que le vent déplace et fait évoluer en moments de joie panique. Un jour dans vingt ou trente ans la tradition aura achevé de laisser place au parc d'attractions géant, la vallée sera entièrement livrée au tourisme, plus un berger pour entretenir les prairies désormais envahies de broussailles. Grignotés par le monde moderne les derniers paysans ou fils de paysans sombrent dans le commerce, boivent, ont des accidents mortels ou se pendent. Violamment ils protestent contre le Fauve : l'ours que l'administration européenne leur réintroduit, le loup qui menace de revenir, le vautour réimplanté dans leur ciel qui maintenant pullule, la vipère qu'ils croient savoir secrètement larguée par hélicoptère au motif, toujours, de rétablir un équilibre écologique constamment en fuite.

« Qu'est-ce qu'ils veulent, à la fin ? » me dit un jour un vieux adossé à sa grange, dans l'odeur des bottes de foin frais péniblement arraché à son bout de terrain escarpé. « Abolir

l'humanité ? » Ils survivent ainsi, humiliés et coléreux, partagés entre la peur du réel et l'attraction du fantasme. Exactement comme les citadins. Pris entre ces deux impossibles, et comme tout homme de ce temps, à l'agonie.

Au-dessus des prairies, à peu près à la même altitude que chez moi, 1600 mètres, la végétation sauvage reprend ses droits, ses teintes pourpres et orangées, tranchées à l'ouest par la ligne vert très sombre d'une sapinière. Ici dans ma clairière, en cette fin novembre semblable à un mois d'octobre, je suis entourée par un cercle de flammes, hêtres et buissons dont la brise et le soleil font miroiter les couleurs comme si j'étais à l'intérieur d'une orange sanguine.

J'ai senti la faim. Je suis allée à l'abri à bois prendre dans mes bras deux bûches et des branchages, et je suis rentrée rallumer le feu dans la cheminée. Ma maison a plus d'un siècle, c'est une ancienne grange. Quand je l'ai achetée avec l'argent de mon premier livre, il y a dix-sept ans, le sol était en terre battue, il y avait encore du foin à l'étage, où l'on parvenait par une échelle et où il fallait prendre garde à ne pas passer les pieds entre les rondins à écorces brunes qui formaient à la fois un plafond et un plancher rudimentaires. L'eau de la source coulait dehors au robinet mais n'était pas acheminée à l'intérieur, il n'y avait pas d'électricité ni bien sûr de ligne téléphonique. Autrefois le berger y passait les mois d'été avec ses bêtes, avant de redescendre avec elles dans la vallée.

La première année, je connus là deux semaines de juillet paradisiaques, bergère de moi-même, dormant dans le foin sous le toit et me douchant dehors au grand soleil devant la vasque de pierre où je remplissais des bouteilles d'eau glacée que je renversais sur ma tête, mon dos, ma poitrine, mon ventre, mes cuisses, en tressaillant et poussant des cris de joie. L'été suivant, les travaux commencèrent et la grange se transforma en habitation à peu près normalement confortable. Car je voulais pouvoir y vivre aussi en plein hiver, quand le paysage tout autour se change en un désert de neige épaisse qui rend la maison inaccessible sinon à ski, à pied ou à raquette.

Aujourd'hui dans le coin on met en vente de semblables granges aménagées à un prix quinze fois plus élevé que je n'ai acheté la mienne. De même que sur la côte atlantique où je passai mon enfance, des cabanes de pêcheur au bord de l'eau se négocient aux tarifs de luxueuses villas. C'est du délire ou bien c'est la simple raison, la nature gratuite est devenue ce qu'il y a de plus cher.

Trois pages d'un vieux *Libé* et une poignée de petit bois m'ont suffi à enflammer très rapidement deux bûches de hêtre sec dans l'étroite cheminée en coin. Pendant qu'elles crépitaient, j'ai fait du café, coupé une grande tranche de pain que j'ai beurrée et généreusement

garnie du miel de bruyère roux et brillant des ruches de Michel. J'étais seule au monde, et sauf dans l'amour, c'est toujours seule au monde et en silence que je me sens le mieux.

Rituellement, j'ai sauté par la fenêtre de ma chambre pour aller faire le tour de mon territoire. À mesure que je montais la pente, le silence se faisait si exigeant que j'ai arrêté de chanter, pour laisser toute la place aux discrètes et précises enluminures des pépiements d'oiseaux. À l'est derrière ma maison, en bordure du ravin qui plonge vers le lit du gave, ce qui fut autrefois une piste de ski se remplit de buissons, un peu plus chaque année. Au passage de l'eau, près du plateau, la boue a aspiré mes semelles avec un bruit de succion. Un peu plus haut j'ai ramassé des marasmes des montagnes, ce minuscule et exquis champignon dont Jean-Luc, un ami bordelais, me voyant toujours dans un drôle d'état ici, me demande souvent si je suis sûre qu'ils ne sont pas hallucinogènes. Je me suis assise sur ma pierre à méditation, celle d'où, un soir d'été, j'ai vu se manifester l'Etre, en un moment d'éternité d'une grandeur et d'une douceur sublimes.

À l'origine, l'eau de la source coulait en permanence dans cet abreuvoir de 80 cm de long, juste au-dessous de ma chambre. Mais quand j'ai acheté la maison, elle avait déjà été dérivée vers un système de robinet. J'ai toujours eu très envie de la rétablir, rien n'est plus heureux qu'une eau vive. Laurent est passé, un jeune homme avec lequel Florent fait le bois, l'été, coupant les arbres à la tronçonneuse et les ébranchant à la machette qu'il a ramenée de Guyane. Florent l'avait appelé pour lui dire que j'étais là, il venait donc voir si tout allait bien. On bavardait un peu au soleil, et puis soudain il s'est mis à dégager la pierre de l'abreuvoir des terres et cailloux accumulés au cours des années. Torse nu, ses longs cheveux bouclés attachés dans son dos, pris d'une subite inspiration il s'est mis à creuser. Il m'a demandé de prendre l'arrosoir et j'ai fait plusieurs allers-retours pour le remplir puis le vider dans la vasque mise au jour. La roche qui avait toujours paru grise s'est révélée, un schiste blanc semé d'éclats bleus et or, finement taillé pour l'écoulement. C'était de toute beauté. La terre dégagée au bas de l'abreuvoir, nettoyée de ses herbes et cailloux, imprégnée de mon eau, embaumait et luisait, très noire. Il en a arraché une dernière grosse racine, les muscles saillants et parfaitement dessinés de son grand corps, dos, torse et bras, tendus par l'effort. Elle est venue et il l'a brandie, on aurait dit une mandragore. J'ai versé mon dernier arrosoir sur ses mains et ses bras, pour qu'il se nettoie de la boue. L'eau de la source chante de nouveau sous ma fenêtre.

Chaque jour je pars dans la clairière, dans la forêt, je ne peux pas m'en passer. Et chaque jour le silence grandit. Avec les océans entre mes os et les lacs dans mes yeux, mes yeux des

lacs, de plus en plus fluides et profonds. Ce matin tôt j'ai trouvé une merveille, une toute petite plume dont une moitié décline un noir-gris rouge et l'autre des rayures bleues et noires ; je sais très bien de quel oiseau elle vient mais j'ai été tout de suite sûre que c'était l'ange qui me l'avait déposée là sur mon passage.

Retour au calme profond, dans la maison toujours fraîche, entre ses murs de pierre aussi épais que ceux d'un château. La source chante sous ma fenêtre où se déverse l'or du ciel, le petit bassin blanc et son ruisseau sont depuis ce matin habités par une grenouille verte, qui court dans l'herbe. Un prince ? Il y a deux étés, au village, la blonde Marjolein aux doigts verts m'a raconté qu'elle venait de voir un jeune berger de sa connaissance revenir d'Aygues Cluses, pâle et tremblant. Parti là-haut à l'aube, dans cette merveilleuse montagne toute traversée d'eaux, il y avait rencontré... une fée. Une *dona d'aygua*, une dame blanche assise sur une pierre au bord du ruisseau.

J'ai eu tout le temps de parler à cette grenouille, lui demander ce que diable elle pouvait faire là, en plein soleil, et si elle se sentait bien, car elle m'inquiétait un peu, à ne plus bouger, comme ça. Ses pattes arrière, repliées, tout à fait des jambes de nouveau-né humain. Tous les êtres vivants ont une origine commune. Ce n'est pas pour rien, même s'ils ne le savent pas, que la structure pour anorexiques a été construite à côté de la maternité de Port-Royal. Ce sont des nymphes (garçons compris, puisqu'il paraît qu'il y en a de plus en plus) qui n'arrivent pas à sortir de leur cocon. L'architecte leur a bâti une structure toute verte et vitrée, je me demande s'il a pensé à ça.

Aujourd'hui mon écriture est bien ronde, un peu comme celle de Jean. L'été je restais dehors avec les enfants jusqu'à la tombée de la nuit, avec l'aube c'est l'heure où on a le plus fort désir de vivre. Un soir ils m'ont montré leur "lieu aux fées", leur clairière secrète. Le soleil se couchait en faisant le tour des montagnes, illuminant d'orange un sommet après l'autre. Le ciel était d'un bleu de duvet d'anges, à l'ouest Vénus est montée, unique, fine et scintillante, suspendue au-dessus d'un coussin en forme de petit nuage gris perle. Tous les trois, sans rien dire, on était traversés d'une ardeur à tomber de joie.

Toute la montagne est mon château. Où je repose et déambule, tandis qu'entre ses murs de cristal mes fées coiffent leurs longs cheveux, et qu'à notre autel prie en riant avec moi le monde.

( En prière

La sainte aux si légers soupirs

recueillie dans la paume du temps

Reine  
de la si petite intersection )

Ce putain de ciel étoilé sur le pas de ma porte, Vénus comprise, je l'attrape et je l'enfourne par poignées entre mes dents, qu'il croustille et verse son sel dans mes veines, mon sang, mon encrier de corps.

Tout à l'heure la nuit par la fenêtre de ma chambre où s'encadrent la montagne et le ciel dessinait de grands tourbillons blancs sur fond sombre et c'est tout, c'était très beau.

Libéré mon esprit empêtré depuis si longtemps dans un mélange d'exaltation et de douleur.

Restée très longtemps dans la forêt toute seule. Grimpé jusqu'à un endroit que je ne connaissais pas, soudain un rond de lumière en amont d'un grand sapin, des hêtres, des buissons, des rochers moussus, des souches tout étagées de merveilleuses petites langues orangées, plus de sentier, je ne sais pas comment je suis parvenue ici, je ne sais pas où je suis.

Il m'est arrivé un truc de conte de fée. Je suis encore partie dans la forêt, longtemps. Je fais très doucement, parce que j'aime le silence et pour ne pas déranger les animaux. Et voici qu'à un moment donné, j'entends un tout petit bruit de froissement de feuilles mortes, tout près de moi. Un joli campagnol qui vaquait à ses affaires. Je lui ai parlé à voix basse, nous étions à trente centimètres l'un de l'autre mais ça ne le gênait pas le moins du monde, il frétillait, même. Puis il s'est dirigé tranquillement vers le tronc couché que je venais d'enjamber, à l'endroit où se trouvait un énorme cèpe au chapeau grignoté mais encore tout à fait ferme et mangeable, pas du tout véreux. Après ça il a disparu.

J'ai pensé qu'il avait peut-être voulu me l'offrir, je l'ai pris. Il faut voir que tout était vraiment comme dans un conte, il y avait un moment que je grimpais et j'étais pleine d'oxygène... la forêt profonde, la lumière plongeant d'entre les feuillages très hauts, les grandes fougères, toutes les sortes de champignons aux formes fantastiques, les mousses très vertes et épaisses qui avaient l'air d'être des animaux à moitié endormis, les rochers des châteaux fermés...

De retour à la maison j'ai pensé que c'était sûrement lui qui avait commencé à grignoter ce roi des bolets, et que je le lui avais volé. Enfin, qui sait ?

La magie avait débuté quelques heures plus tôt, là-haut, au bord du gave rapide où je suis montée, et où j'ai vu un vautour posé sur le piton le plus pointu et le plus aride du massif. Je l'ai observé longuement avec des jumelles, il est resté là immobile à prendre le soleil près d'une

heure puis il s'est lancé dans le vide, déployant ses ailes immenses, ses deux mètres cinquante d'envergure qui se sont mis à flotter inlassablement dans les courants du ciel, oh la belle vie ! je voudrais être lui ! je n'ai pas pu m'empêcher de dire.

Cela c'était le matin, et la féerie a repris en fin d'après-midi au retour de ma virée en forêt, je suis restée assise dehors sous le parasol parce qu'il s'était mis à pleuvoir, là dans la musique de l'eau qui frappait la toile à regarder les rideaux de pluie fine dans lesquels le soleil jouait, et aussi le mouvement des nuages et les contours tout en rondeurs de certains cumulus soulignés de pure lumière.

J'ai pensé que si j'avais une pierre tombale, j'aimerais bien qu'elle comporte un petit creux, une sorte de niche où les gens pourraient glisser des choses. C'est comme si la nature était un anneau doré, dans lequel je suis.

Aujourd'hui je suis restée à la maison, à feuilleter ma bibliothèque. J'ai pensé qu'Actéon avait peur d'être mangé par ses chiens. Que le *Journal d'un séducteur* de Kierkegaard n'était qu'une stratégie vaniteuse pour masquer la vérité profonde de ce qui pourrait s'appeler *Journal d'un terrifié*. Ou *Journal d'un impuissant*, si l'on suit Chestov. J'ai pensé à *La beauté, tôt vouée à se défaire*, de Kawabata, où le jeune homme qui s'amuse à épier les filles et à les surprendre, caché dans l'ombre, finit assassin comme (symboliquement) le séducteur de Kierkegaard. "Il a vu, dit Mishima, la tristesse dans le cœur du criminel pour qui provoquer la mort c'était flirter avec la vie, sans pour autant flirter lui-même avec la vie." Le contraire de ce que Thoreau appelle "vivre délibérément" : "vous vous tenez juste devant un fait, face à face, et vous terminez là votre carrière mortelle."

Aujourd'hui je ne suis pas allée dans la forêt mais vers la fin d'après-midi je l'ai contemplée, et toute sa lisière d'arbres s'est mise à danser et à s'incliner, amplement, langoureusement, par grands paquets de lumières, pour me chuintier : oui... encore... encore, ma belle... aime encore... Du muret contre lequel j'étais, une belette a jailli d'entre les pierres, a aussitôt retiré dans l'ombre sa petite tête extrêmement vive, puis l'a ressortie, très curieuse, pour m'observer fixement. De nouvelles mésanges, non plus les mésanges bleues de cet été mais des mésanges charbonnières, nichent dans le mur de ma chambre. Le soir je fais du feu dans la cheminée et je reste près de lui, à l'écouter pépier comme une brassée d'oisillons quand je souffle sur ses braises, à le nourrir, l'attiser, l'admirer, m'en occuper comme d'un homme.

C'est devenu ma drogue de crapahuter dans la forêt. J'y vais le matin, j'y vais l'après-midi, et en rentrant le soir, comme je trouve qu'il est trop tôt pour s'enfermer déjà, je repars sous le ciel bleu et perle rosissant, et j'y retourne. Voilà dix-sept ans que je vis souvent ici mais je

n'avais jamais eu tant de passion pour la forêt. J'y allais essentiellement quand je voyais un chevreuil ou un renard et que je l'y suivais. Là j'y vais juste pour y aller. Me cacher. Me retrouver dans des endroits où je ne vois plus de sentier et où je ne sais plus très bien où je suis. Voir des choses fantastiques. Ces champignons qui poussent sur les souches, il y en a des gros gris-brun, on dirait des bêtes. J'en ai vu un qui faisait trente centimètres de long et dix d'épaisseur, dur comme du bois, j'ai cru que c'était un record. Mais un moment après, dans un endroit très pentu et broussailleux où je devais presque ramper, j'en ai rencontré un, accroché à une vieille souche pleine de trous comme un crâne, qui la circonscrivait presque, puisqu'il formait un trois-quarts de cercle un peu irrégulier de trente à quarante centimètres de rayon, soit environ soixante-cinq centimètres dans sa plus grande largeur.

À la tombée du soir, je suis allée à la « grotte de l'ours », un endroit secret qui fait un peu peur à cause de ce gros creux sombre sous une très grande pierre, dans un endroit encaissé, plein de verdure dense, où il y a deux étés j'ai parlé avec un rouge-gorge. J'ai vu de nouveau un rouge-gorge, c'est un oiseau pas peureux mais qui aime être tranquille aussi, et cette fois on avait juste envie de se taire, l'un et l'autre.

Dans un autre endroit, ce matin, j'ai vu une fleur rescapée, presque aussi grande que moi.

À force d'y aller, j'espère peut-être passer à travers et me retrouver dans une autre dimension, où l'on peut rencontrer soudain qui l'on souhaite ? Je crois sérieusement que le cœur de la forêt peut comprendre le mien, le nôtre.

Debout sur les étriers, j'enlace l'encolure de Babette jusqu'à me coucher contre elle en m'étirant de tout mon long, bras gauche tendu, doigts écartés, pour essayer d'attraper cette foutue barrière à vaches.

- Hé, va pas tomber !

Pierre, un fils de paysans d'ici aux allures de cow-boy Malborro, bien planté sur ses pieds, belle gueule tannée par cinquante ans de soleil d'altitude, yeux délavés rieurs, Pierre qui connaît tout pareil la montagne, les chevaux et les femmes, m'attend, monté sur Patti. Je ne le regarde pas, mais le sourire dans sa voix me fait sourire aussi. Une dernière impulsion des reins, et je touche la barre de fer. Je fais reculer ma jument en l'encourageant de la voix. Le portail grince sur ses gonds. Accrochée d'une main à la crinière, je me penche encore en avant pour l'attacher au piquet. En se refermant, il produit un tintement clair comme un signal de départ.

Ma belle alezane anglo-arabe emboîte le pas à la noire merens – une race de chevaux pyrénéens trapus, agiles, parfaitement adaptés à la montagne. Patti est manifestement très fière d'être montée par Pierre. Elle va de l'avant avec énergie, je dois régulièrement presser mes mollets contre les flancs de Babette pour la dissuader de traîner et de se laisser distancer. À deux

ou trois reprises elle s'arrête pour répondre à Ixia, sa fille, qui l'appelle de l'enclos où elle est restée. La séparation lui arrache le cœur et elle le manifeste en faisant des siennes, renâclant, hennissant, me lançant des regards chargés de reproches et de menaces. Mais dès que nous avons passé la barrière à vaches, elle se décide à accepter la promenade, et même à y trouver du plaisir. Je lâche la bride et me laisse bercer par son pas.

Le soleil rebondit déjà sur la petite route goudronnée, contre laquelle les sabots de nos juments claquent. Pierre se retourne pour me demander si je n'ai pas froid. Il est neuf heures du matin, l'air est vif et je ne porte qu'un t-shirt à manches courtes. Mais j'ai toujours le sang qui chauffe vite. Nous quittons le chemin de Lumière, les chevaux pénètrent entre les arbres, s'engagent sur l'étroit sentier du Rioulet, très escarpé. Un bon moment, nous restons dressés en avant sur eux, une touffe de crinière serrée entre les doigts, pour leur faciliter la montée. Feuilles, fougères et branchages nous effleurent au passage. Souvent leurs sabots glissent sur les roches qui émergent en escaliers de la terre humide, mais ils connaissent bien le terrain et leur pied est sûr. Tête basse ils grimpent, captivés par l'effort, le plaisir et la difficulté.

L'odeur lourde de la forêt commence à me tourner la tête, l'euphorie me gagne. J'ai la sensation d'être entourée d'une vie luxuriante, des oiseaux crient et chantent en tous sens, un pic noir mitraille un tronc, des buses et des faucons survolent les hêtres et les sapins d'où la lumière tombe comme de stroboscopes, des choses bougent dans le sous-bois d'où montent des effluves de bêtes sauvages et de pourritures, la profonde combe ravinée que nous longeons maintenant sur notre gauche creuse jusqu'au vertige l'absolue cruauté de la nature.

La suite, je l'ai racontée le lendemain à Marcot, le fermier. Vers une heure et demie il est passé. Lui aussi voulait s'assurer que tout allait bien, que je n'avais besoin de rien. C'est toujours comme ça, les gens de la montagne sont chaleureux et solidaires, et même si je ne vois pas d'autre habitation depuis chez moi, même si j'ai l'air éloignée de tout, je sais que je peux toujours compter sur les autres. J'étais contente de le voir arriver, balançant à chaque pas sa grande carcasse mince et athlétique comme s'il voulait l'ancrer dans la terre.

On a pris une tasse de café dehors, au soleil. Il a demandé si j'avais vu l'ours, moi aussi. Je lui ai dit que non, mais que Pierre était formel.

- Où est-ce que ça s'est passé, exactement ? a demandé Marcot.
- Tu vois la cabane forestière, au bout du Rioulet ? Là, le chemin descend un peu, et puis tu as un plat...
- En allant vers Betpouey ? Là où il y a la sapinière ?
- C'est ça. Et après t'as un lacet, et un bout de chemin qui s'arrête à la barre rocheuse...
- Le Castets d'Ayré.

- Oui, je crois. Là où on voit les pylônes électriques qui descendent sur Lumière...

- Je vois.

- Bon, ben, on était là, au niveau de la sapinière. On galopait, et puis tout d'un coup les chevaux ont paniqué, Pierre a sauté juste avant que Patti l'entraîne dans le ravin, et moi Babette m'a envoyée par terre, j'ai pas eu le temps de comprendre. Ça s'est passé à toute vitesse mais Pierre était devant et il a vu l'ours, là, au lacet, à moins de cent mètres de nous... L'ours l'a regardé, et puis il a fait demi-tour, et il a disparu dans la barre rocheuse.

- Et vous êtes pas allés voir ?

- Pas tout de suite. On était sous le choc. T'imagines ?

J'ai bien vu qu'il avait peur, lui aussi, rien que d'y penser. Même s'il ne voulait pas trop y croire. Ça fait des siècles qu'on a peur de l'ours, ici. Tant de batailles, pendant tant de générations, pour protéger les précieuses brebis contre la bête... ça ne s'oublie pas comme ça... Marcot était devenu sombre. On a encore un peu parlé de ça, il a dit qu'il irait voir, ce soir. Pour changer de conversation, je lui ai dit que j'avais trouvé à la poste une lettre du maire informant ses administrés qu'il avait sollicité la SPA afin que soient mis en fourrière les chats errants, et leur demandant de ne plus laisser « vos animaux de compagnie en liberté ». Voilà, la stupidité moderne : interdit d'avoir un chat dehors à la campagne, mais on vous ramène des ours capturés à des milliers de kilomètres de là et qui ne savent plus où ils en sont, eux non plus... Heureusement pour Mi-Ti, elle a vécu et quitté ce monde avant d'avoir le choix entre la prison ou la rafle... À son tour Marcot a changé de sujet, j'ai senti que ce monde de fous le rendait fou, lui aussi.

- Alors, t'as vu, y a eu des coupes dans ta forêt...

- Oui, je suis allée voir. Un peu trop à mon goût. Il y va pas un peu fort, le type de l'ONF ?

- Oh, il fallait éclaircir. Et puis t'auras le soleil qui passera mieux, l'hiver...

- Mouais... Qui est-ce qui est venu faire le bois, ici ? Avec leurs tracteurs, ils ont foutu le terrain en l'air. T'as vu ça ? C'est plein d'ornières, c'est tout boueux... Et puis ils ont emporté le gros bois mais ils ont laissé les petites branches par terre, c'est dégueulasse, il y a plein d'endroits où on peut plus passer...

- Bah, maintenant, c'est comme ça, les gens savent plus travailler...

On s'est levés, on est allés vers l'abri à bois. On a regardé pour combien de temps il m'en restait, et quelle rangée de bûches je devais utiliser en premier, les plus sèches. Je le savais déjà mais ça fait toujours du bien, entre homme et femme, et même entre personnes, de se demander conseil et de se montrer qu'on a besoin les uns des autres – c'est l'une de ces choses qu'on n'a pas encore oubliées, ici.

Le boulot l'attendait. Je l'ai raccompagné au lacet. On jetait tous les deux des yeux dans la forêt comme si l'ours risquait d'y apparaître à tout instant. J'ai levé la tête et j'ai vu la lune tout près d'être pleine, très haut dans le ciel. « Paraît qu'il va neiger demain, il a dit. On attendait cette lune pour contrer la puissance de l'autre. » Il faisait vraiment doux, mais après tout on a déjà vu le temps changer très vite. Si le froid finissait par arriver, l'ours irait s'endormir, comme le Grand Bouc sous la paupière de glace des lacs, près des sommets, et on serait tranquilles jusqu'au printemps. Mais le bruit du monde ne le rend-il pas insomniaque, comme les humains ? Il arrive qu'on voie ses traces dans la neige et sur les troncs qu'il griffe, même en plein hiver. Puis il s'approche des maisons et des granges, cherche les brebis, en tue une douzaine d'un coup de patte et leur ouvre le poitrail pour manger leur cœur.

Marcot est remonté dans sa camionnette et je l'ai regardé s'éloigner en cahotant sur le chemin, jusqu'à ce que les arbres l'avalent.

Le lendemain matin, j'ai décidé de vaincre mon traumatisme et je suis repartie en forêt. Somptueuse comme toujours avec sa lumière qui m'appelait d'entre les hêtres de la cathédrale, sa lisière pourpre d'arbustes aux petites feuilles écarlates, son odeur de pourriture divine montant du sol, ses rochers à moitié couverts de mousse, ses branches d'où pendent des lichens, ses feuillages incandescents entremêlés dans le vide du ciel. Je suis entrée à l'intérieur et j'ai commencé à monter, lentement.

Le sang s'est mis à circuler plus vite et plus chaud sous ma peau. Les animaux de mon corps s'étiraient dans mes muscles.

Soudain un jeune chevreuil a surgi, droit sur moi, brutalement propulsé du sexe invisible de la forêt, ouvert entre les troncs. À un mètre il s'est arrêté net dans sa course, une vibration lumineuse a parcouru son flanc en sueur, il m'a regardée dans les yeux. Dans les siens j'ai vu l'urgence. Il a fait volte-face, est reparti en sautant au-dessus des pierres. Il avait un trou rouge au côté, d'où le sang s'étoilait sur sa robe fauve.

Je l'ai suivi, comme chaque fois qu'il m'est arrivé de rencontrer un animal sauvage. Il avait encore la force de faire des bonds qui l'éloignaient de moi rapidement, mais je courais comme une aveugle à sa suite en montant puis dévalant la pente, trébuchant dans les rochers et les branchages tombés, les yeux rivés sur lui. Il s'est arrêté, épuisé. S'est retourné, m'a lancé un long regard de reproche, en aboyant. Il me chassait mais c'était comme s'il m'appelait, j'ai continué à marcher vers lui, en soufflant fort moi aussi. Quand j'ai été presque à le toucher, il s'est couché entre le hêtre et la grosse pierre. Un coup de feu a retenti, s'est répercuté entre les troncs, et j'ai compris que c'était la fin du monde pour moi. Le temps s'est décomposé, j'ai mis la main sous mes côtes, dans ma plaie chaude.

En me laissant tomber j'ai hurlé de douleur et de rage et je me suis mise à ramper pour tenter encore de le rejoindre. Les parfums de mousse, de feuilles mortes, d'humus, de champignons, de lichens, de bois et de pierre ont tissé autour de moi une toile en fil d'ange. Des étoiles ont commencé à voltiger devant mes yeux, l'odeur puissante de l'animal a envahi l'espace, j'ai rampé pour le rejoindre.

Le petit chevreuil suffoque, je suis couchée contre son corps brûlant, un bras autour de son cou. Sa tête gît sur le sol, sa langue épaisse sort de sa bouche ouverte, en même temps que l'air qui passe par lui avec un son rauque le sang coule, des caillots restent accrochés à ses babines.

Je caresse faiblement son pelage fauve, inondé de transpiration. Le mouvement me fait gémir de douleur, je suis blessée au flanc moi aussi. Je me tourne lentement pour soulever mon pull plein de sang et regarder la plaie. Comme lui je transpire. Je vois un trou plein de sang noir coagulé, l'hémorragie s'est arrêtée. Je replace délicatement mon t-shirt sur mon ventre.

Je caresse la tête de l'animal enfantin en lui parlant, il me regarde, ses petites dents blanches et carrées sont si belles, il me regarde, je rentre sa langue dans sa bouche, on se regarde, des deux mains je la lui tiens fermée, je presse son museau dans ma paume, je l'étouffe en lui parlant encore, doucement. Il cesse de suffoquer, ses yeux deviennent vitreux, il meurt.

Il ne bouge plus, son corps qui porta la vie et contre lequel je repose encore ne frémit plus, il est mort.

Cet été au pied de ce même arbre et sous ce même rocher une femme a trouvé son petit garçon inanimé, la tête en sang. Il avait un trou dans la tempe, elle a d'abord retiré la feuille morte qui était plantée dedans. Alors qu'elle était en train de surfer sur Internet, l'enfant avait fait une chute de dix mètres du hêtre où il jouait avec son frère, qui était venu la chercher en tremblant et hurlant de terreur.

Et ils avaient couru ensemble à la forêt, et elle avait porté son fils, son bébé de dix ans, dans ses bras sous le soleil énorme jusqu'à la maison, contrainte de mettre un genou à terre plusieurs fois dans la montée, flanchant sous le poids de ce corps désarticulé, murmurant d'une voix d'oiseau des mots doux pour le réveiller et conjurer le désespoir, écrasée de terreur elle aussi. Moi petite femme debout mon grand fils en travers de mes bras remontant la pente dans les pleurs d'amour du petit frère et notre complète solitude, formions une bien lourde croix. Et l'enfant n'était pas mort, il avait repris connaissance, même si ses yeux ne cessaient de se voiler et de partir dans tous les sens. L'hélicoptère l'avait emmené à l'hôpital comme il allait m'y emmener tout à l'heure après que le chasseur, un type énervé qui avait voulu tuer l'ours peut-

être, m'aurait trouvée. La mort qui avait été épargnée à l'enfant, ce chevreuil était venu la prendre en charge, et nous sauver tous deux.

Le vautour mange la mort. Là se trouve la vérité. Dans le labyrinthe de la chair secrète, dans ces ténèbres où seuls peuvent voir le donneur, la donneuse d'amour et le mangeur, la mangeuse de mort – le même, la même. La mort est belle parce qu'elle est vraie. Rassasié de vérité, le vautour fauve arrache son lourd corps à la pesanteur et fait son office : navigue avec ses compagnons dans le vide de l'aube à la tombée du jour : tels les colonnes d'un temple signalant l'espace, à la gloire de la lumière. Ainsi cet être plein de mort s'acquitte-t-il de sa mission, être vivant et célébrer la vie.

Est-il possible de dire : « Le vautour est heureux » ?

Si oui, il est heureux.

Champ de bataille, champ de ruine. À lui la mort. L'odeur monte. Debout dans son aire il se lisse les plumes. Le temps ralentit et s'amenuise. Bientôt la descente.

La différence entre le vautour et la hyène, c'est que cette dernière reste à terre et ne transmue pas la mort en beauté.

Avant même d'être mort, Lazare était ressuscité d'emblée par Jésus, qui considérait d'avance sa mort comme un sommeil. Mais avant de pouvoir le ressusciter effectivement, Jésus a dû pleurer.

Si Marie-Madeleine n'a pas le droit de toucher Jésus après sa résurrection, c'est qu'elle doit être parachevée par les larmes de son officiant. Jésus doit libérer les pleurs, c'est le long de cette pluie qu'il va monter au Ciel.

De mes doigts pleins de sang j'ai essuyé mon visage en sueur et en larmes. Je me suis retournée sur le dos entre les pattes de l'animal et j'ai eu envie de dire une prière pour lui. Je n'en avais jamais appris, je n'en connaissais pas, mais je sentais que malgré mon épuisement la parole poussait en moi, elle voulait se dire pour remercier, sanctifier le sacrifice et la vie qui doit vaincre, la parole poussait dans mon corps douloureux comme un enfant à l'heure de naître, et je n'avais d'autre choix que d'accompagner les convulsions de mon esprit qui voulait se libérer.

Sur une branche basse du hêtre, cet arbre encore jeune auprès duquel j'étais revenue si souvent faire silence après l'accident, se tenait un rouge-gorge. Il m'adressa un pépiement, je lui dis bonjour.

Le rouge-gorge est un oiseau solitaire, mais il ne répugne pas à approcher les êtres humains. Alors je me suis mise à lui parler, sachant qu'il m'écouterait et qu'ensuite, peut-être, par les voies mystérieuses de la Langue, il leur rapporterait ma parole.

« Petit oiseau, lui dis-je, sais-tu ce que je vois ?

Le monde est peuplé de hordes de violons qui cassent la gueule de leur violoniste en croyant qu'ils vont savoir jouer tout seuls. Qui est ton violoniste, bel oiseau ? Le même que le mien. Mais tu ne l'oublies jamais, c'est pourquoi il te porte, alors que moi sans cesse je trébuche, et rampe, ou tombe dans des fosses, et souffre d'avoir perdu la lumière.

Le monde naturel reste bien notre ennemi numéro un, comme peut-être nous sommes le sien, nous autres pauvres humains. Un moment j'ai vécu le rejet de mon être par le monde naturel, un moment où ce monde m'a abandonnée, jetée à terre puis abandonnée comme si je n'avais jamais existé pour lui. Un moment j'ai su que le monde naturel n'était rien, rien d'autre que le Grand Rien, dur, glacé, insensible. Que lui et moi étions irrémédiablement autres, séparés. J'ai connu le moment où aucun mot ne peut dire votre solitude. Un moment j'ai connu que la consolation de la nature pouvait m'être retirée, aussi.

Puis je me suis retrouvée devant le choix et j'ai fait le choix de Dieu, c'est-à-dire le choix de voir le monde habité par une âme plutôt qu'insignifiant. Peut-être parce qu'il faut aussi du mensonge à la vérité, comme le dit à peu près Nietzsche. Et parce qu'il faut un Dieu fait homme au sein de la Nature, pour la rendre heureuse.

Petit oiseau, écoute encore.

Voici que ce chevreuil est mort à la place de mon fils, lui qui faillit mourir à la place de sa mère tombée dans le néant, et voici que je peux te parler, oiseau. Comment vois-tu le monde, toi ? Penses-tu ? Connais-tu des états d'âme ? Tu m'écoutes, attentif, et je vois que tu as en tout cas des états d'esprit. Le seul réel que nous puissions soutenir, nous autres humains, est celui qui se vit dans un état de conscience détaché du Tout. S'il ne nous est donné par grâce dans la solitude et la fusion, le Tout nous écrase. Nous ne pouvons vivre le quotidien social qu'en nous oubliant ; nous ne pouvons agir qu'allégés de notre être par le besoin, le désir ou la nécessité qui nous portent.

Nous, hommes et femmes de la dernière heure, *homo techno*, engagés dans le tunnel blanc du troisième millénaire, icebergs fantomatiques, ne connaissons plus ni les profondeurs ni les surfaces. Ni l'être ni l'action. Ni le rêve révolutionnaire ni la vie essentielle. Nous stagnons entre un nombre indéterminé d'eaux, un nombre indéterminé d'existences, impuissants. Nous sommes les habitants des limbes.

Pardonne-moi, gracieux oiseau. C'est qu'on ne peut pas connaître l'espérance si l'on n'a pas d'abord été désespéré. On ne peut pas aller au-delà de l'espoir et du désespoir si l'on n'a pas

su, dans le désespoir, s'illuminer d'un sourire d'enfant. Ce n'est pas de désespoir que souffre notre monde, c'est de ne pas savoir atteindre son désespoir.

Au-delà de l'espoir et du désespoir, vient ce qui arrive. En-deçà, rien n'arrive et nous sommes morts.

Sais-tu ce que je vois ? Je vois que ce pays ressemble à un vieil homme qui a passé sa vie à jouir et abuser de son pouvoir et qui, déclinant, se masque pour mendier la compassion de la jeunesse, l'absolution de la jeunesse, avec laquelle il se comporte pourtant comme il l'a toujours fait : mentir, utiliser les autres, les flatter pour mieux les renier, les anéantir et leur faire porter le poids de l'enfer qu'ils méritent eux-mêmes.

Ce pays vampirise sa jeunesse, ne la caresse que pour la maltraiter, lui interdire l'avenir. Vous êtes dans son même sac d'ogre, jeunes cadres, jeunes chômeurs, jeunes intellectuels et jeunes voyous. Vous payez aux vieux des décennies de retraite souvent plus confortables que vos salaires et tout ce qu'il y avait à prendre dans ce pays, ils l'ont pris.

L'art, la littérature, ils les ont pris et saccagés.

Les idéaux, la foi et l'innocence, idem.

L'amour, l'amour érotique, l'amour des enfants, l'amitié sans calcul, idem.

La nature, la beauté.

La politique.

Le travail.

La presse.

Ils se sont servis, et alliés dans le crime à un point que nulle société avant n'avait atteint.

Et ceux qui aujourd'hui parviennent à sortir la tête de l'eau en leur riant au nez, de leur barque pourrie les vieux ogres ne leur tendent la main que pour pouvoir, une fois récupérés, les faire bouillir et les bouffer aussi. N'ayant d'autre ambition que de se nourrir et de vivre encore, encore un peu plus longtemps et même au-delà : continuer à ne pas laisser la place, une fois morts.

Pourtant, pourtant, c'est vous qui êtes jeunes, et puissants si vous les rejetez. Et ils seront bel et bien vaincus.

Rien n'est plus difficile car le système qu'ils ont mis en place est devenu notre milieu naturel, parce qu'on a l'impression que même si l'oxygène y est rare, c'est le seul endroit où l'on puisse désormais respirer, rien n'est plus difficile mais rien n'est plus nécessaire : rejetons leur système. Partons, allons être ailleurs, ailleurs sur la planète ou bien chez nous mais pas dans leur combine, ailleurs et autrement de toute façon.

Défait de ses colonies, ce pays s'est auto-colonisé selon le même esprit de profit par l'exploitation de ses forces vives, empêchées dans le même temps d'accéder aux pouvoirs

économique, politique, médiatique. Systématiquement désespérées en même temps qu'exploitées et tour à tour fustigées ou flattées.

Même démasquée, l'imposture perdure, rien ne semble pouvoir l'empêcher de régner. Voilà trente ans que les nouveaux philosophes ont accédé à la parole par une stratégie de maîtrise des médias, au détriment de l'élaboration d'une pensée réelle. Le système, étendu au monde politique, artistique, intellectuel, est désormais général et verrouillé. D'autant qu'il s'est allié aux détestables vices de notre nation, le règne de l'administration et le sens aigu des hiérarchies sociales. Rigidité de ce pays pour moitié peuplé de secrétaires toujours prêts à faire barrage, à tout propos. Cette culture des « privilèges ». Cette terre que de tous bords on n'en finit pas de vouloir s'approprier et cadenasser.

Cessons de fantasmer sur les dangers de la Machine, la Machine n'est dangereuse qu'en servante du Système et c'est lui qu'il faut combattre, c'est de lui qu'il nous faut nous débarrasser et débarrasser ce vieux pays que nous aimons pourtant, ce vieux pays auquel nous pourrions faire tant de bien s'il renonçait à se préserver en nous fermant sa porte au nez. Si nous renoncions à venir manger à ses pieds les miettes qu'il nous jette comme aux moineaux. S'il renonçait à ne nous faire fantasmer à l'exposition de ses appas que pour mieux se dérober. S'il nous laissait, au moins, l'approcher et le toucher vraiment.

Ne vous battez pas entre vous. Jeunes du monde entier, soyez solidaires contre vos vieux ogres, remettez-les à leur place qui devrait être noble et qu'ils ont souillée comme le reste, et ce faisant, prenez aussi la vôtre. Dans votre monde, un monde qui attend que vous lui rendiez l'éternité, c'est-à-dire la possibilité d'être transmis. »

De temps en temps, l'oiseau pépiait pour me répondre, puis il inclinait un peu la tête en fixant sur moi son œil vif, comme pour m'encourager à poursuivre. Je continuais, et peu à peu c'était le chevreuil aussi, la pierre et le hêtre qui parlaient à travers moi, peu à peu ce n'était plus moi mais la voix de toutes les voix qui parlait à travers moi.

« Il y a un point, tu le sais mieux que personne toi l'oiseau, où la précarité et la pérennité se rejoignent. Apprendre à vivre précaire, c'est apprendre à vivre. Dieu dans le désert distribue jour après jour la manne, il suffit de le savoir pour qu'il en soit ainsi.

Mais le vivre demande une foi, c'est-à-dire une force, dont *l'homo consummator* est devenu incapable. Seuls les habitants des pays pauvres, les migrants, les aventuriers peuvent encore porter en eux cette force. C'est en te regardant vivre, oiseau, que je veux dire à l'homme : Sois l'aventurier de ta vie !

Ne crains pas de perdre tes biens du jour au lendemain.

Ne te laisse pas posséder par ce que tu possèdes ou désires posséder.

Je te parle de ce que j'ai connu, de ce que je connais.

Cela suppose non pas que tu renonces à te battre, mais que tu combattes chaque jour contre toi-même.

Cela suppose que tu renonces à trop attendre de la société, qui est alors ton pire ennemi.

Ne demande pas davantage de subventions, d'allocations, de lois pour te protéger. Ce qu'il faut ce n'est pas demander, c'est prendre. Ce qu'il faut prendre ce ne sont pas des garanties, ce sont des libertés.

Comme le bonheur est une somme de moments heureux qu'il ne tient qu'à toi de saisir et de vivre, la liberté est une somme de libertés, y compris de petites libertés prises ici et là avec telle coutume, telle bienséance, telle loi, telle bien-pensance, tel discours, telle vision.

Ne t'imagines pas que pour être libre il te suffit d'être libre dans ta tête. Ne t'imagines pas non plus que pour être libre il te suffit de satisfaire tes désirs. Ta liberté d'esprit est limitée par l'exercice que tu en fais : si tu ne l'appliques pas dans les actes concrets de ta vie, elle devient une machine infernale et mortifère. Ta liberté d'action est limitée par la pensée que tu en as : agir sans connaissance de cause n'est pas le fait d'un homme libre mais d'un enfant encore dépendant.

Choisis toi-même les bornes que tu dois poster ou franchir sur le chemin de ta liberté. La liberté est un chemin à faire à chaque instant, l'homme libre est toujours en marche.

Combats chaque restriction de ta liberté que la société t'impose ou tente de t'imposer (le plus souvent, elle n'y parvient qu'avec ton consentement). Essaie par tous les moyens d'identifier et de contourner les obligations et les mots d'ordre. Toutes les règles auxquelles le monde moderne t'oblige à te soumettre, notamment les horaires et les formalités administratives, compense-les par une prise de libertés supplémentaires, ailleurs. Si tu ne peux franchir une frontière sans passeport, rien ne t'oblige à voyager en suivant les guides.

Sache entendre l'autre parole que porte une parole.

Ne perds pas ton énergie à chercher à gagner autre chose que ta liberté, car gagner sa liberté c'est gagner tout le reste, y compris de quoi nourrir son corps, son âme et son esprit. Gagner chaque jour sa liberté, c'est aussi gagner l'accès à l'amour vrai et à la connaissance supérieure. Gagner sa liberté, c'est vivre vivant.

Je te parle d'une vie que j'ai menée, que je mène. D'un combat que je pratique. Et qui est la nature de l'être.

L'amour et la connaissance, n'est-ce pas ce que tu peux te souhaiter de mieux ? N'est-ce pas le seul devenir perpétuel que tu puisses t'offrir ? N'est-ce pas ce que tu peux offrir de mieux

aux autres, ton meilleur être ? N'est-ce pas le seul mieux-être, et la meilleure arme contre les forces négatives, le mal engendré par la haine et l'ignorance ?

Quels que soient ton origine sociale et culturelle, ta nationalité, ta couleur de peau, ton sexe, ta date de naissance, ne les tiens jamais pour acquis.

N'essaie pas d'entrer dans un moule mais n'essaie pas non plus de dominer ta vie. Considère-la comme une monture, cheval ou moto, serre-la convenablement entre tes cuisses et conduis-la, mais en respectant sa façon de se mouvoir. Ne t'imagines surtout pas que tu peux mépriser son fonctionnement pour n'en faire qu'à ta tête ; ni qu'il suffit d'avoir le cul sur la selle pour qu'elle t'emmène quelque part.

Apprends à lire les livres (lire vraiment), à déchiffrer le monde, à entendre la langue des oiseaux, des arbres, de la mer. Ne perds pas ton temps à essayer de te connaître toi-même si tu n'as pas d'abord appris à parler avec tout ce qui parle, c'est-à-dire tout. L'introspection, la philosophie, la psychanalyse, les religions ne font que t'enfermer davantage entre les murs de ta prison si tu ne t'en es pas d'abord échappé.

Quel que soit le processus dans lequel tu t'engages, ne le fais pas en espérant ta liberté, fais-le en homme déjà libre. Même les périodes de servitude, volontaire ou non, même les moments de grande souffrance ou de grande jouissance, et ni la gloire ni l'humiliation, ne doivent pouvoir entamer ta liberté.

Ta liberté doit savoir et admettre qu'elle ne peut être que relative : elle n'en sera que plus farouche et solide. Personne ne naît libre, mais il est possible de mourir infiniment plus libre qu'à sa naissance. Regarde ce qu'il en est : la plupart n'ont fait au cours de leur vie qu'épaissir les murs de la prison autour d'eux. Et il en sera de même pour toi, si tu ne combats pas chaque jour.

Apprends à voir de tes propres yeux. Kafka dit qu'il faut se laver les mains le matin en se levant avant de se toucher les yeux. Pourquoi ? Pour la même raison qui fait écrire à Nietzsche qu'il faut savoir ressortir propre même d'une situation malpropre. L'homme est appelé à mettre la main à toutes sortes de pâtes au cours de sa vie et souvent il le fait de nuit, c'est-à-dire les yeux fermés, sans avoir conscience de ses actes sur le moment. Il s'agit de ne pas laisser les mains souillées contaminer le regard, de ne pas porter la boue à ses yeux, ni même la pâte à gâteau, il s'agit de préserver la possibilité de voir l'invisible, la vérité qui ne se montrent qu'aux pupilles pures et saines.

La précarité isole, fragilise, déshabille, déshonore aux yeux de la société. Elle est porteuse de grandes angoisses, jusqu'au moment où l'on s'est assez combattu soi-même pour l'accepter pleinement. Alors elle, la condition primitive de l'homme, devient tout simplement le mode idéal d'existence, le seul mode d'existence et de vie possibles, la seule révolution

permanente. Alors soudain elle pourvoie à tous tes besoins sans effort, de même que la température du corps se régule elle-même et permet de s'adapter aux aléas des saisons.

Être précaire c'est être nu : un cauchemar, un vice, une honte, une peur, une transgression, un rêve, une joie ? Si c'est une joie, tu verras que bientôt tes yeux se déshabillent aussi : tombée la croûte de peinture, le chef-d'œuvre t'apparaît, et tu entres dedans.

Je suis Blanche et je suis Noire, je suis Femme et je suis Homme, je suis Vieille et je suis  
Enfant, je suis Mère et je suis Vierge, je suis Eau et Feu, Jour et Nuit

vierge noire, femme-enfant, soleil-lune, mâle-femme, œuf-ancêtre,

vieux chamane accroupi je dessine dans le sable du désert australien, jeune prêtresse  
virevoltante je joue avec les noirs taureaux de Crète, rocker torse nu debout sur une immense  
scène je chante à la face d'une foule innombrable, femme fatale couchée sous le ciel je manipule  
les bijoux de mes clients et j'allaite les âmes,

je suis de tous les temps, de tous les sexes, de tous les pays, de toutes les fêtes, de toutes  
les tragédies, de toutes les couleurs, de toutes les formes, de toutes les langues, de toutes les  
religions, de toutes les folies,

je suis la sagesse même,

les animaux s'étirent dans mon corps,

je suis libre !

C'est à toi de te lever, te lever du livre

Pars bouge-toi

Aime un homme ou une femme fais-lui des enfants sauvages restez unis tout le temps de  
votre aventure soyez heureux

Dédaigne les écoles et les frontières, respecte les écoles et les frontières que tu auras toi-  
même créées et fixées

Sois sans modèle

Aime sans mesure

Souffre sans peur

Jouis sans le vouloir

Trouve un maître spirituel, dépasse-le, dépasse-toi toi-même

Lance-toi dans l'expérience des limites puis bondis dans l'illimité

Sois de partout

Dépasse l'imagination

Dépasse-la en actes et en être  
Sois courageux  
Refuse ta lâcheté  
Aie du cœur à l'ouvrage, à l'honneur et à l'amour  
Accepte ton royaume.  
Le royaume c'est le réel, parce que le réel c'est le spirituel.

Espérance, vieux fardeau de l'humanité désespérée. N'espère pas. C'est là, tout de suite, qu'il faut vivre et agir.

Rends grâce à l'inutile.

Que ta vie soit poétique, chaque jour, chaque nuit, à chaque instant. Qu'il en soit ainsi, et nulle instance n'aura de pouvoir sur toi.

Cherche en toi le sens du mot « poétique ».

Ne cherche pas le bonheur dans une vie rêvée.

Ne le cherche pas dans l'art ni dans la littérature. Ne le cherche pas dans la religion. Ne cherche pas le bonheur, aime et vis.

Ne crois pas en l'infini. Ne crois en rien. Ce à quoi tu veux croire est en réalité l'implantation du néant en toi.

Retourne-toi, fais face à ce qui te poursuit, combats loyalement.

Fracasse le miroir. Quand tu sauras que le royaume ceint d'un miroir n'est pas encore le royaume.

Être puissant n'est pas régner sur soi ni sur autrui. Qui veut régner est appelé araignée, comme a dit le poète. As-tu envie d'une existence d'araignée ? La puissance est dans la foi.

La foi c'est juste adhérer à la vie, à la ruche de sens de la vie. Être relié aux circuits qu'ils empruntent par et depuis toutes les dimensions. La foi, c'est être au centre des sens l'absolu de la justesse. Souviens-toi : il ne s'agit pas d'avoir la foi, il s'agit de l'être. Sois la foi.

Sois souple, écoute la Langue, réponds, ajuste-toi, navigue.

Sois souple vraiment, car voici l'aube des déchirures et des passages entre les dimensions, voici le nouveau monde et les nouvelles vies à inventer.

Sois doux, sois douce.

Que le chant te porte.

Je t'aime. »

Je me tus, et l'oiseau s'envola.

Je dévalai une rue déserte et ensoleillée en tournoyant sur moi-même comme un derviche soufi en robe de lin blanc, dans une grande joie, entrai, toujours tournant, dans une échoppe ouverte où Juan, sombre silhouette, se tenait debout derrière un bureau, de là passai dans une grande cour claire entourée d'un déambulatoire et d'arcades ou d'arbres, autour de laquelle je tournai tout en continuant à tourner sur moi-même dans ma danse absolue, veillant à la justesse du mouvement de mes pieds, les bras en croix, la paume droite tendue vers le ciel, la gauche tournée vers la terre pour y reverser la grâce du ciel, la tête un peu penchée sous l'extase.

J'avais dû perdre conscience quelques instants, car je sortis de cette vision dans un état d'étonnement absolu. Que faisais-je là ? Qui disait je en moi ? J'avais tout oublié. Autour de moi tout vibrait, formait des cristaux d'une finesse inouïe en se rassemblant par des mouvements de ballet ravissants. « Étoile des neiges, mon cœur amoureux », se mit à chanter doucement l'espace. Et du fond de la lumière la mémoire me revint lentement, j'avais entendu cet air dans mon enfance, c'était mon père qui le chantait et j'étais alors heureuse comme une princesse. Puis tout le reste me revint, la balade à cheval, l'ours, la forêt, le chevreuil blessé, ma propre blessure. Je me rappelai aussi de Juan, que je venais de voir, un jeune critique littéraire tourmenté par la question du Mal, avec lequel j'avais conçu des relations amicales et stimulantes (dans un roman, il faut souvent simplifier, me dit un jour Michel Houellebecq), mais qui, à la suite d'une brouille, avait écrit sur la Toile un violent article contre moi. J'avais trouvé un moyen d'obtenir réparation dans le Réel, pour lui aussi bien que pour moi, en lui demandant un service qu'il m'avait aussitôt rendu : m'introduire auprès des éditions du *Rocher*, parfaitement nommées pour une montagnarde, où je souhaitais trouver un refuge secret avant de réapparaître sous un nouveau jour.

Oui, voilà, c'était précisément la situation que dévoilait cette vision. Mais j'y reconnaissais également le symbole de cette vie par où nous passons, et de cet ego qu'il nous faut éprouver et abandonner, entre deux danses dans la lumière, aux sons, mélodies et rythmes des photons, électrons et autres gravitons qui oscillent et valsent de toutes parts. J'étais venue à tout ce qui pouvait s'appeler Damné, dans une ivresse de descente improvisée ; j'en ressortais en volonté, dans la maîtrise de l'art et l'accord parfait avec l'ordre de l'univers.

Il y eut de grandes rafales de vent, ça hurlait de toutes parts et ça portait le froid. Je me suis serrée un peu plus contre le petit chevreuil, j'ai fermé les yeux et j'ai traversé encore un tableau.

On dirait un tigre, avec ses pattes et son corps rayés, jaune et noir. Elle a tendu sa toile dans le recoin de la fenêtre, dehors. Une mouche étourdie vole à côté des grosses pierres grises du mur, et soudain se prend dans le filet.

- Indy ! crie Jean. Vite !

L'araignée fonce sur l'insecte, plus vite qu'un avion. La toile tremble, les ailes, le corps et les pattes de la mouche tremblent, Jean tremble dans sa tête.

- Viens vite ! crie-t-il encore, de toutes ses forces.

De ses très longues pattes pointues, l'araignée fait tourner plusieurs fois la mouche sur elle-même, comme pour l'emballer dans un papier cadeau invisible.

- Quoi ? demande Indy en arrivant.

Maintenant l'araignée se touche la bouche, puis l'abdomen : elle va faire un bon repas, d'avance elle se frotte le ventre de plaisir. Indy et Jean se rapprochent de la toile, pour voir ça en gros plan.

L'araignée colle sa bouche minuscule à la gorge de la mouche. Longuement, longuement, tout en descendant le long du ventre noir, elle se met à la téter. Pendant ce temps le corps de la mouche a des soubresauts, en cadence.

Les deux enfants se taisent. Ils regardent le spectacle. Puis Indy retourne lire sous le parasol, et Jean rentre à la maison.

La mère est à son bureau, devant l'ordinateur.

- Regarde ce que j'ai écrit ! dit Jean en lui tendant une feuille de papier.

- *Bonjour. Je m'appelle Jean, j'habite ala nature,* lit-elle.

- C'est pour t'aider, pour l'histoire de la licorne, dit Jean.

- Merci, dit-elle. Ça m'aide beaucoup. Je viens justement de commencer à l'écrire. Il y a un petit garçon de cinq ans et demi, comme toi. Il a un grand frère de sept ans, comme Indy. Et ils vivent à la montagne, dans les Pyrénées, comme nous.

- Je peux la lire ? demande Jean.

- Bientôt, dit la mère. Va jouer, maintenant.

Et elle l'attrape pour lui coller un gros bisou sur la joue, en disant comme si elle allait le manger : « Mmmh ! Mon petit Jean ! »

Elle adore trop les bisous, c'est son problème. Parfois ça embête un peu Jean. Mais parfois ça lui plaît, et il réclame aussi des chatouilles. Quand elle rit, sa mère a des traits autour des yeux, et on voit toutes ses dents.

La mouche n'est plus qu'une toute petite coquille vide, translucide. Avec une minuscule boule noire collée dessus : ce qui fut sa tête. L'araignée enroule la tête dans la peau transparente du corps, puis se remet à la sucer.

En haut du pré, au soleil, deux geais se chamaillent bruyamment sur un rocher. Ce sont de très beaux oiseaux, avec de magnifiques couleurs, bleu, roux, blanc. Mais leur voix est affreuse, un peu comme des corbeaux rouillés. Ils ne volent jamais très haut, aiment bien se poser sur les grosses pierres, se poursuivre d'une branche à l'autre. Et ils pourraient continuer à s'amuser comme ça longtemps, si un rapace surgit du fond du ciel ne les faisait taire.

- Hiiièèh...

Jean lève la tête. Il connaît bien ce cri, qui déchire l'air comme une feuille de papier.

- La buse ! dit Indy, levant le nez de sa B.D.

La grande buse aux ailes marron et blanches tourne en planant dans le ciel bleu au-dessus des geais, qui s'envolent aussitôt pour aller se cacher dans un arbre.

- On joue ? dit Jean.

- À quoi ? demande Indy.

- À cache-cache ?

- Non, dit Indy. J'ai une idée. On va faire les informations. C'est moi qui commence.

*Bonsoir. Dans les Alpes, un hélicoptère a percuté un lapin, un éléphant qui a été légèrement blessé, et un renard. L'hélicoptère était piloté par des Afghans. À vous, Jean-Michel.*

- *Le chef des Afghans (dit Jean) s'appelle Ben Gunn.*

- *Non, Ben Laden (dit Indy, qui jette à son frère un regard agacé, parce qu'il s'est trompé). Les Afghans se sont fait des couvertures avec le renard et le lapin, car il fait très froid chez eux. Les Israéliens ont été très courageux pour délivrer les femmes, qui étaient bandées. Elles sont redevenues des femmes. À vous, Jean-Michel.*

- *Mais ça ne se passe pas dans les Pyrénées.*

Pendant qu'Indy continue les informations, Jean pense qu'il s'est trompé. Ben Gunn, c'est le nom du sauvage dans *L'île au trésor*, le livre que leur mère leur a lu tous les soirs, l'été dernier. Maintenant Jean sait lire, écrire et compter, comme son frère. Mais il reste quand même le plus petit de la famille et parfois il se trompe, c'est énervant.

- *À vous, Jean-Michel.*

- *Euh... La météo : la nuit est toute remplie de vent. Et j'ai vu avec mon satellite qu'il y aurait de la neige à Paris et à Avanches, pour rendre joyeux.*

- De la neige en été ! N'importe quoi ! dit Indy.

C'est la deuxième fois que Jean se trompe, ça le fait vraiment enrager. Il fonce sur Indy, lui envoie un grand coup de poing sur la tête. Les deux frères hurlent et se battent, l'un contre

l'autre ils tombent dans la lutte, en une avalanche de coups et de cris. Indy est plus grand et plus fort, et pour s'empêcher de pleurer Jean se répète « Même pas mal ! » Mais finalement il pousse un cri plus perçant et plus long que tous les autres, et il sent les larmes qui lui collent aux joues, tandis qu'il part en courant vers la maison.

Je me suis réveillée. Impression d'être un pare-brise éclaté en mille et mille morceaux, ils tiennent encore ensemble mais il suffirait d'un rien pour que tout s'écroule.

Alors je recueillerai les bouts de verre pour en composer un vitrail, et le peindre.

Puis j'irai le déposer dans un endroit secret, un coin d'ombre où prendre la lumière, pour remercier.

Le mot remercier est tout entier fait des morceaux d'un verre brisé par une émotion indicible.

Le jour de l'accident, Jean était arrivé en courant, hurlant dans ses pleurs, je pourrais dire criant comme une bête blessée : "Vite ! Il est arrivé quelque chose de très grave à Indy ! Il pourrait mourir !" J'ai couru avec lui jusque dans la forêt et j'ai trouvé mon petit garçon replié contre un rocher, inanimé, le visage et la tête en sang, un trou dans la tempe, où était plantée une feuille morte, je l'ai déjà dit, n'est-ce pas ? Je l'ai pris dans mes bras, plus tard les pompiers m'ont dit que j'aurais dû le laisser sur place, il ne faut pas bouger les blessés, mais c'est ce que j'ai fait, je l'ai porté, d'abord tout mou puis agité, en lui parlant pour qu'il ne retombe pas dans ce sommeil, il a dix ans et c'était lourd pour moi dans la montée et sous le soleil, surtout qu'il ne se tenait pas du tout, j'ai dû m'accroupir plusieurs fois avec lui dans mes bras pour reprendre des forces, Jean son petit frère est parti en avant à la maison en me disant je vais appeler les secours. J'ai déposé Indy sur la banquette bleue au frais, toujours lui parlant, il pleurait sans cesse ses yeux partaient ou il se mettait à loucher, il était plein de sang et il avait mal au dos. J'ai appelé Louissette ma plus proche voisine et elle est venue au plus vite après avoir appelé les pompiers, ce n'est pas d'un accès facile chez moi ça leur a pris du temps, ils l'ont mis dans une civière-coque, on a rejoint le plateau, l'hélico de secours est arrivé de Gavarnie, on est montés dedans, j'ai juste eu le temps de faire au revoir de la main à Jean, short noir t-shirt noir, petite silhouette debout auprès de Louissette.

On a survolé les sommets, les montagnes. Ensuite les Urgences, radios, scanner, soins, etc. Finalement ce n'était pas si grave, traumatisme crânien, plaie à la tête et contusions un peu partout, nécessité de le garder en observation, on est restés trois longues journées. Tout le temps à grimper dans les arbres, là il était allé au sommet, à dix mètres, la branche a craqué, il est tombé. Il a tâché de se ralentir le plus possible aux branches de passage, en même temps il croyait qu'il volait et que c'était son frère, qui était sur le même arbre, qui était en train de

tomber, il avait peur pour lui. De cela il ne s'est souvenu que plusieurs heures après. En montant dans l'hélico il a même oublié le temps qu'on venait de passer ensemble à la maison, soudain il a eu l'air de se réveiller, il m'a dit : "Oh ! j'ai dormi trois heures !"

Au début de la nuit, à l'hôpital, il s'est mis à délirer, me réclamant notamment avec insistance un prêtre. Lui qui n'en a jamais approché un. En ce moment même, ou peut-être en revivant sa chute, sans doute il se voyait "passer", et voulait un passeur. Et puis il disait : "Il n'y a personne, je te dis qu'il n'y a personne." Où ça ? Où était-il ?

L'infirmière est venue mettre un calmant dans sa perfusion et il a fini par s'endormir, le visage souriant, en me tenant la main.

Étendue sur le lit de camp mis à la disposition du parent accompagnateur, j'ai passé la nuit à tout revivre. Encore et encore, ce moment où on était tous les trois dans la forêt, les enfants et moi, seuls au monde et le silence qui hurlait. Jean en état de choc me demandant sans cesse si son frère n'allait pas mourir. Et c'est vrai que c'était comme si on était en train de vivre sa mort, il avait repris conscience si on peut dire mais il était désarticulé et il délirait, il y avait ce trou dans la tempe et sûrement d'autres qu'on ne voyait pas, ses cheveux épais étaient complètement collés par le sang, même les pompiers n'ont pas osé toucher à son crâne. Dans la nuit j'étais poursuivie par tout ça et je me mettais à l'écrire dans ma tête, pas du tout envie de l'écrire en vrai mais il fallait que je l'écrive dans ma tête, pour apaiser le chaos, mettre de l'ordre, et puis avec l'imparfait le classer dans le passé, et aussi lui donner un air de fiction, j'étais quand même encore inquiète pour lui, on ne sait jamais avec un tel choc à la tête, une chute de si haut, c'est là que j'ai compris très intimement à quoi sert la fiction, et qu'elle n'éloigne pas de la réalité mais que l'homme ne pourrait pas vivre sans elle.

Au retour de l'hôpital je suis retournée souvent auprès de l'arbre. Ce jeune hêtre déjà bien haut dans le ciel. Tête renversée, on peut voir la branche qui a cassé. Je la vois encore, là, d'ici, couchée avec ma plaie en sang, moi aussi. Certains atteignent quarante mètres, on appelle souvent les hêtraies des cathédrales.

Indy jouait à Naruto avec son frère, quand il est arrivé près de la cime il a fait dire à son personnage : "Seigneur, révèle-moi un tour !" Sur ce, la branche s'est brisée et il est tombé, traversant le branchage léger "comme sur un tapis volant".

Jean qui se trouvait aussi dans l'arbre, mais quelques mètres plus bas, dit, hanté par la possibilité de sa culpabilité : "Je n'ai pas pu le retenir." Il est descendu au plus vite et avant de venir me chercher s'est penché sur son frère inanimé et ensanglanté, son grand frère presque jumeau - ils ont quinze mois d'écart, très souvent les gens les prennent pour des jumeaux -, et lui a dit : "Indy, ne m'abandonne pas."

Titi, un type d'ici qui travaille entre 2000 et 3000 mètres d'altitude à la consolidation des

paravalanches au-dessus des thermes de Cauterets, travail de Titan et de Sisyphe, a appris là-haut l'accident d'Indy. Rencontrant Florent quelques jours plus tard, il lui a dit : "Montre-moi cet arbre, je vais l'abattre." Les pompiers croyaient qu'Indy avait la tête défoncée, je l'ai su plus tard, c'est pour ça qu'ils m'ont autorisée à monter dans l'hélicoptère, l'un d'eux m'a laissé sa place mais normalement je n'avais pas le droit. C'est ce qui était parvenu aux oreilles de Titi, l'accident s'était répercuté jusque tout là-haut, loin dans la montagne, et c'est pourquoi il voulait faire justice à cet arbre.

Je l'ai appelé l'arbre à paroles, parce que tout le monde a quelque chose à dire autour de cette histoire. Lou, qui est anglo-nigériane, a dit en souriant que l'esprit de l'arbre était peut-être jaloux qu'Indy ait fait appel au Seigneur. Les hommes ont dit à Indy qu'il serait un homme fort, puisqu'il a été fort dans sa chute.

Je n'avais prévenu Florent qu'une fois rassurée et rassurante, aux Urgences. Puisque de toute façon il ne pouvait pas être là sur le moment. Le lendemain matin il a quitté Bordeaux, où il travaillait, pour venir nous rejoindre. Dans les Landes une biche et son faon ont traversé devant lui, il a freiné mais heurté le petit. Il a pris cette route des dizaines et des dizaines de fois, mais ça ne lui était jamais arrivé. Il est descendu de voiture, a transporté le faon sous les arbres. Et l'a assisté dans son agonie en lui parlant. Avant d'abrèger ses souffrances en lui tenant la bouche fermée. Ensuite il s'est enfoncé dans la forêt, à pied, un long temps.

Cet arbre m'appelait et m'appelait, je n'arrêtais pas d'y aller. Avec un sentiment de plus en plus étrange et complexe vis-à-vis de lui. J'ai fini par y retourner avec les enfants, un matin. Indy marchait avec des cannes à cause d'hématomes intra-musculaires, pour l'amener au lieu de l'accident et l'en ramener je l'ai porté, comme ce jour-là, mais c'était beaucoup plus facile maintenant qu'il était tonique. J'avais encore des courbatures aux cuisses et des bleus aux jambes, de la semaine précédente.

Je voulais qu'ils me réexpliquent le déroulement des faits, ils ont été parfaitement précis. La question du rocher au pied duquel je l'avais trouvé me tracassait particulièrement. L'accès en est tout entravé par les branchages et le tronc d'un autre hêtre, tout jeune. Or je n'avais aucun souvenir d'avoir dû passer là-dedans pour en sortir le corps d'Indy. Je me rappelais bien le rocher et le creux, mais pas ces difficultés pour y accéder puis en sortir. Je finissais par croire que je me trompais de pierre ; j'étudiais les autres possibilités, sans rien trouver.

Leur témoignage concordait : il était bien là, où Jean m'avait d'ailleurs parfaitement vue me faufiler. Du coup je comprenais un peu mieux pourquoi la remontée vers la maison m'avait été si pénible : je devais être déjà bien fatiguée en sortant de là avec lui.

Mon frère J-C, ayant appris l'accident, m'a téléphoné, et raconté des histoires d'arbres qui lui ont été révélées en Afrique sous le sceau du secret, et que je devais garder secrètes aussi.

Là-bas les arbres ont un génie, parfois même sont un génie. Des histoires aussi impressionnantes que des masques africains.

Plus petit, Jean pleurait et se mettait en colère quand Florent coupait des arbres dans la forêt. Toi et tes copains vous êtes des assassins, disait-il, révolté.

Le chasseur n'arrivait pas, j'ai essayé d'appeler mais je n'avais plus de voix. Les images du souvenir valsaient dans ma tête, je me sentais m'évanouir. Un peu comme dans la période d'anorexie que j'ai connue dans ma jeunesse. C'était ça qui me plaisait dans cette activité, l'anorexie : la sensation de s'effacer du monde physique et en même temps d'en avoir une perception plus aiguë. Ce monde sinon trop pesant. Evidemment les psys ne saisissent pas toute la dimension métaphysique de cette « maladie ». C'est une stratégie qui survient quand on a un besoin vital de changer de vie, c'est-à-dire de forme, et qu'on n'y arrive pas. On essaie alors de s'amenuiser le plus possible pour pouvoir passer cette porte si étroite qui va d'une vie à l'autre. (Le boulimique, lui, essaie peut-être de s'assurer contre la tentation et le risque de passer par cette porte ?) Ils devraient lire attentivement *Un champion de jeûne* de Kafka. Oh, ce qu'on est bien aussi dans un corps de panthère ! Je sens mes jambes, je sens mes dents, la Liberté nous écoute. *Dry sorrow drinks our blood.*

L'été de mes dix-sept ans, dans le continent étroit et grandiose de mon adolescence ouverte sur les horizons grecs, dans cette Grèce éternelle où je vis naître pour ne jamais l'enterrer ma vie d'éternelle jeune fille, éternelle amoureuse, traversant la Méditerranée une nuit sur le pont d'un bateau dans le sillage duquel évoluent toujours à l'aube des dauphins bondissants, entre lumière liquide et lumière céleste, opérant le mariage du ciel et de la mer, retrouvant chaque jour l'éternité dans la mer mêlée au soleil,

traversant la mer du Milieu pour rejoindre toujours plus au sud la crétoise *Parisienne*, chtonienne illuminée, prêtresse aux taureaux dont je me savais la réincarnation, celle qui joue dans l'arène radieuse avec les forces obscures, et d'entre leurs cornes bondit et virevolte au-dessus de leur dos, opérant l'éternel mariage du ciel et de l'enfer,

abordant aux côtes de l'île et entrant dans le labyrinthe au bord duquel Ariane tient la main de Thésée, reliés qu'ils sont contre le crime par un fil d'or tel qu'un poète aux semelles de vent en tend ailleurs de clocher à clocher, de fenêtre à fenêtre, d'étoile à étoile, dansant au mariage de tous les temps,

dionysiaques épousailles telles que le dieu du vin, qui s'appela un jour Zarathoustra, en offrit à la princesse crétoise, la rendant immortelle en lui disant je t'aime,

ce dieu bien sûr bordelais qui continue de hanter mon souvenir sur les rives de la belle Garonne où le jour et la nuit de la même longueur opèrent le mariage de leurs eaux amoureuses

puisqu'il faut, toute crainte abolie, retourner à la source  
et qu'en été l'air salé de la mer reflue aux montagnes de la vigne extatique, belle promesse  
aux vendanges prochaines, promesse écrasée de soleil dans un parfum déjà de joie,  
dans le village crétois de Loutron, où l'on n'accédait que par bateau, j'ai rencontré un  
vieux pêcheur.

J'étais dans cette maison blanche au bord de l'eau avec une vieille femme, d'autres vieux  
et de beaux jeunes hommes, mais Nikolaos et moi on est tout de suite tombés amoureux l'un de  
l'autre. Il m'a enroulé son turban sur la tête et on n'a rien fait que boire un verre, se donner un  
peu la main et se tenir l'un près de l'autre toute une après-midi, mais c'était très fort. Il n'était  
peut-être pas si vieux mais ses traits étaient bien marqués par le soleil et la mer, il était très viril  
et très doux avec ses yeux bleus très clairs, transparents comme l'eau sous laquelle j'allais  
admirer les poissons multicolores ; et moi j'avais l'air d'une enfant, treize-quatorze ans, et un  
regard très noir très brillant. Et voilà, ça s'est passé entre nos yeux. *L'Écriture déclare* : « *J'ai  
cru, c'est pourquoi j'ai parlé.*

C'est difficile de regarder dans les yeux, on a peur de se noyer. Pourtant c'est la seule  
chose à faire, en ce monde.

Le calme d'avant quelque chose était tombé. Il faisait froid, je frissonnais de fièvre. Je  
me suis efforcée de rester très attentive, je voulais tout voir. Je regardais les brindilles au bout du  
bout des branches, aussi tendues que moi, je regardais au-delà des faîtes des arbres, dans la  
trouée. Et soudain j'ai vu arriver au galop le ciel de neige, suivi de ses blanches armées.  
Déversée de partout elle est venue, dansante, voluptueuse. Oh, mon dieu, que de beauté. Tout ce  
blanc, l'amour. Je me suis relevée sur mon coude, et dans un étourdissement j'ai vu aussi des  
étoiles dorées surgir et valser avec les flocons et les petites plumes duveteuses, partout sous mes  
yeux, où que je les tourne. Oui, je vais appeler Florent et les enfants, leur dire comme tout sera  
beau lorsqu'ils me rejoindront, à Noël. On ira choisir et couper le sapin, et il y aura tant de  
bonheur que je me tairai, pour ne pas faire éclater mon corps. Chaque nuit Florent et moi serons  
des amants ardents, je baiserais son torse et son sexe durs, le jour je prendrai mes enfants dans  
mes bras, je leur ferai des lasagnes et des gâteaux au chocolat, de nouveau les êtres se parleront  
corps à corps, ils se parleront et non pas seulement émettront de la parole, la parole te parle, le  
monde physique te parle, l'arrière-monde te parle et donc est de ce monde, mais vous ne vous  
parlez que si tu leur réponds, de ta parole, de tes sens, de tes corps secrets, et nous boirons d'un  
bon vin à notre santé et je sèmerai des fleurs de serpolet sur l'agneau de nos montagnes que  
Florent mettra au feu, et ce sera de nouveau la saison de l'éternel retour, celle où l'on peut goûter  
Dieu à même le plat des jours de grande fête, circulaire et scintillant comme la nuit de Noël, la

nuit d'été, la nuit qui va bientôt tomber, miroir du jour qui reviendra, plus splendide réfléchi puisqu'ainsi va le temps, va et vient le temps, d'un miroir l'autre répercutant la rythmique harmonie des sphères, puisque le sang de l'agneau a coulé pour le nôtre, puisque notre devise est comme le dit mon fils intimité égalité fraternité, puisque nous sommes par-delà les montagnes et les mers reflets les uns des autres et heureux seuls dans notre seule liberté, puisque le vin peut nous conduire aux sentiers parfumés de la divinité, en route vers le Sud où boire en silence le thé avec des hommes d'infini, vers le désert, le jardin de mon enfance où les plantes et les fleurs poussent inutiles et d'autant plus gracieuses.

Les flocons tourbillonnaient comme une voie lactée, une galaxie spirale, un escalier en colimaçon grim pant dans la voûte du ciel. L'hélicoptère va venir, pensai-je encore, sentant se rejoindre les couleurs et les temps. Par terre et sur la mousse de la pierre, le pelage de l'animal, le corps de la femme, la couche de neige s'épaissit doucement, fraîche, immaculée. Alina Reyes s'endormit dans la tendre, lumineuse tourmente. Les dômes des rochers blanchis s'étagaient dans le sous-bois en rondes d'archipels scintillants. Tout se tait, respire imperceptiblement. Seuls meublent la paix profonde des bruits sourds d'animaux furtifs, tu les entends ? Ce sont juste les blocs de neige qui se détachaient des branches pour rejoindre le sol. Toujours enlacée au faon, elle sourit. Nous dans le berceau, le bateau. Jamais plus ils ne souffriront de la faim ni de la soif. À la fin de la journée, une voile blanche de parapente, tout à fait inhabituelle en cette saison, s'éleva en tournant lentement sur elle-même dans l'étroite vallée face à sa maison silencieuse, mais dans ce ciel si blanc vous ne la voyez pas.

« Je voudrais, dit Clairwill, trouver un crime dont l'effet perpétuel agît, même quand je n'agirai plus... » « Essaie du crime moral auquel on parvient par écrit », lui répond Juliette.

Non je n'ai jamais été prostituée, contrairement à ce dont le pervers a essayé de me convaincre, à ce dont il a convaincu tant d'autres. Jamais je ne l'ai été, ni comme celles ou ceux qui vendent leur corps, ni comme celles et ceux qui se font entretenir par leur conjoint ou conjointe, ni comme celles et ceux qui de maintes façons vendent leur âme. Mépriser l'intégrité d'autrui, manipuler le langage pour attaquer l'être, le démolir, le souiller, voilà le crime moral, la manigance, l'abus, le mensonge.

Or le noyau de la vérité est indestructible. Et je le prouve. Dieu merci.

Le Père Noël est une ordure.

Je me relève donc, pour aller préparer moi-même la fête et les cadeaux, et d'abord prendre une bûche et faire du feu. C'est la nuit mais il fait jour, tout est blanc, le sol, les branches, le ciel. Je m'en vais retrouver mes hommes pour le *jour solennel de la consommation finale*, où nous serons déjà unis dans *l'intelligence spirituelle*. Je rentre chez moi en dansant dans la lumière, dans ma paume la clé en forme de Joachim de Flore de ma maison de pages. La chouette ulule : salut ! Je m'en vais faire du feu, rendre à mes enfants et trouver en eux, en la famille substantielle que nous formons avec leur père, en tous mes fils et en leurs enfants venus ou à-venir, le formidable fourneau de vie que fut le foyer de mon enfance. Je m'en vais retourner nue avec mon cœur brûlant où demeure pour toujours ceux que j'aime, parce que nuit et jour de l'intérieur de moi je chauffe, et c'est ainsi.